

**François PICALET (1891)**

# **LES IDÉOLOGUES**

**Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques,  
philosophiques, religieuses, etc. en France depuis 1789**

**Chapitres 4 à 6.**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)  
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

## **François Picavet (1851-1921)**

### **LES IDÉOLOGUES.**

Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc. en France depuis 1789.

#### **Chapitres 4 à 6.**

Une édition électronique réalisée à partir du livre de François Picavet, Les idéologues. Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc. en France depuis 1789. Ouvrage originalement publié en 1891. New York : Burt Franklin, 1971, 628 pages. Collection : Burt Franklin Research and Source Works : 786. Philosophy Monography Series : 70.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 6 août 2002 à Chicoutimi, Québec.



# Table des matières

## Premier fichier

Avertissement

Introduction. - Les origines de l'idéologie si XVIIIe et XVIIIe siècle

Chapitre I. Les idéologues, leurs relations politiques et privées, universitaires, scientifiques et littéraires

- I. Les Assemblées politiques ; Auteuil et la rue du Bac
- II. Les Écoles normales, centrales, spéciales
- III. L'Institut ; les Sociétés savantes
- IV. Les Journaux ; la Décade philosophique

## LA PREMIÈRE GÉNÉRATION D'IDÉOLOGUES

Chapitre II

- I. Condorcet ; Mme de Condorcet.
- II. Sieyès ; Rœderer ; Lakanal.
- III. Volney ; Dupuis ; Maréchal et Naigeon.
- IV. Saint-Lambert.
- V. Garat ; Laplace ; Pinel ; résumé.

## LA SECONDE GÉNÉRATION D'IDÉOLOGUES

L'idéologie physiologique

Chapitre III. Cabanis avant le 18 Brumaire

- I. Son éducation
- II. Le travail sur l'instruction publique ; le Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau.
- III. Les Hôpitaux ; les Secours publics ; les Révolutions de la médecine.
- IV. Cabanis à l'institut ; à la faculté de médecine ; le Degré de certitude de la médecine ; Cabanis et B. de Saint-Pierre.
- V. Cabanis aux Cinq-Cents et les Écoles de médecine ; lettre inconnue sur la perfectibilité ; sur l'École polytechnique ; Cabanis au 18 brumaire.

## Deuxième fichier :

### Chapitre IV. [Cabanis après le 18 Brumaire.](#)

- I. [Les six premiers Mémoires des Rapports ; plan et but de l'ouvrage](#) ; histoire physiologique des sensations ; sensibilité et irritabilité ; les âges ; la mort ; les sexes ; les tempéraments ; science et rapports.
- II. [Éloge de Vicq-d'Azyr ; les Rapports ; les maladies ; l'habitude](#) ; les climats ; la cosmologie transformiste du 10e Mémoire ; l'étude du fœtus et l'instinct ; influence des Rapports.
- III. [Cabanis sous le Consulat et l'Empire, d'après des lettres inédites](#) ; la lettre sur les poèmes d'Homère et le Génie du christianisme.
- IV. [La lettre sur les causes premières ; la métaphysique de Cabanis](#) ; les idées religieuses ; Dieu ; l'immortalité ; Cabanis et Fauriel, Cousin, Renan ; mort de Cabanis ; son influence.

### [L'idéologie rationnelle et ses relations avec les sciences](#)

### Chapitre V. [Destutt de Tracy, idéologue, législateur et pédagogue.](#)

- I. [Son éducation ; D. de Tracy à l'Assemblée Constituante](#) ; à l'armée de La Fayette ; à Auteuil ; en prison ; persistance de ses convictions et de ses espérances.
- II. [D. de Tracy à l'Institut ; moyens de fonder la morale d'un peuple](#) ; Bonaparte et de Tracy ; Mémoire sur la faculté de penser ; la motilité ; le moi ; l'idéologie ; activité et passivité ; les signes ; l'habitude.
- III. [D. de Tracy au Conseil de l'instruction publique, circulaires aux professeurs](#) ; Rapport sur l'état de l'instruction publique ; la langue universelle ; la sensation de résistance ; l'existence ; observations sur l'instruction publique ; D. de Tracy et La Harpe.

### Chapitre VI. [D. de Tracy, idéologue, grammairien et logicien, économiste et moraliste](#)

- I. [Les Éléments d'idéologie ; méthode pour exposer et étudier l'idéologie](#) ; tendances positives, physique et géométrie.
- II. [La faculté de penser ; existence des corps, nouvelle doctrine](#) ; Tracy et Biran ; critique de Condillac ; l'habitude et les signes.
- III. [Mémoire sur Kant ; la farine pure et la farine d'expérience](#) ; la philosophie allemande et la philosophie française ; la Grammaire ; D. de Tracy et James Mill ; la parole et l'écriture ; alphabet et langue universels ; jugements de Cabanis, de Thurot, de Biran ; la *Logique* dédiée à Cabanis ; histoire de la logique ; l'erreur ; génération de nos idées ; critique de Laromiguière ; les sciences générales et spéciales ; les neuf parties des éléments d'idéologie ; Supplément à la logique, la probabilité ; l'idéologie et la physiologie.
- IV. [Le Commentaire sur Montesquieu ; jugements sur la situation politique et religieuse](#) ; Traité de la volonté et de ses effets ; méthode employée ; idéologie, économie, morale et législation ; industrie fabricante et commerçante.
- V. [La Morale ; volonté et causalité ; critique par les conséquences](#) ; D. de Tracy en 1814 ; en 1830 ; son rôle et son influence.

### Troisième fichier

#### L'idéologie psychologique et rationnelle comparée et appliquée

##### Chapitre VII. Les auxiliaires, les disciples, les continuateurs de Cabanis et de D. de Tracy

- I. Daunou pendant la Révolution ; Daunou et Bonaparte ; l'Essai sur les garanties individuelles ; Daunou, historien de la philosophie ; M.-J. Chénier et Descartes ; Andrieux et l'École polytechnique ; Benjamin Constant et la science des religions ; J.-B. Say et l'économie politique ; Brillat-Savarin.
- II. L'idéologie, la physique et les mathématiques, Lacroix et Biot ; Lancelin.
- III. L'idéologie et les sciences naturelles, Suë, Alibert, Richerand, Flourens, etc. ; Bichat ; Bichat et Cabanis ; Schopenhauer et Hartmann ; Lamarck ; ses théories transformistes ; psychologiques ; Bory de Saint-Vincent ; l'idéologie comparée et la philosophie des sciences, Draparnaud ; l'idéologie et la médecine, Broussais.
- IV. L'idéologie et les novateurs ; Burdin, Saint-Simon ; Fourier, Leroux, Reynaud, Comte, Littré ; les anciens disciples de Cabanis et de D. de Tracy ; Droz : François Thurot ; union de la philologie et de l'idéologie, Thurot défenseur de l'école ; Ampère, chrétien et libéral, philosophe et savant ; l'Essai sur la philosophie des sciences ; Biran.
- V. L'idéologie, les lettres, l'histoire : Villemain, Lerminier, Sénancourt, Bordas-Desmoulins, Fabre, etc. ; Fauriel, disciple de Cabanis ; A. Thierry et ses relations avec Daunou, de Tracy, Fauriel ; Victor Jacquemont ; Henri Beyle, disciple de D. de Tracy ; Sainte-Beuve, admirateur de Daunou, de D. de Tracy, de Lamarck, etc. ; l'idéologie en Angleterre, Dugald-Stewart ; Thomas Brown ; John Stuart Mill.

### LA TROISIÈME GÉNÉRATION D'IDÉOLOGUES:

#### L'idéologie spiritualiste et chrétienne

##### Chapitre VIII

- I. Portatis et l'esprit philosophique ; Sicard, ses travaux sur la grammaire, sur les sourds-muets, ses relations avec les idéologues.
- II. Degérando ; son Mémoire sur les signes ; son éclectisme ; la psychologie ethnologique ; la philosophie morale ; l'Histoire des systèmes ; syncrétisme et éclectisme ; classification des systèmes ; les sourds-muets ; les aveugles ; Prévost, Dumont, Lesage, Bonstetten.
- III. Laromiguière ; Laromiguière et Condillac d'après une légende ; les doctrines de Laromiguière avant 1811 ; les *Paradoxes de Condillac* ; les leçons ; leur succès ; éclectisme ; modifications aux Leçons.
- IV. Le laromiguiérisme ; les philosophes italiens ; les éclectiques français ; Daube ; Perrard ; Armand Marrast ; l'abbé Roques ; Cardaillac ; Valette ; de Chabrier ; Gibon ; Saphary ; Tissot, Lame et Robert.
- V. Renaissance de l'idéologie, MM. Taine, Renan, Littré, Ribot.

#### Conclusion

#### Appendices :

---

Écoles centrales ; Garat et l'institut ; lettre inconnue de Cabanis sur la perfectibilité ; lettre de B. Constant à Villers : Vauquelin et Lamarck, jugés par le Lycée ; lettre de M. Littré, père à la Décade ; Laromiguière, Mémoires et leçons ; lettres de Laromiguière à Valette ; lettres inédites de Laromiguière à Saphary ; lettres inédites des Laromiguiéristes ; lettres inédites de Laromiguière à l'abbé Roques.

## Chapitre IV

---

### Cabanis après le 18 Brumaire

[Retour à la table des matières](#)

Cabanis, devenu sénateur, ne devait garder longtemps ni son admiration pour la constitution de l'an VIII, ni sa confiance en Bonaparte. Mais en raison même de la part qu'il avait prise à l'établissement du régime nouveau, on accorda une attention plus grande à ce qui paraissait de lui dans les deux premiers volumes des Mémoires de la seconde classe <sup>1</sup>.

Trois lettres enthousiastes de Thurot, dont la dernière parut quelques jours avant Marengo, les signalaient aux lecteurs de la *Décade*. Cabanis a, selon Thurot, placé les sciences métaphysiques et morales au rang des sciences physiques et naturelles; il leur a donné un degré de certitude et d'évidence dont on aurait eu peine à les croire susceptibles. A la même époque, Biran travaille au premier Mémoire sur *l'Habitude* : « *l'œuvre* de Cabanis jette un nouveau jour, dit-il, sur la science de l'homme, et présage la création prochaine d'une nouvelle métaphysique ».

Rien de moins distinct et de moins saisissable, selon de Rémusat, que la doctrine des *Rapports*. Il a raison, s'il entend qu'on n'y trouve point de système métaphysique

---

<sup>1</sup> On y trouvait des Considérations générales sur l'homme, l'Histoire physiologique des *sensations*, *l'influence* des âges, des sexes, des tempéraments sur la formation des idées et des affections morales, c'est-à-dire six des douze Mémoires dont la réunion forme les *Rapports* du *physique* et du *moral*.

ou de réponses fermes aux questions d'origine, de nature ou de destinée <sup>1</sup> ; il a tort aux yeux de qui accepte le point de vue où s'est placé Cabanis, du rapport des phénomènes physiologiques et des phénomènes psychologiques. Et c'est là le seul rôle qui convienne à l'historien, soucieux de faire connaître le véritable fondateur, après Descartes, de la psychologie physiologique en notre pays. Aussi insisterons-nous tantôt sur la méthode ou la liaison des idées, tantôt sur des vites originales, de manière à mettre en lumière ce qui peut expliquer le succès du livre.

## I

Les six premiers Mémoires des Rapports ; plan et but de l'ouvrage ; histoire physiologique des sensations ; sensibilité et irritabilité ; les âges ; la mort ; les sexes ; les tempéraments ; science et rapports.

[Retour à la table des matières](#)

C'est surtout le plan et le but que nous fournit la lecture du premier Mémoire. Belle et grande est l'idée de considérer toutes les sciences et tous les arts comme des rameaux d'une même tige, unis par une origine commune et par le résultat qu'ils sont destinés à produire, le perfectionnement et le bonheur de l'homme. Mais il en est qui se prêtent des secours plus nécessaires ou plus étendus. La physiologie, l'analyse des idées et la morale, sont les trois branches d'une seule et même science qui peut s'appeler, à juste titre, la science de l'homme. Les hommes qui ont cultivé avec le plus de succès la philosophie rationnelle, étaient presque tous versés dans la physiologie, ou du moins, les progrès de ces deux sciences ont toujours marché de front.

Les premiers sages de la Grèce étudièrent l'homme sain et l'homme malade pour lui conserver oit lui rendre la santé. La philosophie y naquit comme par une espèce de prodige, avec la plus belle langue que les hommes aient parlée <sup>2</sup>. Pythagore et Démocrite, Hippocrate et Aristote créèrent des méthodes et des systèmes rationnels, y lièrent leurs principes de morale et fondèrent les uns et les autres sur la connaissance physique de l'homme. L'école de Pythagore fournit pendant plusieurs siècles des législateurs à toute l'ancienne Italie, des savants à toute la Grèce et des sages à l'univers. Son fondateur entrevit les éternelles transmutations de la matière, porta le premier le calcul dans l'étude de l'homme, et voulut soumettre les phénomènes de la vie à des formules mécaniques. Démocrite osa concevoir un système mécanique du monde, fondé sur les propriétés de la matière et sur les lois du mouvement. Ainsi il fut conduit à ne chercher les principes de la morale que dans les facultés de l'homme et dans les rapports des individus entre eux. Il indiqua les expériences comme un nouveau moyen d'arriver à la vérité. Il disséqua des animaux et chercha la solution des problèmes de métaphysique dans l'organisation de l'homme, comparée avec les fonctions de la vie et avec les phénomènes moraux. Hippocrate a fondu, dans ses écrits, la médecine et la philosophie, en commençant par étudier-les faits. Il a formé des élèves qu'il entourait de tous les objets de leur étude, comme s'il avait été déjà

<sup>1</sup> C'est ce qui explique les interprétations si différentes qu'en ont données, au point de vue métaphysique, les partisans et les adversaires.

<sup>2</sup> Voyez la *Lettre à Thurot sur les Poèmes d'Homère*.



initié à tous les secrets de la méthode analytique. Également en garde contre les généralisations portant sur des données insuffisantes et contre l'impuissance de l'esprit qui, lie sachant pas apercevoir les rapports, se traîne éternellement sur des individualités sans résultats, il sut appliquer, aux différentes parties de son art, les règles générales de raisonnement et la métaphysique supérieure qui embrasse tous les arts et toutes les sciences. Souvent il jeta un regard perçant sur les lois de la nature et sur les moyens par lesquels on peut les faire servir aux besoins de l'homme. Dans une phrase des [*mot grec dans le texte*], il a fait l'histoire de la pensée.

Aristote fut un des esprits les plus éminents de l'antiquité. Le premier, il fit l'analyse complète et régulière du raisonnement. S'il était remonté à la formation des signes, s'il avait connu leur influence sur celle même des idées, il aurait peut-être laissé peu de chose à faire à ses successeurs. L'Histoire des animaux, dont Buffon n'a point fait oublier les admirables peintures, dévoile le secret de son génie. C'est dans l'étude des faits physiques, dans l'anatomie et la physiologie qu'il a acquis la fermeté de vue qui le caractérise et puisé les notions fondamentales de l'économie vivante, sur lesquelles sont établies et sa métaphysique et sa morale <sup>1</sup>.

Bacon ouvrit de nouvelles routes à l'esprit humain. Il avait embrassé toutes les parties des sciences, mais spécialement la physique animale. Descartes qui, malgré ses erreurs, a rendu des services immortels aux sciences et à la raison humaine, a passé une grande partie de sa vie à disséquer. Le secret de la pensée lui parut caché dans l'organisation des nerfs et du cerveau. Il osa même déterminer le siège de l'âme et chercha à connaître les lois qui la régissent par des observations physiologiques. Hobbes avait plus médité que lui. Étranger à plusieurs parties des sciences, il introduisit cependant, dans les matières de pur raisonnement, une classification extrêmement méthodique et une précision de langage qui n'a peut-être jamais été, égalée <sup>2</sup>. Locke a remonté aux sensations, véritable source des idées et à l'emploi vicieux des mots, véritable source des erreurs. Médecin, il préluda, par l'étude de l'homme physique, à ses découvertes dans la métaphysique, la morale et l'art social. Charles Bonnet fut grand naturaliste autant que grand métaphysicien. Helvétius, avec soit esprit sage et étendu, Condillac, avec sa raison lumineuse et sa méthode parfaite, ont manqué des connaissances physiologiques qui auraient empêché le premier de soutenir le système de l'égalité des esprits, et fait sentir au second que l'âme, telle qu'il l'envisage, est une faculté, mais lion pas un être, et que, fût-ce même un être, elle ne saurait avoir plusieurs des qualités qu'il lui attribue <sup>3</sup>.

La sensibilité est le dernier résultat et le principe le plus général que fournit l'analyse des facultés intellectuelles et des affections de l'âme. Le physique et le moral se confondent donc à leur source; le moral n'est que le physique considéré sous certains points de vue plus particuliers. La vie est une suite de mouvements qui s'exécutent en vertu des impressions reçues par les différents organes. Les opérations de l'âme ou de l'esprit résultent aussi des mouvements exécutés par l'organe cérébral : ces mouvements, d'impressions ou reçues et transmises, par les extrémités sentantes des nerfs, dans les différentes parties, ou réveillées dans cet organe par des moyens qui paraissent agir immédiatement sur lui.

<sup>1</sup> A ces quatre philosophes, Cabanis ajoute plus tard Épicure.

<sup>2</sup> « Ce qui ne l'a pas empêché, ajoute Cabanis, avec des principes si solides et nu instrument si partait, d'arriver à de misérables sophismes sur les plus grandes questions politiques ».

<sup>3</sup> Voilà un des passages où Cabanis, quittant le domaine positif, semble combattre la métaphysique spiritualiste.

Du moment que nous sentons, nous sommes<sup>1</sup>. Quand un objet a opposé des résistances à notre volonté, nous avons une idée de ce qui n'est point nous-mêmes. Nos sensations diffèrent entre elles ; il y a une correspondance, soumise à des lois constantes, entre les sensations reçues par les différents organes ; nous sommes assurés que, relativement à nous du moins, il y a, entre les causes extérieures, la même diversité qu'entre nos sensations.

La manière de sentir varie selon les individus. L'organisation primitive ou le tempérament, le sexe mettent entre eux de notables différences. L'âge et l'état de santé ou de maladie amènent, chez l'individu, des variations dans la manière de sentir. Enfin le climat, le régime, le caractère ou l'ordre des travaux, c'est-à-dire l'ensemble des habitudes physiques, la modifient puissamment. A ce point de vue l'étude physique de l'homme peut fournir, au philosophe, au moraliste et au législateur, des lumières nouvelles sur la nature humaine et des vues fondamentales sur son perfectionnement. De là le plan des *Rapports*. Après l'histoire physiologique des sensations devaient venir celle des tempéraments, le tableau physique et moral des sexes, puis des âges, la détermination précise de l'influence des climats et l'histoire de l'instinct, la théorie des délires, du sommeil et l'analyse physiologique de la sympathie, l'examen des effets de l'hygiène sur les opérations morales et des considérations touchant l'influence des maladies sur le caractère des idées et des passions, l'analyse de la réaction du moral sur le physique et des vues générales relatives à l'action que la médecine peut exercer sur le moral<sup>2</sup>. On aura sur ce point, disait Cabanis, tout ce qui petit devenir d'une application directe dans les travaux du philosophe, du moraliste et du législateur. On dissipera les derniers restes de plusieurs préjugés nuisibles et on donnera une base, solide et prise dans la nature même, à des principes sacrés qui, pour beaucoup d'esprits éclairés d'ailleurs, ne reposent encore que sur des nuages. Et Cabanis terminait par une éloquente apologie du gouvernement républicain, par un véhément réquisitoire contre la tyrannie et la royauté<sup>3</sup>.

Le second et le troisième Mémoire contiennent *l'Histoire physiologique des sensations*. L'auteur se propose de remplir d'abord les lacunes qui séparent encore les observations de l'anatomie ou de la physiologie et les résultats de l'analyse philosophique. On n'est pas réduit, dit-il dans un passage souvent cité, à prouver que la sensibilité physique est la source de toutes les idées et de toutes les habitudes qui constituent l'existence morale de l'homme. Locke, Bonnet, Condillac, Helvétius ont porté cette vérité jusqu'au dernier degré de la démonstration. Parmi les personnes instruites, et qui font quelque usage de leur raison, il n'en est maintenant aucune qui puisse élever le moindre doute à cet égard<sup>4</sup>. Mais les physiologistes ont établi que les mouvements vitaux sont le produit des impressions reçues par les parties sensibles, et ces impressions sont la source des idées et des mouvements vitaux. Or toutes les déterminations des animaux sont-elles, comme l'a cru Condillac, le produit d'un choix raisonné et, partant, le fruit de l'expérience ? on plusieurs d'entre elles ne se forment-

<sup>1</sup> Sur cette transformation de la formule cartésienne, *Cogito, ergo sum*, voyez Thurot, *Décade*, 10 fructidor an XIII; Destutt de Tracy, *Logique*, Discours préliminaire, p. 138 (1825). Cf. aussi Turgot, art. *Existence* (Introduction).

<sup>2</sup> Ce plan fut modifié, voyez § 2.

<sup>3</sup> Voyez ce passage supprimé dans l'édition de 1803 (Appendice).

<sup>4</sup> C'est en s'appuyant sur des assertions analogues qu'on a pu faire des idéologues de purs disciples de Condillac; mais Cabanis va lui-même modifier la formule et la rendre absolument différente de ce qu'elle était chez Condillac.

elles pas, le plus souvent, sans que la volonté des individus y puisse avoir d'autre part que d'en mieux diriger l'exécution et de manière à constituer ce qu'on appelle l'instinct ? De même la sensibilité est-elle l'unique source des mouvements organiques ? ou est-ce d'une propriété distincte, l'irritabilité, que dépendent un certain nombre d'entre eux ?

Lés deux questions se tiennent. S'il y a des mouvements relevant de l'irritabilité, c'est à elle aussi qu'on rattachera les déterminations sans choix et sans jugement. S'il y a des déterminations et des mouvements dont l'individu n'a pas conscience, il faudra distinguer l'impulsion qui porte l'enfant à sucer la mamelle de sa mère, du raisonnement qui nous fait préférer des aliments, déjà trouvés bons, à des aliments déjà trouvés mauvais et ne plus dire que les idées nous viennent toutes par les sens. La seconde question n'est guère qu'une question de mots, quoique l'hypothèse de Stahl ait plus de simplicité et que l'unité du principe physique y corresponde mieux à l'unité du principe moral <sup>1</sup>. Il n'en est pas de même de la première. Le mouvement est, pour l'homme, le signe de la vitalité. Un certain nombre de nos mouvements sont volontaires ; d'autres, comme les sécrétions, la circulation, etc., se font à notre insu. Une même cause, la sensibilité, peut-elle produire des effets si divers ? Dans l'homme, les nerfs sont le siège particulier de la sensibilité, qu'ils distribuent dans tous les organes dont ils forment le lieu général. Entre ces organes ils établissent une correspondance plus ou moins étroite et en font concourir les fonctions diverses à la vitalité commune. Aussi quand on lie on coupe tous les troncs de nerfs qui se subdivisent et se répandent dans une partie du corps <sup>2</sup>, cette partie devient entièrement insensible ; puis, incapable de produire des mouvements volontaires; enfin, toute fonction vitale est anéantie. L'irritabilité doit être ramenée à la sensibilité. Le mouvement n'est qu'un effet de la vie, et les nerfs sont l'âme véritable des mouvements des fibres musculaires. En outre, c'est de la sensibilité seule que dépend la perception de nos propres organes et des objets extérieurs. C'est en vertu de ces perceptions et des jugements que nous en tirons que s'exécutent les mouvements volontaires: les organes moteurs sont donc soumis aux organes sensitifs et ne sont animés et dirigés que par eux. Enfin les mouvements involontaires et inaperçus dépendent d'impressions reçues par les diverses parties des organes, et ces impressions, de la sensibilité de ces parties.

Les impressions viennent des objets extérieurs et sont presque toujours aperçues par la conscience. Ou bien, reçues dans les organes internes et produites par les diverses fonctions vitales, elles passent inaperçues de la conscience et déterminent des mouvements dont nous ignorons la cause. Les philosophes analystes ont toujours négligé les dernières. En ce sens, Condillac a eu tort de dire que toutes nos idées nous viennent des sens et par les objets extérieurs. Car les impressions internes contribuent à la production des déterminations morales et des idées <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cabanis se montre assez disposé à l'accepter dans le dixième Mémoire (cf. § 2).

<sup>2</sup> Cf. ch. III, § 1 ce que Cabanis dit après Galien.

<sup>3</sup> « Ainsi dans certaines dispositions des organes internes, et notamment des viscères du bas-ventre, on est plus ou moins capable de sentir ou de penser. L'état de ces viscères peut même occasionner la folie, dont, très souvent aussi, les organes de la génération sont le siège. Les songes, les rêveries qui suivent l'emploi des liqueurs enivrantes et des narcotiques, les dispositions vagues de bien-être ou de mal-être, que chacun éprouve journellement et qui dépendent de dérangements, plus ou moins graves, dans les parties internes du système nerveux, prouvent que les impressions, résultant des fonctions de plusieurs organes internes, contribuent à produire les idées et les déterminations morales ». Si Cabanis insiste, c'est qu'il « s'agit d'un des points les plus importants de la physiologie (psychologie dans l'ouvrage) et que le plus sage peut-être de tous les analystes, Condillac, s'est évidemment déclaré pour l'opinion contraire ». Remarquer tout ce passage où Cabanis se sépare de Condillac.

Il resterait à faire, pour elles, ce que Condillac a fait pour les impressions externes, à déterminer quelles affections morales et quelles idées en dépendent particulièrement; puis à les classer et à les décomposer, afin d'assigner à chaque organe celles qui lui sont propres ou qu'il concourt à produire. La seconde opération est actuellement impossible. On peut, jusqu'à un certain point, exécuter la première. L'existence du fœtus est concentrée dans les impressions internes, dans les penchants, les déterminations qui en résultent, et donnent naissance aux mouvements des derniers temps de la grossesse. Quand l'enfant a vu le jour, les appétits, qui dépendent de son organisation et du caractère de sa sensibilité, se montrent avec évidence et mettent au jour le résultat sensible des opérations singulières que les lois ordonnatrices<sup>1</sup> ont conduites avec tant de lenteur et de silence. Avant d'avoir pu combiner les impressions qui, l'assaillent en foule, l'enfant a des goûts, des penchants, des désirs. Il suce, en mettant en œuvre un mécanisme très savant aux yeux du physicien, le sein de sa nourrice; il exprime, par des mouvements distincts des muscles de la face, presque toute la suite des affections générales, propres à la nature humaine. C'est dans les impressions intérieures, dans leur concours simultané, dans leurs combinaisons sympathiques et dans leur répétition continuelle pendant le temps de la gestation, qu'il faut chercher la source de ces penchants, du langage de la physionomie qui les exprime, des déterminations qu'ils produisent.

De même, les petits des oiseaux nous fournissent des faits, qui se rapportent à leur structure particulière, aux progrès qu'ils ont faits dans la vie et au rôle qu'ils doivent y remplir<sup>2</sup>.

Les phénomènes qui tiennent à la maturité des organes de la génération se produisent par le même mécanisme : ils ne sont le fruit d'aucune expérience, d'aucun raisonnement, d'aucun choix fondé sur le système connu des sensations. De même l'oiseau agite ses ailes privées de plumes, le chevreau frappe des cornes qu'il n'a pas encore. Mais, de tous les penchants qu'on ne peut rapporter à l'habitude, l'instinct maternel est le plus fort. Le temps qui précède la maternité nous montre, chez les animaux, une suite d'actions inexplicables dans la théorie de Condillac. Les oiseaux construisent les édifices les plus ingénieux; la forme en est toujours la même, pour chaque espèce, dans tous les temps et dans tous les pays; elle est, chez toutes, la mieux appropriée à la conservation et au bien-être des petits, au climat et aux divers dangers qui les menacent<sup>3</sup>. Enfin on peut rattacher encore les effets produits, par la mutilation, sur les penchants et les appétits singuliers qui se manifestent dans

<sup>1</sup> A remarquer pour l'intelligence de la Lettre sur les Causes premières.

<sup>2</sup> « Les petits des gallinacés marchent en sortant de la coque, courent après le grain et le saisissent, avec le bec, sans aucune erreur d'optique. Les petits chiens et les petits chats sentent de loin rapproche de leur mère et la distinguent de tout autre animal de son espèce et de son sexe. Les petits des brebis et des chèvres vont, au moment même de leur naissance, chercher leur mère à des distances considérables ». Cabanis revient, dans le dixième Mémoire, sur l'importance que présentent l'étude du fœtus et la détermination de l'échelle idéologique des êtres. Il a expliqué lui-même pourquoi il n'a pas craint de se répéter (ii, 511) : c'est que ses idées s'éloignant beaucoup de la manière commune de voir, leurs principaux résultats étant absolument nouveaux, il a préféré se répéter plutôt que de ne pas mettre sa pensée dans tout son jour.

<sup>3</sup> Bonnet a rassemblé, sur cet objet, dit Cabanis en montrant clairement le point de vue auquel il se place, des détails curieux dans sa Contemplation de la nature, pour en étayer, il est vrai, la philosophie des causes finales; mais ce n'est pas un motif pour rejeter ses intéressantes Observations, car la philosophie rationnelle analytique doit commencer à marcher d'après les faits, à l'exemple de toutes les parties de la science humaine qui ont acquis une véritable certitude.

certaines maladies, aux déterminations dont l'ensemble forme l'instinct et dont la cause est dans les impressions intérieures.

Aux impressions internes appartiendra donc l'instinct, aux impressions externes, le raisonnement. L'instinct est plus puissant et même plus éclairé dans les animaux que dans l'homme. Il l'est d'autant moins que l'intelligence s'exerce davantage, car chaque organe a une faculté de sentir limitée qui ne peut être reculée qu'aux dépens des autres, puisque l'être sensitif n'est capable que d'une certaine somme d'attention qui cesse de se diriger d'un côté quand elle est absorbée de l'autre <sup>1</sup>.

Mais il reste une grande lacune entre les impressions internes ou externes et les déterminations morales ou les idées. Est-il impossible de travailler sûrement à la remplir?

On ne peut concevoir la nature animale sans le plaisir et la douleur, dont les phénomènes sont essentiels à la sensibilité, comme ceux de la gravitation et de l'équilibre, aux mouvements des grandes masses de l'univers. Quand les extrémités sentantes se contractent, il y a douleur; quand elles se relâchent et s'épanouissent, il y a plaisir. L'organe sensitif produit le sentiment, en réagissant sur lui-même, comme il réagit sur les fibres musculaires, pour produire le mouvement. La sensibilité est comme un fluide dont la quantité totale est déterminée, et qui, toutes les fois qu'il se porte en plus grande abondance dans un de ses canaux, diminue proportionnellement dans les autres. Mais la réaction de l'organe sensitif sur lui-même pour produire le sentiment, et sur les autres parties, pour produire le mouvement, part toujours d'un des centres nerveux, moelle épinière, cerveau, ganglions, etc.; l'importance de ce centre est toujours proportionnée à celle des fonctions vitales que la réaction détermine ou à l'étendue des organes qui les exécutent.

Aussi l'intégrité, dans les fonctions, suppose celle des organes. La pensée, dit Cabanis, dans un passage célèbre, ne saurait exister quand le cerveau manque, elle s'altère plus ou moins quand il est mal conformé ou malade: « Pour se faire une idée juste des opérations de la pensée, il faut considérer le cerveau comme un organe particulier destiné spécialement à la produire, de même que l'estomac et les intestins à opérer la digestion, le foie à filtrer la bile, les parotides et les glandes maxillaires et sublinguales à préparer les sucs salivaires. Les impressions, en arrivant au cerveau, le font entrer en activité, comme les aliments, en tombant dans l'estomac, l'excitent à la sécrétion plus abondante du sac gastrique et aux mouvements qui favorisent leur dissolution. La fonction propre de l'un est de se faire des images de chaque impression particulière, d'y attacher des signes, de combiner les différentes impressions, de les comparer entre elles, d'en tirer des jugements et des déterminations; comme la fonction de l'autre est d'agir sur les substances nutritives dont la présence le stimule, de les dissoudre, d'en assimiler les sucs à notre nature. Dira-t-on que les mouvements organiques par lesquels s'exécutent les fonctions du cerveau nous sont inconnus? Mais l'action par laquelle les nerfs de l'estomac déterminent les opérations différentes qui constituent la digestion, mais la manière dont ils imprègnent le sac gastrique de la puissance dissolvante la plus active, ne se dérobent pas moins à nos recherches. Nous voyons les aliments tomber dans ce viscère, avec les qualités qui leur sont propres, nous les en voyons sortir avec des qualités nouvelles; et nous concluons qu'il

<sup>1</sup> Les mêmes idées sont reprises dans le dixième Mémoire. Remarquez l'équivalent de la formule « l'instinct est en raison inverse de l'intelligence », qu'on ne songe guère d'ordinaire à rapporter à Cabanis.

leur a véritablement fait subir cette altération. Nous voyons également les impressions arriver au cerveau par l'entremise des nerfs: elles sont alors isolées et sans cohérence. Le viscère entre en action, il agit sur elles et bientôt il les renvoie métamorphosées en idées, que le langage de la physionomie et du geste, ou les signes de la parole et de l'écriture, manifestent au dehors. Nous concluons, avec la même certitude, que le cerveau digère en quelque sorte les impressions, qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée »<sup>1</sup>.

Toutes les conclusions obtenues en s'appuyant sur les faits, à la manière des médecins et en marchant de proposition en proposition, à la manière des géomètres, donnent, pour unique principe des phénomènes de l'existence animale, la *faculté de sentir*. Quelle est la cause, la nature, l'essence de cette faculté? Des philosophes ne feront pas ces questions. Nous n'avons d'idée des objets que par les phénomènes observables qu'ils nous présentent : leur nature ou leur essence ne peut être pour nous que l'ensemble de ces phénomènes. Nous n'expliquons les phénomènes qu'en les rattachant à d'autres déjà connus auxquels ils ressemblent ou succèdent. Quand il y a ressemblance, nous les rattachons d'autant plus étroitement que la ressemblance est plus parfaite; quand il y a succession constante, nous établissons entre eux les relations exprimées par les deux termes d'« effet » et de « cause ». Les faits généraux ne s'expliquent point: s'ils se rapportaient, par ressemblance, à un autre phénomène, ils se subordonneraient à lui ou se confondraient avec lui; s'ils se rattachaient à d'autres phénomènes comme à leurs causes, ils cesseraient encore d'être des faits généraux. Les faits généraux *sont* parce qu'ils *sont* : on ne peut expliquer l'attraction, dans la physique des masses; on ne doit pas plus vouloir expliquer la sensibilité, le fait général de la nature vivante, dans la physique animale et dans la philosophie rationnelle. On n'a pu la rattacher encore à aucun autre fait plus général de la nature universelle; il est vraisemblable qu'on ne le pourra jamais, et quand même on arriverait à l'expliquer un jour<sup>2</sup>, nous n'en saurions point davantage sur les causes premières, dont on a déjà dégagé beaucoup de phénomènes, sans les éclairer elles-mêmes en aucune façon.

L'inscription de l'un des temples anciens faisait parler, d'une manière vraiment grande et philosophique, la cause première de l'univers. *Je suis ce qui est, ce qui a été, ce qui sera, et nul n'a connu nul nature*. Une autre inscription disait: *Connais-toi toi-même*. La première est l'aveu d'une ignorance inévitable; la seconde est l'indication formelle et précise du but que doivent se tracer la philosophie rationnelle et la philosophie morale.

<sup>1</sup> Lewes (*History of Philosophy*) remarque que Cabanis, par une phrase malheureuse, a donné l'avantage à ses adversaires et empêché le progrès de ses propres doctrines. Il soutient que Cabanis n'a jamais pensé que le cerveau secrète la pensée comme le foie, la bile. C'est ce que dit aussi avec raison Peisse. Il faut remarquer d'ailleurs que Descartes a dit lui-même: « Ceux qui digèrent le mieux leurs pensées Au de les rendre claires et intelligibles ». (*Discours de la Méthode*.) Constatons encore que Cabanis ne connaissait pas plus d'une façon positive le phénomène de la digestion que nous ne connaissons aujourd'hui « toutes les fonctions cérébrales ». Que de fois l'obscurius a-t-il été employé à éclaircir l'obscurum !

<sup>2</sup> Cabanis est plus affirmatif dans l'ouvrage: « En supposant, dit-il, p. 458, *ce qui n'est pas impossible en effet, qu'on puisse découvrir un jour la liaison que la sensibilité peut avoir avec certaines propriétés bien reconnues de la nature* ». Nous assistons ainsi aux fluctuations de sa pensée. Réservez, ce semble, les recherches métaphysiques pour un autre temps ou se refusant à les entreprendre alors, il ne laisse pas de donner à entendre qu'il entrevoit quelquefois plus de probabilités dans telle ou telle solution.

Dans le deuxième Mémoire sur *l'Histoire physiologique des sensations*, Cabanis parle des impressions que l'organe sensitif reçoit, par les changements qui se passent dans son intérieur, des mouvements et des déterminations qu'elles produisent. Il explique ainsi certaines formes de la folie, de l'épilepsie et les affections extatiques. Entre l'état où toutes les opérations sont interverties et l'état naturel où leurs phénomènes suivent des lois plus connues, il y a des nuances intermédiaires <sup>1</sup>. Une attention forte, une méditation profonde suspendent l'action des organes sensitifs externes; les opérations de la mémoire et de l'imagination s'exécutent, le plus souvent, sans aucune intervention de causes situées hors de l'organe sensitif. Quelquefois l'action spontanée de cet organe est bornée à l'une de ses divisions : ainsi certains vaporeux se ci-oient si légers qu'ils craignent d'être emportés par le moindre vent, ou sentent grossir leur nez d'une manière distincte. Un homme, atteint d'un abcès dans le corps calleux, sent son lit se dérober sous lui, et est poursuivi, depuis six mois, par une odeur cadavéreuse. Un autre se sent tour à tour étendre et rapetisser, pour ainsi dire, à l'infini <sup>2</sup>.

Les mouvements qui dépendent des impressions spontanées de l'organe sensitif, sont soumis aux mêmes lois; un mouvement général ou partiel des parties vivantes suppose, dans le centre nerveux qui le produit, un mouvement auquel il ressemble ; il s'étend, par sympathie, dans divers organes, ou se concentre dans un seul. Ainsi il y a dans l'homme, comme l'a dit Sydenham, un homme intérieur, doué des mêmes facultés et des mêmes affections: c'est l'organe cérébral. On compte, par suite, trois opérations distinctes de la sensibilité: elles se rapportent aux organes des sens ou aux parties internes, surtout aux viscères de la poitrine et du bas-ventre, on à l'organe cérébral lui-même.

Mais en quoi consiste l'intégrité du cerveau, de la moelle épinière, du système nerveux en général? Sans cerveau on ne pense point, et les maladies du cerveau apportent des altérations, analogues et proportionnelles, dans les opérations de l'esprit. Les opérations intellectuelles ne s'exécutent bien que si les impressions ont une vivacité déterminée. Il y a des rapports directs entre la manière dont le sentiment se forme et celle dont le mouvement se détermine. Les forces motrices s'engourdissent et s'éteignent, quand la sensibilité ne les renouvelle pas ; perdent de leur stabilité et de leur énergie, quand les impressions sont trop vives et trop multipliées. L'énergie et la persistance des mouvements se proportionnent à la force et à la durée des sensations.

Les idées et les déterminations que forme directement le système nerveux sont produites par des mouvements exécutés dans ce système, et soumises aux lois qui règlent l'action de nos membres. Si les déterminations naissent d'impressions produites dans l'organe sensitif, elles sont persistantes et dominantes, comme chez les maniaques. Si elles viennent des extrémités sentantes internes et des organes où elles aboutissent, comme les déterminations instinctives, elles sont déjà moins persistantes et moins tenaces. Enfin, les sensations proprement dites, les seules dont se soient

---

<sup>1</sup> Voyez *la Psychologie de l'attention*, où M. Ribot a étudié avec pénétration et originalité « les états morbides de l'attention ». On s'aperçoit que la physiologie a fait bien des progrès et que la psychologie en a profité. Mais en lisant Cabanis on peut constater que l'on était, en 1800, sur la voie qui a conduit M. Ribot à ses recherches si importantes pour la connaissance psychologique de l'homme.

<sup>2</sup> Ces deux derniers cas sont des observations personnelles de Cabanis. Voyez Taine, *De l'Intelligence*, et Ribot, *Maladies de la Volonté*.

occupés les idéologistes, arrivent par les organes des sens et sont les moins profondes et les moins continues.

La palpe cérébrale paraissant partout la même, la différence des impressions tient, ce semble, à la structure différente des organes, à la manière dont les extrémités des nerfs s'y épanouissent et dont agissent, sur ces épanouissements, les causes extérieures. Le toucher est le sens général, dont les autres sont des modifications. Les extrémités de la pulpe cérébrale, très enveloppées et recouvertes, dans la peau, le sont moins dans les organes du goût, de l'odorat et de l'ouïe; elles sont presque à nu et très épanouies dans celui de la vue. Mais quelles sont les circonstances les plus évidentes et les plus générales qui sont propres aux fonctions de chacun des organes des sens? C'est une loi constante de la nature animée, que le retour fréquent des impressions les rend plus distinctes, que la répétition des mouvements les rend plus faciles et plus précis, mais aussi que des impressions trop vives et trop souvent répétées s'affaiblissent <sup>1</sup>. Par contre, le tact est le premier sens qui se développe, le dernier qui s'éteint avec la sensibilité et la vie. Les impressions du goût étant courtes, changeantes, multiples, tumultueuses et souvent accompagnées d'un vif désir, on n'arrive que fort lentement à discerner les saveurs, fort difficilement à se les rappeler. Si celles de l'odorat sont fortes, elles émoussent la sensibilité de l'organe ; si elles sont constantes, elles ne sont plus aperçues et, laissant peu de traces, ne peuvent être rappelées que très difficilement par la volonté. Mais grand est leur retentissement dans le système nerveux, le canal alimentaire et les organes de la génération.

C'est à la vue et à l'ouïe que nous devons les impressions dont le souvenir est le plus durable et le plus précis, les connaissances les plus étendues. C'est que l'ouïe reçoit et analyse les impressions du langage parlé, et qu'en outre, le rythme du chant, de la poésie rend les perceptions plus distinctes et le rappel plus facile. L'œil s'exerce continuellement, ses impressions s'unissent à tous nos besoins, à toutes nos facultés, et continuellement peuvent se renouveler, se prolonger et se varier.

Si la perception et la comparaison se font vraisemblablement au centre commun des nerfs, qui seul est « le sens interne », chaque sens cependant paraît bien avoir sa mémoire propre. Car, en laissant de côté le tact, le goût et l'odorat, pour lesquels les faits ne manqueraient pas, on peut remarquer que les sons souvent entendus restent dans l'oreille, ou s'y renouvellent quelquefois d'une manière fort importune ; que si, après avoir regardé quelques minutes une fenêtre éclairée par le soleil, on ferme les yeux, la trace des impressions persiste ordinairement le double du temps qu'elles avaient duré <sup>2</sup>.

En résumé, la manière de recevoir les sensations nécessaires pour acquérir des idées, éprouver des sentiments ou avoir des volontés, en un mot, pour *être*, diffère, suivant les individus et dépend de l'état des organes, de la force ou de la faiblesse du système nerveux, mais surtout de son mode de sensibilité. C'est pourquoi il faut examiner les changements qu'apporte, à la manière de sentir, la différence des âges, des sexes, des tempéraments, des maladies, du régime et du climat.

<sup>1</sup> Cabanis avait donc, comme D. de Tracy (ch. V, § 2), et avant Biran, insisté sur l'habitude et son importance. Voyez ce qu'il en dit encore § 1.

<sup>2</sup> On peut voir, en lisant la *Psychologie allemande* et les *Maladies de la Mémoire* de M. Ribot, que la psychologie physiologique et la psycho-physique sont bien plus précises aujourd'hui qu'au temps où Cabanis écrivait ses Mémoires. Elles seraient, ce semble, arrivées plus tôt à ce résultat si l'on n'avait pas renoncé aux recherches inaugurées par les idéologues.



Tout, dit Cabanis, en disciple d'Hippocrate ou plutôt d'Héraclite, dans *l'Influence des âges*, est en mouvement, tout est décomposition et recomposition, destruction et reproduction perpétuelle. Ces métamorphoses, suite nécessaire d'une action qui n'est jamais suspendue <sup>1</sup>, en renouvellent à leur tour les causes et conservent l'éternelle jeunesse de l'univers. La durée et les modes successifs de l'existence des différents corps, sous leur forme propre, dépendent plus des circonstances qui président à leur formation que de leurs éléments constitutifs. Les compositions et décompositions chimiques se font suivant des lois infiniment moins simples que celles de l'attraction des grandes masses, moins savantes que celles qui président à l'existence et à la conservation des êtres organisés <sup>2</sup>. Les plantes, dont l'organisation est la plus grossière, montrent des forces exclusivement propres aux corps organisés; les animaux les plus informes, certains phénomènes qui n'appartiennent qu'à la nature sensible. La gomme ou mucilage s'organise dans les végétaux en tissu spongieux, en fibres ligneuses, en écorce, en feuilles, etc.; se transforme, chez les animaux, en gélatine, puis, en tissu cellulaire, en fibre vivante, en membranes, en vaisseaux et en parties osseuses. Le mucilage, et plus encore la gélatine, ont une forte tendance à se coaguler; le gluten des graines nutritives se rapproche singulièrement de la fibrine animale, et ces points de contact, qui n'empêchent pas que les animaux ne soient séparés des végétaux par des caractères essentiels, serviront peut-être un jour à développer le mystère de l'organisation. Toutefois, il faut admettre un principe ou une faculté vivifiante que la nature fixe dans les germes ou répand dans les liqueurs séminales; ou mieux une condition sans laquelle les phénomènes propres aux différents corps organisés ne sauraient avoir lieu, mais non celle d'un être particulier communiquant aux corps les propriétés dont résultent leurs fonctions. C'est avec le système nerveux que ce principe s'identifie chez l'animal. Organes et facultés varient suivant les différents états du système nerveux et du tissu cellulaire. La gélatine, dont ce dernier est le grand réservoir, tient, chez les jeunes animaux, beaucoup encore du mucilage. Par degrés, elle devient fibrine et elle s'animalise davantage en passant d'un animal à un autre. Dans le système nerveux se produisent des changements plus importants encore. Ses rapports avec les organes varient de jour en jour : après avoir agi sur eux avec vitesse et promptitude, il le fait avec plus de force et de mesure; enfin d'une façon lente et languissante. Chez l'enfant, la multiplicité des vaisseaux, l'irritabilité des muscles, la distension des glandes et de tout l'appareil lymphatique sont très grandes. De à mobilité, faiblesse musculaire et opérations tumultueuses; impressions vives, nombreuses, sans stabilité et idées rapides, incertaines, peu durables ; quelque chose de convulsif, dans les passions comme dans les maladies <sup>3</sup>.

Les anciens médecins avaient divisé la vie en périodes climatériques, dont la première se termine à sept ans, avec l'apparition des secondes dents, ou l'âge de raison; la seconde, à quatorze. « J.-J. Rousseau s'est attaché particulièrement, dans son

<sup>1</sup> Voyez le dixième Mémoire, où ces idées sont reproduites, et les pages où nous avons indiqué l'influence des Grecs sur Cabanis.

<sup>2</sup> Ce n'est pas le seul endroit où Cabanis s'essaie, avant Auguste Comte, à classer les sciences d'après l'ordre de généralité décroissante et de complexité croissante.

<sup>3</sup> « Les objets de ses besoins et de ses plaisirs sont simples, immédiats ; il West point distrait de leur étude par des pensées qui ne peuvent exister que plus tard dans son cerveau, par des passions qui lui sont absolument étrangères. Tout ce qui l'environne éveille successivement son attention. Sa mémoire neuve reçoit facilement toutes les empreintes et, comme il n'y a point de souvenirs antérieurs, qui puissent les affaiblir, elles sont aussi durables que faciles. C'est le moment oit se forment les plus importantes habitudes. Les idées et les sentiments les plus généraux de la nature humaine se développent, pour ainsi dire, à l'insu de l'enfant, par le même artifice que l'ont déjà fait certaines déterminations instinctives pendant la période de gestation ».

plan d'éducation, à tracer l'histoire et à montrer la véritable direction de cette époque importante (sept à quatorze ans) de la vie : il en a suivi le développement avec une attention scrupuleuse, l'a peinte avec la plus grande vérité, et les leçons pratiques, dont il y donne les exemples, sont des modèles d'analyse. L'admirable talent de l'auteur prête, aux vérités que cette méthode lui dévoile, une vie, un charme et même une lumière qui les font passer tout ensemble dans les esprits et dans les cœurs <sup>1</sup> ». Les impressions commencent à se rasseoir, à se régler ; la mémoire devient plus systématique et plus tenace; l'attention plus forte et plus suivie, le tissu cellulaire est plus élaboré, les solides prennent plus de tons, et les stimulus, répandus dans chacun des fluides, une activité plus considérable.

Puis les organes de la génération entrent en action, la chaleur et la force de l'économie animale augmentent. L'adolescence se complète par la jeunesse : l'organe cérébral reçoit, surtout alors, ces impressions qui lui sont propres et dont les causes agissent en lui-même; l'imagination exerce son plus grand empire <sup>2</sup>.

Vers trente-cinq ans, a lieu le passage de la jeunesse à l'âge mûr, qui amène les plus notables changements dans le physique et le moral. La résistance des solides commence à contrebalancer l'action du système nerveux et l'impulsion des humeurs; la pléthore passe des artères aux veines ; le sentiment de force et de bien-être qui caractérise la jeunesse diminue de jour en jour; la sagesse et la circonspection remplacent l'audace. Comme le bonheur consiste dans le libre exercice des facultés, que la vie est d'autant plus entière que tous les organes sentent et agissent plus fortement, sans sortir de l'ordre de la nature, l'imagination a besoin, alors que s'émousse le sentiment des forces, de se rassurer, par les impressions d'une force factice exercée sur les objets extérieurs : on devient ambitieux.

Vers la fin de l'âge mûr, les humeurs, en se décomposant, produisent la goutte, la pierre, le rhumatisme et les dispositions apoplectiques. Quelquefois leur acrimonie excite une réaction de l'organe nerveux sur lui-même et une sorte de seconde jeunesse, dont J.-J. Rousseau offre un exemple singulier. Mais bientôt le vieillard existe, agit et pense avec difficulté, il ne songe qu'à lui et aspire à ce repos éternel, que la nature ménage à tous les êtres, comme une nuit calme après un jour d'agitation <sup>3</sup>. La mémoire l'abandonne; il se rappelle mieux les impressions de l'enfance qui, pour ainsi dire identifiées avec l'organisation, se sont rapprochées des opérations automatiques de l'instinct; la faiblesse du cerveau et des opérations qui le font sentir, rendent, aux déterminations, la mobilité et les caractères qu'elles ont eus dans l'enfance : « La mort n'a rien de redoutable aux yeux de la raison, elle n'épouvante que les imaginations faibles qui ne savent pas apprécier au juste ce qu'elles quittent et ce qu'elles vont retrouver, ou les âmes coupables qui souvent, au regret du passé, si mal mis à profit pour leur bonheur, joignent les terreurs vengeresses d'un avenir douteux. Pour un

---

<sup>1</sup> Cf. ch. III, § 1, ce que Cabanis écrit à son père sur Rousseau.

<sup>2</sup> « C'est l'âge de toutes les idées romanesques, de toutes les illusions... toutes tes affections aimantes se transforment en religion, en culte, on adore les puissances invisibles comme sa maîtresse... parce que tout remue des fibres devenues extrêmement sensibles, et que cet insatiable besoin de sentir, dont on est tourmenté, ne peut toujours se satisfaire sur des objets réels... C'est alors que naissent et se développent la plupart des dispositions sympathiques et bienveillantes, qui assurent notre bonheur et celui de ceux qui doivent vivre avec nous ; c'est alors que se recueillent le plus de ces sentiments et de ces idées qui forment une précieuse collection pour l'avenir ».

<sup>3</sup> Voyez page 249.

esprit sage, pour une conscience pure, la, mort n'est que le terme de la vie : *c'est le soir d'un beau jour* <sup>1</sup> ».

Accompagnée de sensations différentes, selon l'âge et le caractère des maladies, elle est convulsive, douloureuse même dans la jeunesse et dans les maladies aiguës; mais c'est dans l'âge mûr, semble-t-il, qu'on meurt avec le moins de résignation. Bacon avait regardé l'art de rendre la mort douce, comme le complément de celui d'en retarder l'époque : la médecine devrait réunir toutes ses ressources pour améliorer notre dernier terme, comme un poète dramatique rassemble tout son génie pour embellir le dernier acte de sa pièce. Cabanis réalisera les vœux de Bacon, en parlant de l'influence que doit avoir un jour la médecine sur le perfectionnement et sur le plus grand bien-être de la race humaine.

Le cinquième Mémoire traite de l'influence des sexes. Le plus grand acte de la nature, c'est la reproduction des individus et la conservation des races. Les deux sexes sont différents, dans toutes les parties de l'organisation. La faiblesse musculaire porte les femmes à des habitudes sédentaires et à des soins plus délicats; les hommes ont besoin de mouvement et d'exercice. Ces dispositions diverses dépendent de l'influence des organes de la génération qui sont plus sensibles et plus irritables, parce qu'ils renferment des nerfs venant de différents troncs. A cause de leur nature glandulaire, ils influent beaucoup sur le cerveau. Du rôle différent de l'homme et de la femme dans la reproduction, on peut déduire leur existence et leurs habitudes morales. La perfection de l'homme est la vigueur et l'audace ; celle de la femme, la grâce et l'adresse. Leurs idées et leurs sentiments sont en rapport avec leur organisation et leur manière de sentir. La femme se borne aux travaux qui cultivent l'adresse délicate de ses doigts, la finesse de son coup d'œil, la grâce de ses mouvements. Elle s'effraye des méditations longues et profondes, et choisissant ce qui exige plus de tact que de science, plus de vivacité de conception que de force, plus d'imagination que de raisonnement, elle est merveilleusement propre à la partie de la philosophie morale qui porte directement sur l'observation du cœur humain et de la société. Et avec beaucoup de force, Cabanis s'élève contre les femmes qui sortent de ce rôle <sup>2</sup>.

Puis il expliquait par les différences organiques, l'apparition de l'instinct d'audace et de timidité chez l'homme, de pudeur et de coquetterie chez la femme, indiquait les affections diverses de la puberté. les rapports qui unissent les affections de la gesta-

<sup>1</sup> C'est l'expression de La Fontaine qui rappelle Lucrèce et Horace.

<sup>2</sup> « Que si non contentes de plaire, dit-il, parles grâces d'un esprit naturel, par des talents agréables, par cet art de la société qu'elles possèdent sans doute à un bien plus haut degré que les hommes, elles veulent encore étonner par des tours de force et joindre le triomphe de la science à des victoires plus douces et plus sûres, presque tout leur charme s'évanouit... Perdant les agréments sans lesquels l'empire de la beauté lui-même est peu certain ou peu durable, elles n'acquièrent de la science que la pédanterie et les ridicules. En général les femmes savantes ne savent rien à fond, elles brouillent et confondent tous les objets, toutes les idées... Dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la vieillesse, quelle sera la place de ces êtres incertains, qui ne sont, à proprement parler, d'aucun sexe ? Par quel attrait peuvent-elles fixer le jeune homme qui cherche une compagne? Quels secours peuvent en attendre des parents infirmes ou vieux? Quelles douceurs répandront-elles sur la vie d'un mari?... La nature des choses et l'expérience prouvent également que, si la faiblesse des muscles de la femme lui défend de descendre dans le gymnase et dans l'hippodrome, les qualités de son esprit et le rôle qu'elle doit jouer dans la vie lui défendent, plus impérieusement encore peut-être, de se donner en spectacle dans le lycée ou dans le portique... Le bonheur des femmes dépendra toujours de l'impression qu'elles font sur les hommes, et je ne pense pas que ceux qui les aiment véritablement, puissent avoir grand plaisir à les voir portant le mousquet et marchant au pas de charge, ou régentant du haut d'une chaire, encore moins peut-être de la tribune d'un sénat ».

tion, de la lactation et de la génération, les effets que produit la perte de la faculté d'engendrer, et la mutilation ou le développement imparfait des organes de la génération. L'amour, tel qu'on l'a dépeint et que la société le présente en effet quelquefois, est fort étranger au plan primitif de la nature <sup>1</sup>.

Quelques idées accessoires, dans ce Mémoire, nous éclairent sur sa méthode et ses tendances métaphysiques. Nous l'avons vu, trop rarement, citer des faits précis pour justifier ses assertions et on le lui a reproché avec raison <sup>2</sup>. C'est que, dit-il, pour ne pas faire un gros livre, il se borne aux points sommaires et généraux et ne s'arrête sur des faits particuliers qu'autant que leur connaissance paraît nécessaire à la sûreté de sa marche, à l'évidence des résultats (I, 317). Aux modernes qui substituent aux causes occultes des explications plus dogmatiques <sup>3</sup>, il reproche d'avoir fait contracter aux esprits la mauvaise habitude de rechercher la nature des causes ; d'avoir souvent, en déterminant ces dernières, personnifié de pures abstractions (I. 317). Aux finalistes qui admirent l'amour maternel, il fait remarquer que les merveilles de la nature sont toutes dans les faits, et qu'on n'est forcé d'admettre, dans les causes, rien d'étranger aux conditions nécessaires de chaque existence ; bien plus, que l'empire des causes finales se resserrera à mesure que l'on connaîtra mieux les propriétés de la matière et l'enchaînement des phénomènes (I, 365 et 390).

Cabanis explique, dans le dernier des six Mémoires publiés en l'an VIII, les quatre tempéraments reconnus par les anciens. Des poumons volumineux et une sanguification plus active, une plus grande quantité de chaleur, des muscles plus souples et des fibres plus dociles ; l'éclat et la grâce dans les idées, la douceur et la bienveillance dans les affections, avec une sorte de mobilité et d'inconstance ; peu de force et de profondeur dans l'esprit, caractérisent le tempérament sanguin. Des poumons et un foie volumineux se joignent, chez le bilieux, à des sensations extrêmement vives, à une extrême sensibilité de toutes les parties du système et un sentiment presque habituel d'inquiétude. Une poitrine étroite et serrée, la constriction habituelle du système épigastrique sont accompagnées, chez le mélancolique, de déterminations pleines d'hésitations et de réserve, de sentiments réfléchis, d'appétits et de désirs qui prennent plutôt le caractère de la passion que celui du besoin. Enfin le flegmatique a, avec peu de chaleur et de force dans la circulation, des sensations peu vives, des mouvements faibles et lents, une tendance générale au repos.

À ces tempéraments, Cabanis en ajoute deux. Le premier est caractérisé par une prédominance du système nerveux ou sensitif sur le système musculaire ou moteur qu'accompagnent des déterminations profondes et persistantes, des élans durables, un enthousiasme habituel et des volontés passionnées. Le second se distingue par la prédominance du système moteur sur le sensitif, qui a pour conséquence des détermi-

<sup>1</sup> « Non, l'amour tel que le développe la nature, n'est pas ce torrent effréné qui renverse tout: ce n'est point ce fantôme théâtral qui se nourrit de ses propres éclats, se complaît dans une vaine représentation et s'enivre lui-même des effets qu'il produit sur les spectateurs fascinés ; c'est encore moins, cette froide galanterie qui n'a pas même, en se jouant dans l'expression recherchée des sentiments tendres et délicats, la prétention de tromper la personne à laquelle ils s'adressent... Sous le régime bienfaisant de l'égalité, sous l'influence toute-puissante de la raison publique, libre enfin de toutes les chaînes dont l'avaient chargé les absurdités politiques, civiles ou religieuses, étranger à toute exagération, à tout enthousiasme ridicule, l'amour sera le consolateur, mais non l'arbitre de la vie; il l'embellira, mais ne la remplira point, car, lorsqu'il la remplit, il la dégrade, et bientôt il s'éteint lui-même dans les dégoûts ».

<sup>2</sup> Taine, *l'Ancien Régime*.

<sup>3</sup> Voyez ce que Voltaire dit des causes occultes.

nations légères et fugitives, des impressions multipliées, se succédant sans relâche et se détruisant mutuellement, des idées et des affections passagères, etc.

Ces six tempéraments se combinent, en des proportions infiniment diverses, dans ceux que nous observons. Aucun ne présente l'équilibre exact et parfait des qualités ou facultés diverses qui formerait le tempérament le plus propre à assurer la jouissance pleine et entière de chacun des instants de la vie, et à lui garantir une longue durée. Si d'ailleurs le régime peut modifier., jusqu'à un certain point, il ne change pas le tempérament, qui se transmet même des parents aux enfants <sup>1</sup>. Aussi Cabanis recommande-t-il le mélange des races, comme le moyen le plus efficace de modifier et d'améliorer la nature humaine <sup>2</sup>. Et, soutenant que l'égalité, réelle en général, ne serait qu'approximative dans les cas particuliers, il se sert d'une comparaison qui lui a été souvent reprochée <sup>3</sup>.

Ses conclusions dernières sont plus justes. Pour appliquer l'hygiène aux cas individuels, pour la réduire en règles communes à tout le genre humain, il faut étudier la structure et les fonctions des parties vivantes ; pour étudier avec fruit l'homme moral, pour apprendre à gouverner les habitudes de l'esprit et de la volonté, par les habitudes des organes et du tempérament, il faut connaître l'homme physique.

Dans ce Mémoire, Cabanis établit en outre que la connaissance et l'exposition systématique des rapports constitue la science et il distingue ceux-ci plus nettement (I, 494 sqq.) que lie l'a fait Ampère, auquel on attribue de nos jours cette doctrine, au point de vue de la facilité à les saisir et de leur importance <sup>4</sup>. Sur la nature du système nerveux, il fait quelques conjectures. C'est le véritable réservoir d'électricité comme de phosphore et un excellent conducteur. Les expériences de chimie animale pourraient jeter une grande lumière sur l'économie vivante, fourniraient des vues directement applicables à la médecine, à l'hygiène, à l'éducation physique de l'homme et lèveraient peut-être quelques-uns des voiles qui couvrent le mystère de la sensibilité. Vraisemblablement on trouverait qu'aux différences dans les dispositions natives ou accidentelles des corps vivants, correspondent des variétés dans la combinaison intime des solides et des humeurs, mais on n'est point en état de tirer des conclusions

<sup>1</sup> A plusieurs reprises, Cabanis insiste sur l'importance qu'il faut accorder à l'hérédité et se présente encore ici comme le précurseur de Darwin et de Spencer, de Galton et de Ribot, comme le continuateur des Cartésiens et notamment de Malebranche.

<sup>2</sup> « On pourrait à la longue, dit-il, et pour des collections d'hommes prises en masse, produire une espère d'égalité de moyens, qui n'est point dans leur nature primitive, et qui, semblable à, l'égalité des droits, serait alors une création des lumières et de la raison perfectionnée ».

<sup>3</sup> « Voyez ces haras, où l'on élève avec des soins égaux et suivant des règles uniformes, une race de chevaux choisis : ils ne les fournissent pas tous exactement propres à recevoir la même éducation, à exécuter le même genre de mouvements. Tous, il est vrai, sont bons et généreux ; ils ont même tous beaucoup de traits de ressemblance, qui constatent leur fraternité; mais cependant chacun a sa physionomie particulière; chacun a ses qualités prédominantes. Les uns se font remarquer par plus de force ; les autres par plus de vivacité, d'agilité, de grâce ; les uns sont plus indépendants, plus impétueux, plus difficiles à dompter; les autres sont naturellement plus doux, plus attentifs, plus dociles, etc. De même, dans la race humaine, perfectionnée par une longue culture physique et morale, des traits particuliers distingueraient encore, sans doute, les individus ».

<sup>4</sup> Voyez ce qu'il a déjà dit de la relativité de la connaissance. - « Connaître, avait dit Kant, c'est réunir; c'est réunir, disait Biran, par un acte, par un vouloir; c'est réunir, ajoutait Ampère, au moyen d'un rapport ». (*Rapport sur la philosophie au XIXe siècle*, p. 17.) M. Ravaisson voit le disciple et non le maître auquel les doctrines ont été empruntées. Pareille chose lui est arrivée plus d'une fois, comme à bien d'autres. Biran, Ampère, Fauriel ont été considérés comme les auteurs de théories qu'ils avaient puisées chez Cabanis et Tracy. Cette observation s'applique aux conclusions de M. A. Bertrand. (*Psychologie de l'effort*.)

directes et surtout de rien établir de dogmatique (1, 431). Ainsi encore nous voyons comment on a pu, tout à la fois, signaler, dans les *Rapports*, des tendances matérialistes et se plaindre de n'y pas trouver de conclusions rigoureuses. Mais, comme le dit l'auteur, de quelque manière que soient résolues toutes ces questions, elles ne changent point sa doctrine. Pour le juger, c'est aux théories positives qu'il développe, non aux tendances métaphysiques qu'il indique à peine, qu'il convient de s'attacher. Et il est fort nécessaire de s'en souvenir, car Cabanis est lui-même assez dédaigneux pour les formes religieuses qui sont en opposition avec ses doctrines positives <sup>1</sup>.

## II

Éloge de Vicq-d'Azyr ; les *Rapports* ; les maladies ; l'habitude ; les climats ; la cosmologie transformiste du 10 *Mémoire* ; l'étude du fœtus et l'instinct influence des *Rapports*.

[Retour à la table des matières](#)

Dans un éloge de Vicq d'Azyr, composé vraisemblablement à cette époque pour l'Institut, Cabanis célèbre avec enthousiasme le XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>. Mais déjà Bonaparte s'était emporté. contre Daunou qui refusait de quitter le Tribunal pour le conseil d'État et, après le 3 nivôse an IX (machine infernale), le gouvernement proposait l'établissement de tribunaux spéciaux pour juger les crimes et les délits politiques. L'opposition fat vive an Tribunal; il y eut guerre ouverte entre le Consul et ceux qui l'avaient aidé le plus énergiquement au 18 brumaire. Ces derniers songèrent à se joindre à Moreau et à Pichegru pour renverser Bonaparte. Cabanis surtout, nous dit-on, était des plus animés <sup>3</sup>. Mais Fouché découvrit le complot et en avertit les idéologues, qui furent ou se tinrent éloignés des affaires.

<sup>1</sup> « Le regard observateur, dit-il, à propos de l'amour, le reconnaît dans l'austérité d'une « morale excessive, » dans les « extases » de la « superstition, » dans ces maladies extraordinaires qui faisaient jadis les « prophètes » et les « pythonisses, » et qui n'ont pas encore entièrement cessé « d'ameuter le peuple ignorant » ; il le retrouve dans les idées et les penchants qui paraissent le plus étrangers à ses impulsions primitives; il le signale jusque dans les privations superstitieuses ou sentimentales qu'il s'impose lui-même ».

<sup>2</sup> « Quelle ère de la littérature, disait-il que celle où les auteurs du *Méchant* et de la *Métromanie*, ceux des *Recherches sur l'Histoire de France* et des *Considérations sur les Mœurs* n'étaient placés. qu'au second rang, où l'on vit fleurir, pour ainsi dire, à la fois Fontenelle, Voltaire, Buffon, J.-J. Rousseau, Montesquieu, Diderot, d'Alembert, Condillac, Helvétius, Thomas !... Vers le milieu de ce siècle, dit encore Cabanis après d'Alembert et Condorcet, l'esprit humain prit un essor nouveau ; des méthodes plus sûres furent appliquées à tous les objets de nos recherches. Les procédés de la raison qui se perfectionnaient de jour en jour et l'étude des sciences naturelles, jointe à celle des sciences philosophiques et morales, ont donné à la langue, peu souple et peu harmonieuse peut-être, mais élégante et toujours claire, une précision qu'elle n'avait pas eue encore et, par degrés, l'habitude de traiter avec plus d'intérêt et de soin les sujets les plus sévères des sciences, faisait prendre à notre littérature la nouvelle direction qu'elle suit maintenant». Puis venait l'éloge de Malesherbes, de Vicq d'Azyr « qui a senti que la réforme de la langue anatomique ne peut être opérée qu'à l'aide de la philosophie » ; de Lavoisier et de Bailly, de Turgot et surtout de Condorcet, de la médecine et des médecins, accompagné d'une correction heureuse de la formule de Buffon, qui lui fait voir l'homme tout entier, non dans son style, mais dans l'ensemble de ses sentiments et de ses idées.

<sup>3</sup> Taillandier, *Documents biographiques sur Daunou*, p. 206.

La santé de Cabanis s'était de nouveau altérée <sup>1</sup> ; Moreau de la Sarthe, rendant compte de la séance d'ouverture des Écoles de médecine de Paris, annonçait cependant que le professeur Cabanis se proposait de donner une suite aux Mémoires déjà publiés, en traitant successivement de l'influence des maladies, des climats et des professions, etc. En fructidor (1809), paraissaient les deux volumes des *Rapports du physique et du moral de l'homme*, qui contenaient six nouveaux Mémoires. Trois ans plus tard, Cabanis en donnait une nouvelle édition, avec une table analytique par M. de Tracy et une table alphabétique par Suë. Favorablement accueilli par le public, l'ouvrage paraissait cependant après le *Génie du Christianisme* et la conclusion du concordat. On s'aperçoit, en lisant la préface et en comparant le premier volume avec les Mémoires imprimés, que les idéologues sont de plus en plus obligés de prendre une position défensive en face de la réaction <sup>2</sup>. Aussi, au lieu d'une « confédération de philosophes formés au sein de la France sous les yeux même du despotisme qui frémissait en vain de rage », il est question d'une « association » paisible de philosophes, formée au sein de la France. La « sainte confédération contre le fanatisme et la tyrannie », est remplacée par les « hommes respectables, unis pour combattre le fanatisme et pour affaiblir du moins les effets de toutes les tyrannies » (p. 2 et 3). Le Mémoire disait que les premiers Nazaréens se hâtèrent de fondre leurs croyances, leur fanatisme ignorant et sombre avec les rêves du platonisme; le livre explique qu'il s'agit d'une secte de chrétiens juifs, dont Cérinthe avait été le chef, et semble ainsi éloigner toute allusion aux chrétiens <sup>3</sup>. Bien plus, Cabanis supprime la conclusion éloquent et hardie du premier Mémoire, qui eût pu paraître une satire indirecte, mais violente du gouvernement de Bonaparte. Où il disait que tous les phénomènes physiologiques ou moraux se rapportent toujours uniquement, en dernier résultat, à la sensibilité « physique », il ne parle plus que de la sensibilité (I, 155). Aux personnes qui se disent pieuses et ont amèrement censuré l'expression de « repos éternel », il rappelle qu'elle est littéralement traduite d'une prière de l'Église (I, 303). S'il regarde encore, avec Bacon, la philosophie des causes finales comme stérile, il ajoute, en songeant peut-être déjà à la *Lettre sur les causes premières*, qu'il est bien difficile à l'homme le plus réservé de n'y avoir jamais recours dans ses explications (I, 352).

D'autres corrections, sans être aussi importantes, doivent cependant être signalées. Les unes portent sur la forme qu'elles améliorent fort heureusement <sup>4</sup>, d'autres ont

<sup>1</sup> « C'est au milieu des langueurs d'une santé défaillante, disait-il au début du Mémoire qu'il lisait en nivôse, à l'institut, sur l'influence des maladies, que j'ai pris la plume ». En floréal, il refuse de faire partie de la Commission chargée de continuer le *Dictionnaire de la langue française*, à cause de ses nombreuses occupations, mais aussi à eau se du mauvais état de sa santé.

<sup>2</sup> « Quelques personnes avaient paru craindre, dit Cabanis (XXXVIII), que cet ouvrage n'eût pour but oit pour effet de renverser certaines doctrines et d'en établir d'autres, relativement à la nature des causes premières. mais il n'est pas possible de le croire sérieusement. Nous regardons ces causes comme placées hors de la sphère de nos recherches, et comme dérobées pour toujours aux moyens d'investigation que l'homme a reçus avec la vie... L'ignorance la plus invincible est le seul résultat auquel nous conduise, à leur égard, le sage emploi de la raison... Nous laisserons donc à des esprits plus confiants, plus éclairés, le soin de rechercher quelle est la nature du principe qui anime les corps vivants; car nous regardons la manifestation des phénomènes qui les distinguent des autres forces actives de la nature, oit les circonstances, en vertu desquelles ont lieu ces phénomènes, comme confondues, en quelque sorte, avec les causes premières, ou comme immédiatement soumises aux lois qui président à leur action. On ne trouvera point encore ici ce qu'on avait appelé longtemps de la métaphysique, ce seront de simples recherches de physiologie dirigées par l'étude particulière d'un certain ordre de fonctions ».

<sup>3</sup> Cf. les travaux sur la Gnose, les Gnostiques et Schmidt, Cerinth, ein judais. Christ. Nous retrouvons les études théologiques de Cabanis, III, § 1.

<sup>4</sup> Au lieu de « Dubreuil avait en dans le torrent d'une pratique immense », il met « dans le cours d'une pratique immense » ; au lieu de « les sujets musculeux et robustes faisaient véritablement

pour objet, notamment en ce qui concerne l'état psychologique du fœtus, de remplacer par les doctrines actuelles de D. de Tracy, celles qu'il lui a précédemment empruntées. Des additions sont consacrées, à faire remarquer que les Allemands comprennent sous le nom, d'anthropologie, la physiologie, l'analyse des idées et la morale, réunies par lui dans la science de l'homme (p. 7) ; à introduire Épicure après Pythagore, Démocrite, Hippocrate et Aristote parmi les bienfaiteurs du genre humain (p. 14); à louer le plan, d'hygiène de Moreau de la Sarthe (p. 19) et à inviter son ami et confrère Thouret à faire connaître la doctrine d'Hippocrate (23). De même il indique que la formule célèbre (*nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*) ne se trouve point en toutes lettres dans les écrits d'Aristote. Il cite avec éloge, à côté de Haller et de Cullen, de Pinel et de Hallé, Richerand qui se place déjà près des maîtres (55) et constate que Pinel n'a pas trouvé pour le cerveau de tous les fous des résultats constants(68). Il renvoie à l'anatomie de Bichat (85), après avoir laissé entendre d'une façon assez singulière <sup>1</sup>, mais avec beaucoup de raison, ce semble, que le jeune auteur s'était emparé, sans en rien dire, de plusieurs de ses idées. Dans des notes, il promet, sur le perfectionnement physique de l'espèce humaine, un ouvrage dont il est occupé à rassembler les matériaux (p. 314); il parle de la mort de Roussel, l'auteur du *Système physique et moral de la femme*, comme d'une grande perte pour la philosophie et les lettres (372) ; il rapporte les expériences de Volta, d'après lesquelles on ne peut douter de l'identité du fluide galvanique et de l'électricité (430).

Cabanis, plus réservé sur le terrain métaphysique et religieux, est plus affirmatif sur les questions de philosophie scientifique. De son ouvrage, il résultera, croit-il, que la physique est la base des sciences morales: devenues ainsi une branche de l'histoire naturelle de l'homme, elles suivront une voie sûre et feront de rapides progrès (XXI). Lui-même estime qu'il n'est pas impossible de gouverner, par le régime physique et moral, les états périodiques et alternatifs d'activité et de repos du cerveau ; peut-être même de les produire artificiellement, pour donner une force momentanée plus grande aux facultés intellectuelles ou pour leur imprimer une nouvelle direction (17). Après avoir autrefois considéré comme vraisemblable qu'on ne pourrait jamais rattacher la sensibilité à un fait plus général, il n'est pas éloigné de penser qu'on découvrira un jour la liaison qu'elle peut avoir avec certaines propriétés bien reconnues de la matière (158). S'il croit que les esprits sages auront toujours des égards pour les *opinions accidentelles* qui servent à rendre un autre homme meilleur ou plus heureux, il veut empêcher ceux qui cessent d'y croire, d'abandonner comme chimériques, les vertus dont elles étaient pour eux le soutien (XXXVIII). Le véritable bonheur est nécessairement le partage exclusif de la véritable vertu. Par une heureuse nécessité, l'intérêt de «chaque individu ne saurait jamais être séparé de l'intérêt des autres : en liant ses affections aux. destinées présentes et futures de ses semblables, on agrandit, sans limites, son étroite et passagère existence, on la soustrait à l'empire de la fortune.

Cabanis, le personnage le plus important alors de l'école, n'oublie pas de signaler les travaux de ceux qui collaborent avec lui à l'œuvre entreprise <sup>2</sup>.

---

bande à part », il écrit « qu'ils forment véritablement une classe à part ». - L'axiome de Condillac devient la proposition de Condillac. Au lieu de : « Une constitution délicate l'avait mis à portée d'observer plus en détail », il met « lui avait donné les moyens » etc., etc.

<sup>1</sup> Voyez ch. VII, § 3.

<sup>2</sup> A côté de Condorcet et de Laplace, il mentionne les *Leçons* de l'École normale qui fut un véritable phénomène et fera époque dans l'histoire des sciences. Puis, en regrettant que Garat n'ait donné au public que les belles et éloquentes leçons où il annonçait une exposition détaillée de toute la doctrine idéologique, il indique les *Éléments d'idéologie* de D. de Tracy, comme le seul ouvrage



Dans l'étude des *Rapports du physique et du moral*, c'est la question de l'influence des maladies sur la formation des idées et des affections morales, qu'il est le plus essentiel de résoudre <sup>1</sup>. Cabanis examine successivement les affections nerveuses qui, venant des organes de la génération, produisent l'exaltation et les extases, ou des viscères hypocondriaques, donnent naissance aux passions tristes, craintives, même à la démence; puis l'affaiblissement général de la faculté de sentir, les fièvres dans lesquelles l'état des facultés intellectuelles répond exactement à celui de constriction ou d'épanouissement actif des organes, mais prend en outre un caractère particulier, suivant la nature de la fièvre et le genre de l'organe malade qui en est la source; enfin les dégénéralions de la lymphe, écrouelle, rachitis, scorbut, acrimonie singulière des humeurs rongeantes et lépreuses. Les maladies influent d'une manière directe sur la formation des idées et des affections morales; la médecine, les combattant avec succès, sert à modifier et à perfectionner les opérations de l'intelligence et les habitudes de la volonté. Mais ce qui est le plus intéressant dans ce Mémoire, ce sont les considérations du début et quelques exemples. Il y a, selon l'auteur, de l'ordre dans le monde physique, puisque l'univers existe et que certains phénomènes reviennent périodiquement. L'ordre prédomine dans le monde moral et une force secrète, toujours agissante, tend sans relâche à le rendre plus général et plus complet, comme le prouvent l'existence de l'état social, son perfectionnement progressif, sa stabilité (493). En outre, le développement automatique des propriétés de la matière, la marche constante de l'univers et, d'un autre côté, l'action de l'homme peuvent changer à la longue, on même empêcher de renaître les circonstances qui tendent à détruire l'ordre. Ainsi il y aurait, par la simple persistance des choses, dit Cabanis après Laplace, avant Lamarck <sup>2</sup>, Darwin et Spencer, « affaiblissement successif des causes naturelles qui pouvaient, à l'origine, s'opposer au changement avantageux », et des améliorations évidentes qui seraient l'ouvrage de la nature. L'ordre général, qui règne entre les grandes masses, s'est peut-être établi progressivement. Peut-être les corps célestes ont-ils existé longtemps sous d'autres formes et avec d'autres relations; peut-être ce grand tout se perfectionnera-t-il, à l'avenir, sous des rapports dont nous n'avons aucune idée, mais qui changeront l'état du globe et l'existence de tous les êtres « qu'enfante son sein fécond » (495 sqq.).

Un certain nombre de faits bien observés, mais relatés encore d'une façon peu précise, préparent les conclusions : Cabanis a éprouvé que, pendant le froid de la fièvre, le cercle des intérêts et des idées se resserre extrêmement, que ses facultés intellectuelles et morales étaient réduites presque uniquement à l'instinct animal (536). Plusieurs fois il a observé, chez des femmes qui eussent été jadis d'excellentes

---

vraiment complet sur cette matière et rappelle que Degérando a traité fort en détail une question particulière, que Laromiguière en a posé plusieurs, avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, par la seule définition de quelques mots. Lancelin a présenté les bases mêmes de la science sous quelques nouveaux points de vue; Jacquemont s'est tracé un plan plus vaste encore; Biran a composé un fort bon Mémoire sur *l'Habitude* et un autre sur la *Décomposition* de la pensée. Volney et Saint-Lambert méritent, par leurs travaux sur la morale, la reconnaissance des vrais amis de l'humanité. Thurot s'est fait connaître par des écrits que caractérise la maturité de l'esprit et du talent. Richerand et Alibert comptent parmi les élèves déjà célèbres de l'École de Paris qui se font remarquer par leur ardeur pour les progrès de la médecine philosophique; Draparnaud est également recommandable comme naturaliste et philosophe; Mme de Condorcet a tiré, du vague où la laissait encore Smith, la sympathie morale, célébrée par les Écossais.

<sup>1</sup> C'est ce qu'a montré, d'une façon aussi originale que précise, M. Ribot dans ses *Maladies de la Volonté, de la personnalité, de la Mémoire*, etc. Voyez également Mandsley, *Pathologie de l'Esprit*.

<sup>2</sup> Voyez ch. IV § 5 et ch. VII § 3.

pythonisses, les effets les plus singuliers des changements dans les organes des sens : les unes distinguent facilement à l'œil nu des objets microscopiques, d'autres voient assez nettement dans la plus profonde obscurité pour s'y conduire avec assurance, d'autres suivent les personnes à la trace, comme un chien, et reconnaissent à l'odorat les objets dont ces personnes se sont servies ou qu'elles ont seulement touchés. Il y en a dont le goût a acquis une finesse particulière et qui désirent ou savent choisir les aliments et même les remèdes avec une sagacité qu'on n'observe d'ordinaire que chez les animaux. D'autres aperçoivent en elles-mêmes, dans leurs paroxysmes, ou certaines crises qui se préparent et dont la terminaison prouve bientôt après la justesse de leur sensation, ou des modifications organiques, attestées par celle du pouls et des signes encore plus certains. « Il y aurait, dit-il avec raison, mais en laissant le soin d'accomplir ce qu'il recommande à ses successeurs <sup>1</sup>, beaucoup d'observations à faire sur ces crises, sur ces changements généraux, sur ces exaltations ou concentrations de la sensibilité... et l'analyse philosophique pourrait, aussi bien que la physiologie, en tirer de nouvelles lumières » (554).

Cabanis entend, par le régime, l'ensemble des habitudes physiques, soit volontaires, soit nécessaires. Si les machines électriques, les aimants artificiels et même les corps sonores offrent des traces d'habitudes <sup>2</sup>, ce sont les végétaux et surtout les animaux qui sont capables d'en contracter. L'homme en qui tout « concourt, conspire, consent » est modifié par la pesanteur, la température, la sécheresse ou l'humidité de l'air; par les aliments, par la diète, atténuante ou lactée; par les substances narcotiques ou stupéfiantes ; par les boissons, par les mouvements corporels, par le repos ou le sommeil, par le travail. Une bonne hygiène, en donnant des règles propres à perfectionner la vie physique, contribue puissamment à l'amélioration de l'homme et à l'accroissement de son bonheur.

On trouve encore, dans ce Mémoire, quelques observations personnelles plus précises qu'elles ne le sont d'ordinaire chez Cabanis. Il a remarqué (II, 19) chez quelques femmes délicates, surtout à l'époque ou dans les temps voisins de leurs règles, une sorte d'altération de l'esprit et du caractère, annonce des orages ou des vents étouffants du midi. « Peu de temps avant la Révolution, dit-il encore, je fus consulté pour une femme chez laquelle l'empâtement et l'endurcissement général du tissu graisseux et cellulaire amenèrent bientôt par degrés la suffocation complète de la vie. Quand on lui parlait, il fallait le faire très lentement. Elle ne répondait qu'au bout de quelques minutes et d'une manière plus lente encore. Son esprit semblait hésiter et chanceler à chaque mot. Avant sa maladie, elle avait eu beaucoup d'intelligence : quand je la vis, elle était dans un état d'imbécillité véritable. Elle avait été fort riche : elle ne paraissait presque plus capable de former le moindre désir; elle ne montrait plus aucun sentiment de répugnance ou d'affection » (69).

Mentionnons encore l'éloge de Volney et de son exact et très philosophique *Voyage*, de Buffon et de ses admirables travaux ou de ses vues éminemment philosophiques, de Burdin <sup>3</sup> et de ses expériences sur l'emploi des gaz comme médicaments (50). Cabanis n'oublie pas d'ailleurs ses préférences politiques et fait l'éloge des gouvernements « fondés sur la liberté et l'égalité », estimant encore que « bien en vain les tyrans et les déclamateurs, qu'ils tiennent à leurs gages, s'efforcent de renverser ou de flétrir ces principes éternels ». Enfin il est préoccupé déjà des idées

<sup>1</sup> Cf. Ribot, *l'Attention*.

<sup>2</sup> Léon Dumont a repris cette idée de Cabanis (*Revue philosophique*, 1, 321).

<sup>3</sup> Voyez ch. VII, § 4.

qui inspireront la *Lettre sur les Causes premières* : si les institutions monastiques ont été de grands fléaux, certains ordres religieux ont rendu des services à l'agriculture, d'autres aux lettres », et il faudrait savoir s'il est possible encore aujourd'hui « d'en emprunter quelques vues pour la création d'institutions nouvelles appropriées à l'état des lumières » (64).

Le neuvième Mémoire traite de *l'Influence des climats sur les habitudes morales*. Avec Montesquieu, et surtout avec Hippocrate, Cabanis soutient, contre Helvétius, que le climat ou l'ensemble des circonstances physiques attachées à chaque lieu influent sur les habitudes morales ou l'ensemble des idées et des opinions, des volontés instinctives ou raisonnées et des actes qui en résultent chez chaque individu. Personne n'a mieux montré la puissance de l'habitude : c'est sur elle qu'est fondée l'éducation, et partant, la perfectibilité commune à toute la nature sensible, mais plus spéciale à l'homme. Son empire ne s'exerce pas seulement sur l'individu, puisque, transmise par la génération, elle propage, de race en race, des facultés particulières plus développées et peut, après plusieurs générations, former une nouvelle nature acquise, qui ne change qu'autant que les causes déterminantes de l'habitude cessent pendant longtemps d'agir, ou que d'autres causes font naître des déterminations (180) nouvelles <sup>1</sup>. Les climats différents offrent des êtres d'une diversité infinie; les mêmes êtres, cheval, chien, bœuf, sont d'autres espèces dans les différentes régions et dégénèrent ou se perfectionnent quand on les transpose d'un pays dans un autre. Ainsi l'on s'explique que les variétés humaines sont l'ouvrage des climats eux-mêmes, surtout quand on songe que la nature, disposant du temps comme de tous les autres moyens, l'emploie avec une étonnante prodigalité (195). On le comprendrait mieux encore, s'il était solidement établi que la différence des climats fait celle des langues, puisque, comme l'a soupçonné Locke, comme l'ont montré Condillac et ses disciples, les progrès de l'esprit dépendent de la perfection du langage. Mais il n'en est rien et Cabanis se refuse, pour un travail dont les hypothèses doivent être sévèrement bannies, à employer des arguments douteux.

En arrivant à l'instinct, à la sympathie, au sommeil et au délire, Cabanis s'aperçut que, pour faire un corps de doctrine. avec les idées relatives- à ces diverses questions, il perdrait de vue son objet principal, et ferait un autre ouvrage. Il se borna à réunir toutes les considérations par lesquelles ces questions sont liées à son véritable sujet, et traita, dans le dixième Mémoire, de la vie animale, des premières déterminations sensibles, de l'instinct et de la sympathie, du sommeil et du délire; puis, dans le onzième et le douzième, de l'influence du moral sur le physique et des tempéraments acquis.

Mignet a bien vu que le dixième Mémoire contient « une hypothèse audacieuse », une sorte de « construction de l'univers », une cosmogonie, « mécanique comme l'idéologie » des précédents. Mais, plus occupé de juger que d'exposer cette « cosmogonie imaginaire et inadmissible, » il n'en a pas fait suffisamment ressortir l'originalité. Nous y verrions moins une cosmologie qu'une tentative de résoudre, par la philosophie des sciences, des questions dont l'examen relevait de ce qu'on appelait auparavant « la métaphysique de l'univers ». D'un côté, en effet, Cabanis estime que l'organisation de la matière ne peut avoir pour cause que les forces actives et premières de la nature, dont nous n'aurons jamais « aucune idée exacte ». Mais il rappelle, en disciple de Descartes et des savants du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'une science a des fondements inébranlables, lorsque toutes les déductions en sont

<sup>1</sup> Voilà l'hérédité, comme l'ont comprise Lamarck et Darwin.

rapportées à des principes simples, fixes et clairs; qu'elle est complète quand, par les recherches et l'analyse, on a déterminé ce qui, dans ces principes, est soumis à nos moyens de connaître. Pourquoi les principes des corps organisés ne seraient-ils pas un jour aussi exactement connus que ceux de l'air et de l'eau? pourquoi ne découvrirait-on pas les conditions nécessaires à l'apparition de la vie chez les animaux comme celles d'où résultent la foudre, la grêle, la neige ou ces combinaisons chimiques, où les substances réunies ont des propriétés qu'elles n'avaient pas isolément? D'après ce qu'on sait déjà, on peut, vraisemblablement espérer que la lumière se fera un jour sur ce qu'on ignore encore. Chimérique en effet est la distinction que Buffon a voulu établir entre la matière morte et la matière animée. Les végétaux vivent et croissent par le seul secours de l'air et de l'eau, c'est-à-dire de l'oxygène, de l'hydrogène et de l'azote. Or toute substance végétale, placée dans des circonstances convenables, donne naissance à des animalcules particuliers : la chaîne est donc ininterrompue du mort au vivant. Mais ces circonstances ou ces conditions doivent-elles toujours rester inconnues? Non, puisque l'art reproduit les végétaux, avec des parties que la nature n'a pas destinées à cette fonction; puisqu'il dénature leurs espèces et en fait éclore de nouvelles, comme des matières préparées par lui, vinaigre, carton, reliure de livres, il fait naître des êtres sans analogue connu dans la nature; puisque la nature fait apparaître, sur les végétaux et les animaux malades, des races inconnues « dégénération de la substance même de l'individu ». Ou toutes les parties de la matière sont susceptibles de tous les modes d'organisation, ou, ce qui revient au même, les germes de toutes les espèces possibles sont partout répandus. Le passage de la vie à la mort et de la mort à la vie, qui constitue, comme l'avaient vu les anciens <sup>1</sup>, l'ordre et la marche de l'univers, ne nous échappe pas toujours entièrement. Sur les toits et dans les laves, par l'action de l'air et de la pluie, apparaissent des végétaux et des animaux. Les îles du grand Océan reposent sur des roches, ouvrage d'insectes marins. Sorties, par degrés, du sein des eaux où ces travailleurs infatigables <sup>2</sup> font végéter de si puissantes masses, elles montent, éprouvent à la surface des influences diverses et, par des altérations analogues à celles des laves, se couvrent successivement de races que fait naître la nature de cette terre nouvelle et que le climat adopte sans trop d'effort <sup>3</sup>.

Mais l'homme et les grands animaux, qui se reproduisent actuellement par la génération, ont-ils pli, à l'origine, être formés de la même manière? Toujours nous l'ignorons, puisque le genre humain n'a pas plus de renseignements exacts sur l'époque primitive de son existence, que l'individu ne se souvient de sa propre naissance. Mais quelques-uns des animalcules ainsi formés se reproduisent ensuite par génération. Les espèces ne sont pas aujourd'hui ce qu'elles étaient lors de leur formation primitive : elles ont été modifiées par le climat, les aliments, leurs rapports avec l'homme ou les êtres vivants. D'autres, comme l'a montré Cuvier, se sont

<sup>1</sup> Cf. ch. III, § 1.

<sup>2</sup> Cf. Darwin, les Récifs de corail.

<sup>3</sup> Les expériences de M. Fray semblent montrer que les matières végétales et animales se résolvent dans l'eau distillée en globules qui ne sont point des animaux; que, plongées dans l'eau ou dans un air formé de toutes pièces, elles produisent constamment différents insectes; que l'eau distillée la plus pure peut, additionnée -d'oxygène, d'azote, d'acide carbonique et avec le concours de la lumière et de la chaleur, produire des matières minérales, des végétations et des animaux. Cabanis fait ses réserves et dit que ces observations doivent être revues avec soin et répétées -de cent manières différentes. Sur les générations spontanées, voyez les discussions entre M. Pasteur et M. Pouchet, closes en ce qui concerne la production actuelle d'animaux sans germes, par les mémorables expériences d'où est sortie une science nouvelle. (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1860; *Annales des sciences naturelles*, 4<sup>e</sup> série, tome XVI ; *Revue des cours scientifiques*, 1894.)

éteintes, ou par suite des bouleversements, ou à cause des usurpations de l'homme, ou en raison d'une organisation imparfaite. L'homme lui-même petit avoir subi de nombreuses modifications, peut-être des transformations importantes. On est obligé d'accorder que le globe a une antiquité « prodigieuse »; on ne peut nier la possibilité des variations que le cours des temps ou les convulsions de la nature ont fait éprouver aux races vivantes, qui ont, dans chaque circonstance particulière, donné naissance à d'autres races « mieux appropriées à l'ordre nouveau des choses ». Il n'est donc pas rigoureusement impossible de rapprocher la première production des grands animaux de celle des animalcules microscopiques que l'on tire du néant en changeant les dispositions chimiques ou physiques des matières qui les forment.

De même la nature revient de la vie à la mort: les matières animales se décomposent en gaz dont s'emparent les végétaux; les charpentes osseuses des animaux, surtout des poissons et des coquillages, forment des bancs de terres calcaires qui hâtent et perfectionnent la végétation. Certaines matières végétales en se décomposant, se transforment en animalcules, qui, à leur mort, en engendrent d'autres, « pendant beaucoup plus de temps que Cabanis n'a pu l'observer », avant que tout semble rentrer dans l'état de repos et d'insensibilité. Les découvertes des naturalistes diminuent les intervalles des différents règnes : quelques filons minéraux, par leur végétation successive et leurs digitations rameuses, se rapprochent des plantes les plus imparfaites ; entre les végétaux et les animaux se placent les zoophytes, et peut-être quelques plantes irritables dont les mouvements, comme ceux des organes musculaires vivants, correspondent à des excitations particulières <sup>1</sup> ; enfin, dans les animaux, l'organisation et les facultés offrent tous les degrés possibles de développement, du mollusque jusqu'à l'homme.

Ainsi Cabanis, qui incorpore à sa doctrine des vues exposées par Maupertuis, de Maillet, Robinet, Buffon et Bonnet, bientôt reprises par Lamarck, est un précurseur de Darwin et du transformisme moderne. Nous comprenons pourquoi la *Philosophie zoologique* de Lamarck fut si mal accueillie ou si peu lue en France: Cabanis en avait lié les doctrines à une philosophie condamnée comme « essentiellement matérialiste » <sup>2</sup>.

A ces vues transformistes se joignent d'autres conjectures non moins originales, et non moins laissées dans l'ombre par ceux qui ont parlé de Cabanis. Ainsi il soupçonne quelque analogie entre la sensibilité animale, l'instinct des plantes, les affinités électives et la simple attraction. Mais faut-il expliquer l'attraction par la sensibilité, ou la sensibilité par l'attraction, « espèce d'instinct qui, suivant les circonstances, arrive par degrés jusqu'aux merveilles de l'intelligence <sup>3</sup> » ? Il l'ignore, ne voulant pas sortir du domaine scientifique pour passer à la métaphysique. Mais il ne se refuse pas une excursion dans la philosophie des sciences. Si l'on arrive un jour à le savoir, il pense, contrairement à ce que soutiendra plus tard Lamarck, qu'on y sera conduit par l'examen des opérations qui s'exécutent en nous, plutôt que par celles qui se font loin de nous <sup>4</sup>. En étudiant la formation des organes dans le fœtus, il insiste sur la

<sup>1</sup> Cf Darwin, les *Mouvements et les habitudes des plantes* grimpantes; les, *Plantes insectivores*, etc.

<sup>2</sup> De Bonald rapproche Cabanis et Lamarck pour condamner, leurs systèmes abjects». (*Recherches philosophiques*, II, 289.)

<sup>3</sup> Sur le choix entre les explications par l'inférieur et les explications par le supérieur, voyez Ravaisson, *Rapport*, etc.

<sup>4</sup> M. Bertrand (*L'Aperception du corps humain*) cite ces passages (p. 88) pour montrer que l'instinct universel de Cabanis est l'inconscient de Hartmann. - Il faut, pour rendre cette assertion tout à fait

nécessité d'admettre la sensibilité là où ne se manifeste pas nettement la conscience des impressions, car rien n'est plus contraire que l'opinion opposée, aux faits physiologiques, rien n'est plus insuffisant pour l'explication des phénomènes idéologiques. Ce n'est pas, ce que les physiologistes appellent irritabilité, puisque l'irritabilité est la faculté de contraction de la fibre musculaire et persiste après la mort; c'est l'action des organes que font agir les nerfs qui reçoivent les impressions, sans intervention du centre cérébral<sup>1</sup>. Dans le système nerveux, il y a des systèmes partiels; et peut-être, dans chaque système et dans chaque centre, un moi partiel relatif aux impressions dont ce centre est le rendez-vous et aux mouvements que son système détermine et dirige<sup>2</sup>. La cause de la sensibilité se confond avec les causes premières et n'est pas pour nous un objet de recherches: toutefois l'étude des phénomènes porte à croire que l'électricité, modifiée par l'action vitale, est l'agent invisible qui, parcourant le système nerveux, produit les impressions et les impulsions.

C'est dans l'étude idéologique et physiologique du fœtus que Cabanis cherche l'origine de l'instinct. Sentir est l'état essentiel de tout organe vivant ; l'habitude et la répétition des actes rend ce besoin plus impérieux. Ainsi les impressions et les déterminations propres au système nerveux et à celui de la circulation engendrent la première, la plus constante et la plus forte des habitudes de l'instinct, celle de la « conservation »; celles des organes de la digestion produisent l'instinct de « nutrition ». Des mouvements auxquels les organes sont déterminés par cela même qu'ils sentent, naît un nouvel instinct; de l'impression de résistance vient l'idée de corps extérieur; la conscience d'un effort voulu donne la conscience du moi senti. Le fœtus porte déjà dans son cerveau, quand il arrive à la lumière, les premières traces des notions fondamentales que ses rapports avec tout l'univers sensible et l'action des objets sur les extrémités nerveuses doivent successivement y développer. Ce n'est pas cette « table rase » dont ont parlé certains idéologistes. Aussi les belles analyses de Buffon, de Bonnet, de Condillac, sont incomplètes et pourraient faire prendre une mauvaise direction.

Rien en effet ne ressemble moins à l'homme que ces statues que l'on fait sentir et agir; rien ne ressemble moins à la manière dont se produisent sensations, désirs et idées, que ces opérations partielles d'un sens, agissant dans un isolement absolu du système, et privé même de cette influence vitale, sans laquelle Il ne saurait y avoir de sensation. Toutes les opérations de l'organe pensant sont modifiées par les détermi-

---

exacte, se rappeler l'influence exercée par Cabanis sur Schopenhauer. Il ajoute en outre que « le plus profond métaphysicien de notre temps, M. F. Ravaisson n'a rien dit de plus hardi ». Lest assez piquant de considérer comme le continuateur des « sensualistes », un de ceux qui en ont parlé avec le plus de dédain. Et cependant M. Bertrand a raison. Biran a puisé chez Cabanis et on a plus d'une fois attribué à celui-là ce qui revient à celui-ci.

<sup>1</sup> Ribot, *Maladies de la personnalité*, p. 6: « La physiologie nous apprend que la production de l'état de conscience est toujours liée à l'activité du système nerveux, en particulier du cerveau. Mais la réciproque n'est pas vraie ; si toute activité psychique implique une activité nerveuse, toute activité nerveuse n'implique pas une activité psychique. L'activité nerveuse est beaucoup plus étendue que l'activité psychique »... Il ne faut pas oublier que Hartmann, l'auteur de *l'inconscient*, relève de Schopenhauer « vrai disciple de Cabanis ». On a lieu de s'étonner que M. Colsenet, dans la *Vie inconsciente de l'Esprit*, n'ait même pas cité Cabanis. on voit par cela même combien peu, en France, nous connaissons les hommes dont l'influence a été considérable à l'étranger.

<sup>2</sup> M. Bertrand (*Aperception du corps humain*), s'appuie sur ce passage pour mettre sa propre doctrine de l'animisme polyzoïste sous la protection d'un nom qui fait autorité et La rattacher à une tradition toute française (91). Il ajoute excellemment que cette théorie semble effrayer quelque peu la prudence de Cabanis qui, ne faisant pas œuvre de métaphysicien... est pressé de revenir à l'expérience et au terrain solide des faits ». On souhaiterait que tout le monde en France eût reconnu de même « l'originalité et la prudence de Cabanis ».

nations et les habitudes de l'instinct; jamais l'organe particulier d'un sens n'entre isolément en action <sup>1</sup>. L'analyse détaillée et complète de l'enfant, avant que tous ses sens aient été mis simultanément en jeu par les objets extérieurs, ferait l'objet d'un nouveau *Traité des sensations* qui ne serait peut-être pas moins utile aux progrès de l'idéologie que ne l'a été celui de Condillac <sup>2</sup>.

Les premiers traits de l'instinct sont gravés dans le système cérébral au moment même de la formation du fœtus : mais, à côté des tendances à la conservation, à la nutrition, au mouvement qui se développent dans le fœtus même, il y en a qui se forment aux époques subséquentes de la vie, ou au moment de la naissance et par le développement général des organes, ou par la maturité de certains organes particuliers et par les maladies. Toutes, mais surtout les premières, relèvent des impressions internes. Aussi Draparnaud, qui tente de dresser l'échelle idéologique des différentes races, trouvera l'instinct d'autant plus direct et plus fixe que l'organisation est plus simple, d'autant plus vif que les organes internes ont plus d'influence sur le centre cérébral, et l'intelligence d'autant plus étendue que l'animal est forcé de recevoir plus d'impressions de la part des objets extérieurs <sup>3</sup>.

La sympathie ou la tendance d'un être vivant vers d'autres, est en quelque sorte l'instinct lui-même; elle comprend des attractions et des répulsions qui résultent de l'organisation et suppose, dans l'être auquel elle s'adresse, des sensations, dès penchants, un moi. Dès qu'elle s'élève au-dessus du pur instinct, il y entre un fond de jugements inaperçus. Mais, comme toutes les tendances primordiales, elle s'exerce par les divers organes des sens: la vue occasionne une foule de déterminations affectives, et peut-être les rayons lumineux, qui partent des corps vivants, ont-ils des caractères physiques autres que ceux qui viennent des corps bruts. L'odorat est, pour certains animaux, le principal organe de la sympathie ; l'ouïe fait naître bien des impressions purement affectives et instinctives ; le tact ne paraît exercer son action sympathique que par le moyen de la chaleur vivante. Les opérations de l'intelligence modifient les tendances sympathiques et en font des sentiments plus ou moins aperçus, des affections plus ou moins raisonnées. Sans « facultés inconnues », la sympathie devient « morale » : l'individu partage les idées et les affections des autres, désire leur faire partager les siennes et éprouve le besoin d'agir sur leur volonté. De plus, il cherche à les imiter, et ne fait que s'imiter soi-même. L'imitation est le principal moyen d'éducation pour les individus et les sociétés. Par suite, les causes qui développent les facultés intellectuelles et morales sont liées à celles qui produisent, conservent et mettent en jeu l'organisation où est placé ainsi le principe du perfectionnement de la race humaine.

<sup>1</sup> Avant Lewes (Ribot, *Psychologie anglaise*, p. 345 et 395), Cabanis a appelé l'attention sur les sensations venant du système, que les psychologues et les physiologistes ont si étrangement négligées, il a critiqué cette « monstrueuse et hypothétique statue », développement logique de cette idée que tout provient des cinq sens externes. De même quand M. Ribot écrit (*ibid.*, p. 259). « on commence même en France à considérer les sensations de la vie organique comme formant un groupe à part »; il eût été plus exact de dire « on en revient en France à considérer, etc. ».

<sup>2</sup> C'est ce qu'a tenté Preyer dans sa *Physiologie de l'embryon, suivie de l'Âme de l'enfant*. Dans ce dernier ouvrage (X) Preyer parle comme Cabanis, que d'ailleurs Il ne cite pas: « L'âme du nouveau-né ne ressemble pas à la « Table rase » sur laquelle les sens font la première impression, etc. ».

<sup>3</sup> Peut-être faudrait-il reporter à Cabanis ce que Bain et Ribot (*Psychologie anglaise*, 268) attribuent à Müller, « sur l'état du fœtus qui ne ressemble pas à celui de l'Âme de Buridan ».

Les opérations du jugement et de la volonté sont influencées par les sensations proprement dites et par les déterminations instinctives : il n'est pas nécessaire de recourir à deux principes il l'action, pour expliquer les balancements des désirs et les combats intérieurs. Les désordres du jugement et de la volonté tiennent à cent des sensations, des impressions, dont la cause agit dans le système nerveux, de celles que reçoivent les extrémités sensibles internes et des déterminations instinctives. On expliquera la folie par l'altération des sensations, par les maladies du système nerveux ou les habitudes vicieuses qu'il contracte, même sans avoir toujours découvert, dans ce dernier cas, des lésions organiques. De même le sommeil, périodique comme les lois les plus générales de la nature, est produit par tout ce qui émousse les impressions ou affaiblit la réaction du centre nerveux commun sur les organes. Dans ce reflux des puissances nerveuses vers leur source, les sens s'assoupissent successivement et plus ou moins profondément, mais, seuls en certains cas, complètement; les extrémités internes conservent à leurs impressions une activité relative aux fonctions des organes, à leurs sympathies, à leur état présent et à leurs habitudes. Les causes qui agissent, dans le sein du système, nerveux, ne sont plus distraites par les impressions des sens et deviennent prédominantes. Ainsi se font, dans le rêve, de nouvelles combinaisons d'idées ou naissent des idées que nous n'avons jamais eues ; ainsi sont au premier plan, dans la folie, des idées qui ont si peu de rapport avec les objets externes. Celui qui classerait, d'après des faits certains et des caractères constants, les divers genres d'aliénation mentale, en indiquerait les causes et distinguerait ceux que l'on peut guérir et ceux qui ne peuvent l'être, rendrait service à l'idéologie <sup>1</sup>.

L'influence du moral sur le physique est, pour Cabanis, celle du système cérébral sur les autres organes : il ne faut pas multiplier les principes avec les phénomènes, avoir recours à des forces inconnues et particulières, pour mettre en jeu les organes pensants et expliquer leur influence sur le système animal, parce que la pensée diffère essentiellement de la chaleur animale, comme celle-ci diffère du chyle et de la semence. Partout, dit-il. la nature prodigue les merveilles et économise les moyens... mais il fallut un temps fort long à l'esprit hypothétique de l'homme pour n'admettre dans la nature qu'une seule force; peut-être lui en faudra-t-il plus encore pour reconnaître que, ut, pouvant la comparer à rien <sup>2</sup>, nous ne pouvons avoir aucune idée véritable de ses propriétés, et que les vagues notions que nous avons de son existence étant formées sur la contemplation des lois qui gouvernent toutes choses, la faiblesse de nos moyens d'observation doit resserrer éternellement ces notions dans le cercle le plus étroit et le plus borné.

Benjamin Constant <sup>3</sup> a parlé du livre en excellents termes. Mais comme bien d'autres, il y a cherché ce qui ne s'y trouve pas, ce que Cabanis devait donner avec la

<sup>1</sup> « Les études sur la folie, écrivait M. Ribot en 1870, bien incomplètes encore, ont-elles été stériles jusqu'ici ? »

<sup>2</sup> Même expression dans la *Lettre sur les Causes premières* (§ 4).

<sup>3</sup> « Je lis, écrit-il, le 3 frimaire an XI, le livre de Cabanis et j'en suis enchanté. Il y a une netteté dans les idées, une clarté dans les expressions, une fierté contenue dans le style, un calme dans la marche de l'ouvrage, qui en font, selon moi, une des plus belles productions du siècle. Le fond du système a toujours été ce qui m'a paru le pins probable, mais j'avoue que je n'ai pas une grande envie que cela me soit démontré. J'ai besoin d'en appeler à l'avenir contre le présent, et surtout à une époque où toutes les pensées qui sont recueillies dans les têtes éclairées n'osent en sortir, je répugne à croire que, le moule étant brisé, tout ce qu'il contient serait détruit. Je pense, avec Cabanis, qu'on ne peut rien faire des idées de ce genre comme institutions. Je ne les crois pas même nécessaires à la morale. Je suis convaincu que ceux qui s'en servent sont le plus souvent des fourbes, et que ceux qui ne sont pas des fourbes jouent le jeu de ces derniers, et préparent leur



*Lettre sur les Causes premières.* En nous limitant à ce qui y est nettement indiqué, nous pouvons affirmer que rarement un ouvrage a autant servi aux progrès de la science et de la philosophie des sciences. Sans doute, l'entreprise était prématurée, puisque la physiologie et même la chimie ne fournissaient encore, ni l'une ni l'autre, une base solide pour l'étude des faits psychologiques. Sans doute, on y rencontre beaucoup d'affirmations aujourd'hui inadmissibles ou conjecturales. Même on peut dire « qu'on est trop souvent en Vair, dans la région vide des généralités pures, et non sur le terrain palpable et solide de l'observation personnelle et racontée ». Mais il n'en est pas « toujours » ainsi: à plusieurs reprises, nous avons signalé des « observations personnelles » et l'emploi de cette méthode que M. Taine donne comme la caractéristique de la psychologie contemporaine <sup>1</sup>. Bien plus, Cabanis, s'inspirant d'Hippocrate et des Grecs, de Descartes et de Bonnet, plus que de Condillac et d'Helvétius, a créé la psychologie physiologique. Bichat et Broussais, les médecins, les physiologistes et les aliénistes ont continué les recherches qu'il avait recommandées plus que personne et préparé des lecteurs à ses modernes successeurs. Auguste Comte, allant plus loin, a absorbé la psychologie dans la physiologie ; mais, par cela même, il a contribué à faire vivre les idées de Cabanis. Biran, en les incorporant à la métaphysique, les a transmises aux spiritualistes <sup>2</sup>. Non moins fécondes ont été les théories sur la relativité de nos connaissances, sur l'importance des sensations internes et de l'idéologie embryonnaire, animale ou morbide; sur la puissance de l'habitude, sur l'instinct et l'inconscient, sur le transformisme et l'explication de l'inférieur par le supérieur, sur les rapports de la morale et de la politique avec l'idéologie et la physiologie. Le continuateur d'Hippocrate, de Descartes et des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, a été un précurseur de Lewes et de Preyer, de Schopenhauer et de Hartmann, comme de Lamarck, de Darwin et de bien d'autres penseurs qui appartiennent aux écoles les plus différentes, et ne soupçonnent quelquefois même pas que les idées dont ils sont partis leur sont venues indirectement, mais par des intermédiaires authentiques, de l'auteur des *Rapports du physique et du moral*.

### III

Cabanis sous le Consulat et l'Empire, d'après des lettres inédites ;  
la lettre sur les poèmes d'Homère et le Génie du Christianisme.

[Retour à la table des matières](#)

Pendant les années qui suivent la publication des *Rapports*, Cabanis nous est surtout connu par les lettres inédites qu'a bien voulu nous communiquer M. E. Naville. En pluviôse (17) il engage Biran à traiter la question de la *Décomposition de la pensée*, et le sujet sur lequel ce dernier « a envoyé une si magnifique esquisse » <sup>3</sup>. « Rien, dit-il, ne peut être plus utile à la considération et aux progrès de la science

---

trionphe. Mais il y a une partie mystérieuse de la nature que j'aime à conserver comme le domaine de mes conjectures, de mes espérances, et même de mes imprécations contre quelques hommes ».

<sup>1</sup> *L'Ancien Régime*, III, ch. I, p. 237.

<sup>2</sup> Paul Janet, *Traité élémentaire de philosophie, Rapports, du physique et du moral*, p. 332.

<sup>3</sup> M. Bertrand estime qu'il s'agit du Mémoire sur *les Rapports de l'idéologie et des mathématiques (Science et psychologie, p. 1)*.

dont, au reste, on ne peut plus se passer aujourd'hui ». Quelques jours plus tard (le, ventôse), il lui écrit que tous les hommes qui s'occupent de philosophie lisent son *Mémoire sur l'Habitude* et que leur jugement est unanime. Puis il lui parle (19 ventôse) de sa santé et lui indique un régime à suivre. Et revenant aux deux sujets dont Biran s'occupait alors, il ajoute : « Songez que vous vous devez à la vérité, dont les progrès tiendront, dans tous les genres, à la perfection de celui qui nous occupe. Quelque temps après (10 floréal), Ginguéné défendant, dans la *Décade*, les idéologues contre Palissot, lui reprochait d'avoir relégué, dans une note de l'article *Molière*, Cabanis et son excellent ouvrage sur les, *Rapports*.

Au commencement du dernier trimestre de l'an XI, Cabanis, fit paraître une nouvelle édition du *Degré de certitude de la médecine*, en y joignant les *Observations sur les hôpitaux*, le *Journal de la maladie de Mirabeau*, une *Note sur le supplice de la guillotine*, un *Rapport sur l'organisation des Écoles de médecine*, quelques *Principes et quelques Vues sur les secours publics*. La *Décade* y consacra un article. Cabanis, disait-elle, en exposant les devoirs et les qualités d'un bon médecin, « s'est pris lui-même, et à son insu, pour modèle », et cette nouvelle production ne peut qu'ajouter encore, s'il est possible « à la gloire qu'il a acquise par son bel ouvrage sur l'influence du physique et du moral de l'homme ».

Moreau de la Sarthe trouva l'extrait insuffisant. Rappelant que la philosophie médicale comprend deux objets distincts, l'application de la philosophie générale à l'étude et aux progrès de la médecine, l'application réciproque de la médecine à la philosophie, il faisait, parmi les travaux propres à entrer dans une philosophie médicale<sup>1</sup>, une place spéciale à tous les ouvrages de Cabanis, et notamment au nouveau Recueil « application de la médecine aux progrès de la saine métaphysique et de cette dernière au perfectionnement de la méthode médicale ».

Au moment où paraissaient cette réimpression et la *Grammaire* de Destutt de Tracy, Cabanis annonce à Biran que le prix sur l'a *Décomposition de la Pensée* sera distribué et qu'il fondera sur son compte rendu la note dont il lui est redevable : « Je ferai en sorte, dit-il, que votre travail concoure à l'utilité de cette science que vous êtes destiné à faire marcher en avant, et qui, malgré la guerre ouverte qu'on lui a déclarée, s'introduit de plus en plus chaque jour, dans toutes les parties des travaux de l'esprit humain ». En l'an XII, il lui écrit, à propos des intrigues qui avaient en lieu, dans les élections de la Dordogne : « Il est dans, le cours nécessaire des choses, dit-il comme en 1803, non pas que les hommes vertueux ne souffrent pas souvent, mais que les coquins soient tôt ou tard punis ». Par suite du dépérissement total de sa santé, il renonce à l'espoir de compléter (18 pluviôse) son travail sur l'application des méthodes analytiques à l'étude de la médecine. Cédant aux vœux de quelques amis, il publie le *Coup d'œil sur les Révolutions et sur la Réforme de la médecine*. Le médecin Montègre présenta l'ouvrage aux lecteurs de la *Décade*. « Le caractère connu de l'auteur, disait-il, la grandeur et la sûreté des vues qu'on retrouve dans ses autres ouvrages, doivent nous faire regretter qu'il n'ait pu terminer une entreprise aussi

<sup>1</sup> Il y place les livres d'Hippocrate, de *Veteri Medicina*, de *Decenti Ornatu*, de *Aere, Aquis et Locis*, un chapitre de Bacon, le *Traité de l'expérience* de Zimmermann, la Préface de Quesnay aux Mémoires de l'Académie de chirurgie, l'Idée de l'hermine physique et moral, le *Specimen novi Medicinae Conspectus*, de La Caze, la *Methodus studii medici* de Haller et le *Plan d'une nouvelle constitution de médecine*, présenté, à l'Assemblée nationale, par l'ancienne Société royale, les *Éloges historiques de Vicq-d'Azyr*, presque tous les ouvrages de Pinel, et le *Discours préliminaire de la Physiologie* de Dumas.

importante ». Après Cabanis, il rappelle les diverses époques de la science médicale, et jette un coup d'œil rapide sur l'état général de l'enseignement; il signale le chapitre des relations de la médecine et de la morale « rempli de considérations grandes et élevées, bien digne du philosophe auteur des *Rapports du physique et du moral* », et termine en citant le passage où Cabanis insistait sur la nécessité, pour le médecin, d'unir la philosophie morale à la philosophie rationnelle.

Le 28 floréal, Napoléon Bonaparte était déclaré empereur des Français; le 21 messidor, le ministère de la police était rétabli pour Fouché. La santé de Cabanis s'altère de plus en plus : « Ce qui m'afflige, écrit D. de Tracy à Biran, le 4 août 1804, c'est que je ne suis pas content de sa santé, elle est toujours bien débile ; c'est un si excellent homme que je ne puis supporter de le voir souffrir ». Cabanis lui-même se plaint à Biran que « les forces de la vie s'affaiblissent ».

En l'an XIII, il félicite ce dernier dont le Mémoire sur la *Décomposition de la pensée* a été couronné par la troisième classe; sans être partout de son avis, il juge « que c'est un très beau et très riche travail ». La seconde édition des *Rapports* paraît, augmentée de deux tables, dressées par D. de Tracy et Suë, et des expériences de M. Fray. D. de Tracy, dont la correspondance avec Biran est fort active, nous apprend que Cabanis se trouvait fort bien alors de sa vie campagnarde <sup>1</sup>. C'est à Cabanis qu'il dédie son *Traité*, complet par la publication de la *Logique* <sup>2</sup>. Cabanis et Tracy avaient à peu près achevé l'œuvre à laquelle leur nom demeure attaché. Mais la réaction contre la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle et celle qui en était issue, devenait de plus en plus puissante. Les idéologues s'en rendaient compte <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> « Oui, venez voir nos riches prairies, écrivait Cabanis lui-même à Fauriel l'année précédente, nos blés admirables, notre verdure aussi riche que fraîche et riante. Les insectes qui bourdonnent appellent la rêverie et invitent à un calme heureux. Ceux qui carillonnent ailleurs ne produisent pas toujours le même effet ».

<sup>2</sup> « À qui cet hommage, dit-il, pouvait-il être plus légitimement dû qu'à vous, qui nous avez donné réellement toute l'histoire de l'homme, autant du moins que le permet l'état actuel de nos connaissances. Vous l'avez tracée de la manière à la fois la plus vaste et la plus sage, la plus éloquente et la plus exacte; et tous ceux qui voudront jamais se conformer au précepte sublime de l'oracle de Delphes vous devront une éternelle reconnaissance. Indépendamment des obligations particulières à la science... je me vante que votre ouvrage m'a été utile avant même qu'il fût achevé, que vos conversations me l'ont été encore davantage et que c'est à vous que j'ai dû jusqu'au courage d'entreprendre les recherches auxquelles je me suis livré et jusqu'à l'espérance qu'elles pourraient avoir quelque utilité... Aussi le succès que j'ambitionne le plus, c'est que mon ouvrage puisse être regardé comme une conséquence du vôtre, et que vous n'y voyiez qu'un corollaire des principes que vous avez exposés... La science se trouverait replacée sur ses véritables bases... l'histoire de notre intelligence serait enfin une portion et une dépendance de la physique humaine ».

<sup>3</sup> C'est ce que montre une lettre de Cabanis à Barbier, l'auteur d'un Examen de plusieurs assertions *hasardées* par La Harpe dans sa *Philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle*: « Excusez-moi, écrit-il le 16 prairial an XIII; ma négligence à votre égard n'est pas volontaire. Depuis que j'ai reçu l'intéressant écrit que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, j'ai eu bien peu de moments libres, forcé de passer une grande partie du temps auprès de ma femme malade; mais je n'en ai pas moins été touché et flatté de me trouver ni nombre de ceux à qui vous avez bien voulu envoyer particulièrement cette réfutation de quelques-unes des imputations calomnieuses qui fourmillent dans les derniers écrits de La Harpe. J'ai été l'ami et je me fais l'honneur d'être le disciple de plusieurs des grands hommes qu'un essaim d'écrivains aussi ignorants que malveillants attaquent maintenant avec tant de fureur. Quoique je ne regarde pas ces atteintes comme bien dangereuses, j'aime à trouver le défenseur de ceux dont j'honore la mémoire dans un homme pour lequel je suis plein d'estime depuis très longtemps et dont je sais que le caractère rend le talent et le savoir aussi respectables qu'ils sont distingués ». (*Bulletin du Bibliophile*, 1838 n° 2.)

En 1806, Biran vient à Paris, mais ne va pas à Villette, où Cabanis l'attendait avec impatience. Cabanis l'engage à travailler « à la réforme de quelques parties de la langue géométrique », mais aussi à terminer l'impression de son *Mémoire*, qui ne peut manquer d'être utile aux progrès de la science. À la fin de l'année, Cabanis s'excuse d'être un correspondant si inexact<sup>1</sup> et se réserve d'être le confident des recherches que Biran et D. de Tracy poursuivront, au grand avantage de la science<sup>2</sup>. Une dernière lettre (8 avril 1807) est adressée à Biran qui doit faire son travail sur la métaphysique et la langue de la géométrie et du calcul, « le plus utile de tous ceux qu'il est si capable d'exécuter ». Plus que jamais il se montre affectueux pour son correspondant, comme s'il sentait que sa fin approche<sup>3</sup>. Dix-huit jours plus tard, D. de Tracy annonçait à Biran que leur ami avait eu une première attaque !

Mais, avant de raconter brièvement les derniers moments de Cabanis, il faut examiner les œuvres importantes auxquelles il a travaillé de 1802 à 1807. C'est en 1807 que Ginguéné place les *Affections catarrhales*, postérieures ainsi, ce semble, à la *Lettre sur les Causes premières*. Cabanis y consignait le résultat d'observations commencées depuis plus de vingt-cinq ans. L'ouvrage n'était fait ni pour les maîtres de l'art, ni pour les gens du monde, mais pour les jeunes praticiens. On y retrouve l'homme et le philosophe<sup>4</sup>.

Nous savons moins exactement à quelle époque il faut reporter la *Lettre à Thurot sur les Poèmes d'Homère* et la révision de la traduction commencée en 1778. Le passage! où Cabanis parle de l'apparition récente du *Tableau des États-Unis* de

<sup>1</sup> « Cela tient, dit-il, il ce que mon existence, c'est-à-dire mes rapports et mes devoirs sont presque toujours au-dessus de mes forces, qu'après avoir fait l'indispensable et l'ennuyeux, il ne me reste plus de courage pour ce qui serait le plus cher à mon cœur, et que, lorsque je suis forcé de me livrer au repos, un instinct, plus fort que tout, me contraint à le rendre absolu ».

<sup>2</sup> « Je vous regarderai faire et je jouirai de vos succès. Car je ne suis plus capable moi-même d'aucun travail important, quoique ma santé soit meilleure depuis deux mois, mais il faut savoir se soumettre aux diverses privations que la nature impose et savoir être ce qu'on peut ».

<sup>3</sup> « Nous parlons bien souvent de vous, mon cher ami, et notre amitié jouit bien vivement des espérances que nous donne votre zèle pour la poursuite de vos travaux; nous ne vous désirons que santé et liberté. Ma femme, souvent témoin de nos entretiens sur votre sujet, partage tous nos sentiments. Elle me charge de vous le dire et de vous remercier de votre aimable souvenir. Vous savez, mon cher ami, tout ce que je vous ai voué de haute estime, d'amitié sincère et inviolable. Comptez-y pour tout le temps que je passerai sur cette terre ».

<sup>4</sup> L'épigraphe *non fingendum, sed inveniendum, est* empruntée à Bacon. Le grand Hippocrate y est appelé le premier, sans aucune comparaison, de tous les praticiens. Fort éloigné d'adopter des théories fondées sur quelques notions positives trop incomplètes, l'auteur est tout aussi éloigné d'écarter, avec les empiriques absolus, toute vue théorique de la médecine pratique, car il serait même impossible de reconnaître, dans les faits qui se présentent, l'identité ou l'analogie avec d'autres faits antérieurement connus, si l'on n'avait point su lier les derniers par des résultats communs, c'est-à-dire par des principes. Toutefois il vaudrait mieux n'avoir absolument aucune théorie, que d'en adopter une, démentie par un certain nombre de faits réguliers, ou, du moins, de ne pas s'en servir avec assez de réserve pour ne point méconnaître, dans ceux qu'on observe une première fois, les différences qui peuvent les distinguer de ceux auxquels on imagine devoir les rapporter. Cela est vrai de toutes les sciences d'observation. Quand on s'attache aveuglément à ce qu'on appelle souvent avec si peu de raison les principes, on ne peut que rouler dans le cercle des erreurs. Les rapides progrès qu'ont faits, dans ces derniers temps, plusieurs branches de la physique, sont uniquement dus à ce que les meilleurs esprits, parmi ceux qui les cultivent, soumettent chaque jour à l'expérience tous les principes que l'on a crus, ou que même on croit encore, les plus certains et les plus démontrés. Toute théorie ne doit donc, pour le médecin philosophe, qu'aider la mémoire, en liant les faits connus et en dirigeant les raisonnements d'induction que l'analogie suggère à respect de tous les objets nouveaux. Toujours les faits doivent servir de guides; les idées générales théoriques en doivent être une expression abrégée; les vues de traitement, une conséquence directe et nécessaire.

Volney (V, 294) montre qu'il en était occupé dès 1803 : ceux où il mentionne les ouvrages de D. de Tracy et sa théorie du jugement (p. 344), où il critique La Harpe (p. 361), nous conduisent en 1805. Enfin la mention de la mort d'Hennebert nous ramène à 1802. Il semble donc que Cabanis soit revenu à Homère, après la publication des *Rapports*<sup>1</sup> et s'en soit occupé jusqu'à sa mort. Thurot et un autre de ses amis l'avaient engagé à revoir ses essais de traduction; il suivit leurs conseils, leur lut son travail, et l'envoya à Thurot avec une lettre, destinée à servir de préface à la partie qu'il avait dessein de publier pour sonder le public. L'ouvrage ne parut point, et c'est seulement en 1825 qu'il fut introduit dans une édition des *Œuvres complètes* de Cabanis<sup>2</sup>.

La *Lettre sur les Poèmes d'Homère* est, comme le disait Daunou, fort remarquable. L'auteur marque fort bien la difficulté de traduire Homère en vers français<sup>3</sup>. Il soutient même qu'il est plus difficile de traduire que d'écrire un ouvrage original<sup>4</sup>.

Homère est du petit nombre des poètes dont on relit toujours les vers avec un nouveau plaisir, même quand on les sait dès longtemps par cœur. Personne n'a peint, avec un caractère plus touchant et plus sacré, l'amour conjugal<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Ginguené nous dit qu'en 1807, après sa première attaque, il songeait à retoucher et à terminer sa traduction d'Homère.

<sup>2</sup> Thurot, en 1809, cita quelques fragments de la lettre et de la traduction en analysant la traduction de Saint-Aignan (*Mélanges*, p. 103).

<sup>3</sup> « Le grec, dit-il, est remarquable par l'abondance, la richesse, l'harmonie, par une majesté simple et par ces heureuses compositions de mots qui ressemblent et concentrent les impressions ou les idées, sans jamais y porter d'incohérence et de confusion; le français par l'élégance, la précision des termes, la clarté des tours et des phrases ».

<sup>4</sup> « Le traducteur doit rendre toutes les idées de l'original dans leur ordre primitif, il ne peut les présenter sous des faces nouvelles, à moins qu'il n'altère nullement le sens ; les petites modifications, additions ou retranchements qu'il hasarde, doivent toujours être d'accord avec l'esprit général de l'auteur et ne produire que des impressions étroitement liées et conformes à celles qu'on reçoit en le lisant lui-même. Il faut donc que le traducteur connaisse parfaitement toutes les ressources de sa langue, qu'il ait un talent souple et fécond, qui puisse se replier dans tous les sens, choisir entre les différentes manières d'exprimer la même idée, il faudrait en un mot, que sans rien changer aux idées de l'auteur original et en lui conservant, autant qu'il est possible, l'empreinte du pays et de l'époque qui, l'ont vu naître, on lui fit prendre les formes et le langage qu'il n'eût pas manqué d'adopter s'il eût écrit pour le peuple auquel on veut faire connaître et goûter ses productions ».

<sup>5</sup> « Quelle douce et profonde mélancolie ! Quels tons purs et religieux n'a-t-il pas répandus sur le récit des derniers adieux d'Hector et d'Andromaque ! Quelle vérité d'accent dans l'expression de leur noble tendresse ! Combien cette femme céleste devient touchante, par l'espèce de culte qu'elle rend à son époux, par la faiblesse d'un cœur souffrant qui réclame un appui et n'en conçoit pas d'autre que le cœur du grand Hector, par cette douce soumission d'une âme dévouée qui n'existe, ne sent, ne veut que dans l'objet unique de ses affections !... Voyez avec quelle décence, avec quelle retenue, Hélène, la coupable Hélène, paraît sur les remparts, au milieu des vieillards troyens !... Avec quelle crainte respectueuse elle approche de Priam ! avec quelle modestie elle répond à ses questions ! avec quelle vérité touchante l'expression de ses remords vient se mêler à tous ses discours !... Que de profondeur, que d'énergie, que de majesté dans le caractère de Pénélope, dont la tendresse survit au temps et à l'absence ! qui sans cesse environnée de poursuivants nombreux, n'est occupée que d'Ulysse et des chers intérêts qu'il lui a remis dans les mains ! Que de grâce et quel charme particulier dans l'espèce de subordination qu'elle affecte à l'égard de son fils Télémaque, devenu, par le progrès de l'âge et par l'absence prolongée d'Ulysse, le chef de sa maison ! Admirables tableaux qui retracent, avec autant de force que de naïveté, ce que peut offrir de plus touchant, de plus attrayant, de plus sublime, le caractère de la compagne de l'homme, développé par des rapports également dignes de tous les deux » !

Cabanis n'oublie pas ses travaux antérieurs, il veut porter la véritable méthode philosophique dans l'étude et l'examen de toutes les productions des arts. Dans les pages remarquables où il traite de la belle nature, il combat l'idée d'une imitation tellement ressemblante qu'on puisse la confondre avec l'original. Avec raison il fait remarquer qu'aucun poète n'a été plus fécond qu'Homère, dans le sublime de pathétique et dans celui de la grandeur et de la force; que nulle part il n'a mieux réalisé cette alliance que dans la peinture des trois grands caractères différents d'Achille, d'Hector et d'Ulysse, tracés et développés avec une prédilection toute particulière, parfaits tous les trois dans leur genre. Laissant de côté l'exactitude des descriptions et des récits, où Homère surpasse même les géographes et les historiens de profession, Cabanis rappelle l'art avec lequel il donne à chaque objet une manière d'être et une couleur propre <sup>1</sup>. Aussi ne trouve-t-il de comparable à Homère, parmi les modernes, que Fénelon et La Fontaine <sup>2</sup>; les poètes allemands, qui ont voulu l'imiter, ont manqué le but qu'ils se proposaient. Puis, considérant Homère par rapport aux poètes grecs, il estime qu'il n'y a rien de supérieur ou même de comparable, dans les tragiques les plus parfaits, à l'admirable scène d'Achille et d'Agamemnon, par laquelle s'ouvre le poème, à celle «Hélène sur les remparts de Troie, aux adieux d'Hector et d'Andromaque, à celle de Priam, venant demander le corps d'Hector au vainqueur le plus inexorable. Il n'admet pas comme les critiques du XVIIIe siècle, qu'on accuse Homère de bavardage et de désordre dans ses discours. Il prend les passages les plus critiqués par des écrivains célèbres ou blâmés par des hommes d'esprit et de goût - injures d'Achille à Agamemnon, songe d'Agamemnon, discours de Diomède, etc., etc., - pour faire sentir le caractère simple, profond et savant du dramatique d'Homère. Mais d'où vient la beauté de ses ouvrages? Elle tient surtout à l'étude profonde qu'il avait faite de la nature intellectuelle et sensible de l'homme. Son exemple et celui des grands poètes de tous les pays et de toutes les époques prouvent que la connaissance des procédés de l'esprit humain, la véritable théorie des impressions directes et sympathiques, peut seule conduire à celle de tous les arts et faire sentir, avec Condillac, que l'analyse est la muse du poète., le génie inspirateur qui guide en secret le sculpteur, le peintre et le musicien. C'est à des philosophes qu'on doit la faible partie de la théorie générale des lettres et des arts sur laquelle on a jeté quelques lumières. Depuis Aristote jusqu'à Beccaria, Diderot, Helvétius., Burke, Smith, etc., tout ce qu'on a dit de sensé sur les véritables principes des arts d'imitation, est le fruit de cette philosophie dont l'ignorance méconnaît les bienfaits et que l'irréflexion regarde presque comme étrangère à la conduite de la vie, à la direction des besoins et au perfectionnement des plaisirs. Aristote a donné le principe fécond d'où sortent tous les moyens de rendre l'imitation de la nature plus frappante, en disant, à propos des figures, que « nous aimons à voir une chose dans une autre ». La philosophie moderne <sup>3</sup> dit que juger, c'est reconnaître qu'une idée est dans une autre ; que raisonner, c'est porter une suite de jugements qui remplissent chacun la condition précédente et nous conduisent à une conclusion, résultant des termes de la question, mais inaperçue. Dans l'état de perfection que peuvent atteindre toutes les facultés

<sup>1</sup> « Peint-il un orage, un lion, le cours d'un fleuve, les bois et les rochers d'une montagne, ce ne sont ni un fleuve, ni un orage, ni un lion, ni des rochers et des bois tels que l'imagination peut les créer au hasard ; tous ces objets sont particularisés. Souvent le poète les prend dans la réalité ; il les a vus et il les caractérise avec une vérité parfaite. Mais lors même qu'ils ne sont que des fictions de son esprit, il lui suffit, pour les faire confondre avec la nature elle-même, de quelques-uns de ces traits fins qui semblent n'avoir aucun rapport avec le but dont il est occupé dans le moment, et qui, sans ajouter beaucoup au tableau comme tableau, ne permettent pas à l'esprit de rester en doute sur l'existence réelle de l'original ».

<sup>2</sup> Cf. la comparaison qu'Andrieux établit entre Fénelon et Cabanis, § 5.

<sup>3</sup> Cabanis renvoie aux ouvrages de M. de Tracy.

intellectuelles et morales, la persuasion sera peut-être toujours unie à la conviction. On ne pourra émouvoir que par la vérité, qui se prêtera sans peine à tous les ornements de la plus riche imagination et qui, une fois reconnue et sentie, passionnera aussi profondément les hommes que de brillantes erreurs les enflamment et les agitent encore tous les jours.

En partant des philosophes anciens, on peut reconnaître et assigner la cause du plaisir que nous font éprouver les chefs-d'œuvre de l'art. Seule, la théorie de la formation des idées peut dévoiler les motifs de beaucoup de règles, devinées en quelque sorte par le génie, nous apprendre pourquoi et jusqu'à quel point sont vrais la règle de l'unité d'intérêt et le principe, établi par Locke, sur la nécessité de la liaison des idées, celui de Beccaria, qui réduit le style aux combinaisons capables de réveiller la plus grande quantité possible d'impressions simultanées, l'idée de Burke et d'Helvétius qui voient, dans l'effet du sublime, une espèce de terreur, etc. Enfin l'étude et l'observation délicate des impressions sympathiques sont peut-être plus indispensables encore que celles des impressions directes et des idées ou sentiments qu'elles produisent. Adam Smith l'a bien fait sentir; mais il faudrait remarquer, en outre, que les rapports sympathiques changent avec le nombre des auditeurs et peut-être des lecteurs, et qu'ils suffisent à rendre compte des différences de style, de ton, de couleur que la convenance impose aux différents genres; à expliquer peut-être les règles des grands poèmes, de l'épopée et de la tragédie <sup>1</sup>. Aussi, sans étudier l'entendement et analyser les passions, peut-on, comme La Harpe, faire paraître un cours de littérature en beaucoup de volumes, qui ne contiennent pas une seule idée propre à l'auteur.

Cabanis s'était efforcé de se rapprocher de plus en plus de l'esprit et du ton de l'original, de traduire distinctement les impressions, de marquer la liaison et le développement des idées, de conserver tout ce qui caractérise les mœurs et les habitudes du temps, de reproduire, autant que possible, le mouvement et la couleur d'Homère <sup>2</sup>. Et il semble bien qu'il y ait réussi en plus d'un endroit où le lecteur songe à André Chénier, qui, lui aussi, puisait aux sources grecques pour renouveler la poésie française.

La *Lettre à Thurot* est une réponse au *Génie du Christianisme*. Chateaubriand avait fait la poétique de la religion chrétienne et soutenu que l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût et du génie; que les écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle doivent la plupart de leurs défauts à un système trompeur de philosophie, que l'analyse est la mort de l'imagination et des beaux-arts. Cabanis fait la poétique de la philosophie et soutient qu'Homère n'a été un grand poète que parce qu'il a étudié l'homme en philosophe; que l'analyse est la muse du poète, du sculpteur, du peintre et du musicien, comme le guide du savant et du philosophe; que les progrès de la philosophie auront pour conséquences de nouveaux progrès dans les beaux-arts. Nulle part d'ailleurs il ne renvoie au christianisme ces attaques, plus perfides que justes, à cause de leur généralité, que Chateaubriand a lancées contre la philosophie.

<sup>1</sup> Voyez Guyau, l'Art au point de vue sociologique.

<sup>2</sup> On comprend qu'il ait ainsi appris à être impartial et exact dans l'exposition des doctrines philosophiques. La *Lettre à Thurot* prépare la *Lettre sur les Causes premières*. On voit comment l'impartialité et le goût de l'exactitude sont venus à Cabanis; on ne comprend pas pourquoi il aurait dû les emprunter à Fauriel.

## IV

La lettre sur les causes premières ; la métamorphose de Cabanis ; les idées religieuses ;  
Dieu ; l'immortalité ; Cabanis et Fauriel, Cousin, Renan ;  
mort de Cabanis ; son influence.

[Retour à la table des matières](#)

Hippocrate, autant que les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait inspiré les *Rapports du physique et du moral*, l'œuvre positive de Cabanis. Homère et les Grecs l'avaient aidé à montrer que la philosophie est une utile alliée des beaux-arts et de la poésie. Les Grecs encore, avec Franklin et Turgot, lui fournirent l'occasion de soutenir, avec un rare bonheur dans les expressions et les idées, que la philosophie seule est capable de donner au monde la religion simple et consolante qui ne produirait que du bien. C'est ce qu'il fit dans la *Lettre sur les causes premières*, publiée en 1794, mais adressée, vers 1806, à Fauriel, qui avait formé le projet d'écrire l'histoire du stoïcisme.

On s'est souvent demandé quelle place tient cette Lettre dans la philosophie de Cabanis. Bérard, qui la publia comme une arme de guerre, soutint que, cédant par condescendance plutôt que par conviction à l'esprit dominant de son époque, Cabanis n'avait donné une couleur matérialiste à ses idées que par respect humain; que, dans la liberté du commerce intime, il avouait ses doutes et ses incertitudes, que, plus tard, éclairé par de plus sérieuses réflexions et penseur plus sincère et plus libre, il était arrivé à des croyances à la fois plus vraies et mieux arrêtées<sup>1</sup>. Damiron eût voulu que l'éditeur insistât davantage sur ce qu'il y a de beau et de grand dans cette « conversion » d'un esprit supérieur, qui passe, par un motif purement scientifique, d'un système incomplet à une théorie plus large et plus voisine de la vérité (I, 97). Dubois d'Amiens (*Dict. phil.*) pense que Fauriel montra à Cabanis l'insuffisance des doctrines physiologiques entées sur la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle ; que ce dernier, accessible comme tous ceux qui cherchent de bonne foi la vérité, à ces nouvelles lumières, finit par modifier insensiblement ses idées, non sur les causes premières des phénomènes vitaux, mais sur celles des phénomènes intellectuels, puis, et comme par extension, sur celles des phénomènes du monde physique ou de l'univers. Et il affirme que Cabanis aurait pu donner véritablement ces nouvelles idées comme le complément logique de celles qu'il avait émises dans les *Rapports*, du moins en ce qui concerne le moral de l'homme. Selon M. de Rémusat, aussi dédaigneux pour la *Lettre* que pour les *Rapports*, Cabanis s'est bien moins démenti qu'on ne l'a prétendu. Il n'y a ni conversion, ni apostasie, et l'ouvrage n'a pas, en lui-même, une grande valeur; les contradictions n'y manquent pas et l'obscurité en est désespérante. Mais lui-même, peu soucieux d'échapper au reproche qu'il adresse à Cabanis, dit qu'on s'y trouve « en plein spinozisme » puis n'y voit plus « qu'un stoïcisme vulgaire, un alexandrinisme

<sup>1</sup> Damiron, si sévère pour les « sensualistes », trouve que la critique de Bérard a l'air d'être dirigée par l'esprit de secte et de parti et que Bérard a usé de la pièce publiée dans un intérêt étranger à celui de la vraie philosophie.



superficiel, qui ne peut satisfaire la raison » ! Sainte-Beuve, qui parle avec sympathie et admiration de la *Lettre sur les Causes premières* et de son auteur, a bien vu que M. de Rémusat était « nu adversaire » ; mais il a cru que Fauriel avait « inspiré le dernier mot de Cabanis finissant ». Pour Mignet, la *Lettre* ne doit pas être séparée des *Rapports*, elle les complète plutôt qu'elle ne les réforme. Cabanis y donne ses vues sur la puissance divine et sur l'âme humaine, qu'il ajoute, « par une tardive déduction », presque « par une heureuse inconséquence », aux actes de la sensibilité mécanique. En Dieu, il reconnaît la cause et la raison de tout ; dans le moi, un être indépendant qui précède, reçoit, juge et modifie les impressions. Et à son tour, Mignet, comme de Rémusat, détruit ce qu'il avance, en ajoutant que Cabanis, dans ce vaste ensemble dont les parties se suivent et le plus souvent se lient, se contredit moins encore qu'il ne se développe, lorsqu'il va de l'action des causes secondes, auxquelles il accorde trop, à la reconnaissance de la cause première. Rappelons enfin que Ginguené cite la *Lettre*, « un des plus beaux morceaux de philosophie qui existent dans notre langue », pour prouver que ses sentiments intimes étaient bien différents de ceux qu'on lui a supposés!

Cabanis s'est proposé un but essentiellement positif dans les *Rapports*. Il avertit à plusieurs reprises le lecteur de n'y pas chercher la solution des questions métaphysiques, et par conséquent il ne faut jamais prendre en ce sens les affirmations qui s'y trouvent. Rien ne s'opposait à ce qu'il essayât ensuite de les résoudre. Peut-être, d'ailleurs, « avait-il besoin, comme Benjamin Constant, d'en appeler à l'avenir contre le présent et, surtout à une époque où toutes les pensées qui sont recueillies dans les têtes éclairées n'osent en sortir, répugnait-il à croire que le moule étant brisé, tout ce qu'il contient serait détruit ». Qu'il fût disposé à suivre les Grecs, on le comprendra sans peine, d'après les pages qui précèdent. Le spectacle de ce pays, qui produisit une foule d'esprits éminents dans tous les genres, qui créa l'art de la vertu et qui voulut soustraire l'homme à l'empire de la fortune, -aux maux de la société, à ceux même de la nature, en lui donnant tout le degré de perfection dont ses facultés le rendent susceptible, lui a « toujours » paru le plus beau qui pût fixer l'attention des penseurs amis de l'humanité, le plus utile qu'on pût offrir à tous les hommes (p. 4). L'étude d'Hippocrate, de ses ouvrages authentiques ou non, lui avait donné, sur plus d'un point, des doctrines qui étaient celles des stoïciens<sup>1</sup>. De même Franklin et Turgot avaient eu « cette religion simple et consolante, qui fut jadis celle des grandes âmes formées par la doctrine stoïque » (p. 16). Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'il ait reconnu, en face de la réaction religieuse de plus en plus prononcée, que s'il est impossible de détruire, dans la grande masse des hommes, l'idée fondamentale sur laquelle reposent toutes les religions positives, il faut chercher à diriger ce torrent, au lieu de continuer à faire de vains efforts pour l'enchaîner ou pour le tarir (p. 15) ? et que, par suite, il ait trouvé dans une doctrine qui lui rappelait ses maîtres les plus chers, Hippocrate et Franklin, Dubreuil et Turgot, qui forma les plus grandes âmes, les plus vertueux citoyens, les hommes d'État les plus respectables de l'antiquité, « un but particulier d'utilité pour l'époque présente » (p. 6), qu'il ait pensé aux stoïciens, avant que Chateaubriand songeât à Tacite? Et le disciple de Condorcet, l'admirateur d'Homère et d'Hippocrate, d'Aristote, de Démocrite et d'Épicure, des philosophes et des poètes grecs, celui qui disait, en 1799, des partisans de la perfectibilité, « qu'ils se réjouissent de voir des savants ou des écrivains qui font mieux et vont plus loin qu'eux-mêmes, qu'ils sont toujours prêts à témoigner estime et reconnaissance à tous les travaux qui contribuent à nous rapprocher du but », pouvait montrer à Fauriel combien il serait utile d'écrire l'histoire du stoïcisme. Il n'avait pas besoin de ses

<sup>1</sup> Cf. Zeller, *Die Philosophie der Griechen* et L. Stein, *die Psych. d. Stoa*, I, 46, 132, II, 129.

indications « pour apprécier avec impartialité et intelligence » les doctrines du Portique. Enfin comment Cabanis qui, depuis le *Serment d'un médecin*, avait fait intervenir tant de fois dans ses considérations, Dieu, la cause première, l'ordre constant des choses, le plan de la nature et les causes finales se serait-il contredit en reprenant ces notions pour déterminer quel degré de vraisemblance on peut leur accorder ?

L'analyse de la *Lettre*, plus admirée ou décriée que lue, confirme ces résultats. Plus nettement que d'Alembert et Condorcet, mais en suivant la voie ouverte par eux, Cabanis montre que les observations faites par les philosophes, à diverses époques, sur les habitudes des individus et des nations, sont peut-être ce qu'il y a de plus propre à perfectionner la connaissance de la nature humaine. La discussion des idées dont ils partent nous apprend à suivre la marche de l'intelligence dans les différentes routes qu'elle peut s'ouvrir et à en tirer des règles plus sûres pour la diriger dans ses travaux. Elle nous fait voir de quelle utilité peuvent être ces opinions diverses dans la pratique de la vie; à quel état des esprits elles conviennent plus spécialement; en quoi elles se rapportent et en quoi elles diffèrent; comment il faudrait les modifier ou les amalgamer, pour qu'elles influent d'une manière plus généralement et plus constamment avantageuse, sur la culture de l'esprit et sur la direction des penchants. L'étude philosophique des cosmogonies et des théogonies jette de grandes lumières sur l'histoire des nations et de l'esprit humain. Il ne serait même pas déraisonnable d'affirmer que l'histoire proprement dite des différentes époques est moins instructive que leurs fables: « Gardons-nous, dit-il, dans un passage fort justement relevé par Sainte-Beuve, de croire avec les esprits chagrins, que l'homme aime et embrasse l'erreur pour l'erreur elle-même; il n'y a pas, et même il ne peut y avoir de folie qui n'ait son coin de vérité, qui ne tienne à des idées justes sous quelques rapports, mais mal circonscrites et mal liées à leurs conséquences ». N'est-ce pas là, dit Sainte-Beuve, le principe éclectique moderne dans son application historique? Nous n'en disconvenons pas, mais c'est il Cabanis et non à Fauriel qu'il faut le rapporter, c'est aux idéologues<sup>1</sup> que, par ce côté encore, se rattache l'école qui les a le plus vivement combattus.

Les philosophes ont imaginé les religions, les poètes et les orateurs les ont rendues populaires; les législateurs les ont fait servir à leurs projets. Les philosophes grecs, il partir de Socrate, soit qu'ils aient fait gouverner le monde par des intelligences supérieures, qu'ils aient refusé à ces dernières toute influence sur la marche des choses ou qu'ils aient nié la possibilité de leur existence, donnèrent presque tous une base religieuse à la morale. Ils en cherchèrent la source et les motifs dans l'idée qu'ils s'étaient faite des causes premières et de la nature des forces qui soutiennent la vie. Ils avaient tort de laisser la morale livrée au hasard des opinions théoriques, de chercher bien loin ce qui était en eux. Les règles de morale, dit Cabanis en 1806 comme en 1800, découlent des rapports mutuels qu'établissent entre les hommes, leurs besoins et leurs facultés; ces rapports sont constants et universels, parce que l'organisation humaine est fixe. Quant aux motifs de pratiquer les règles de la morale, ils sont dans l'utilité générale qui la détermine et la constitue, dans les avantages particuliers attachés à l'habitude d'y subordonner ses actions et même ses penchants. L'habitude de la vertu est si conforme à la nature humaine, qu'elle procure un contentement intérieur, indépendant de tout calcul ; que par le doux besoin des sympathies, dont elle développe et perfectionne tous les mouvements, elle remplit le cœur d'une satisfaction constante et finit par rendre les sacrifices eux-mêmes une nouvelle source de bonheur.

<sup>1</sup> Voyez également ce que nous disons de Degérando, ch. VIII, § 2.

Les sages de l'antiquité De pouvaient prévoir les maux dont les idées religieuses, associées à la morale et à la politique, deviendraient la cause immédiate et directe. S'ils avaient donné aux hommes la volonté secrète des puissances invisibles comme un motif de plus de respecter les lois de la morale, d'y rester constamment soumis et de leur rendre un hommage pur, jusque dans le secret de la conscience et des désirs, ils n'eussent fait qu'une chose très utile et très louable <sup>1</sup>. Mais ils auraient dû empêcher que jamais un homme osât parler au nom des puissances divines, les rendre complices de coupables desseins et jeter dans les esprits les semences de toutes les erreurs. Ils ne le firent pas *et peut-être est-il impossible* de le faire. Les idées et les institutions religieuses ont rendu des services réels ; mais l'établissement d'un système sacerdotal donna naissance à cette vaste et profonde conjuration contre le genre humain, qui toujours fit obstacle aux vues sages et paternelles des législateurs et des chefs de peuples, ou les seconda dans leurs projets d'abrutissement et d'oppression.

En mettant de côté l'influence indirecte des religions positives sur les jugements et les actes qui leur sont le plus étrangers, le trouble, les angoisses, les terreurs qu'elles répandent souvent dans les âmes les plus vertueuses, les désordres, les divisions, les animosités cruelles qu'elles produisent dans les familles, le tort plus grave qu'elles ont d'être l'unique base de la morale, mise ainsi à la merci de raisonnements bons ou mauvais, l'immoralité, profonde de l'expiation, qui permet au plus noir scélérat d'être criminel avec sécurité, un examinateur impartial trouve qu'elles ont fait beaucoup plus de mal que de bien aux hommes. Leur entière destruction, dit Cabanis avec les hommes du XVIIIe siècle, serait un des plus grands bienfaits du génie et de la raison. Mais si les idées religieuses ou superstitieuses tiennent essentiellement à notre manière de sentir et de considérer les forces motrices de l'univers, s'il est impossible de détruire, dans la masse, l'idée fondamentale des religions positives et s'il est nuisible de n'y réussir que pour quelques individus, il faut chercher à diriger le torrent qu'on ne peut enchaîner ou tarir. Affaiblir l'influence funeste qu'ont les idées religieuses sur le bon sens, la morale et le bonheur des individus, augmenter et rendre plus pure l'influence heureuse qu'elles exercent quelquefois, serait peut-être un moyen d'amener les progrès de l'art social, d'espérer qu'un jour « la religion simple et consolante qui resterait sur la terre n'y produirait que du bien. Telle était celle de Franklin et de Turgot ; telle fut celle des grandes âmes, formées par la doctrine stoïque, de ces esprits élevés, nourris de pensées toujours vastes et sublimes, qui associaient l'existence de chaque individu à celle du genre humain, qui donnaient à la vertu les motifs et le but les plus nobles, les plus imposants, en la faisant concourir à l'ordre de l'univers ».

Quelles sont donc, sur les causes générales de la nature, les idées auxquelles l'homme se trouve invinciblement conduit? quelles sont celles que l'examen le plus sévère de la raison ne peut jamais rejeter d'une manière positive et absolue ? L'homme qui, ne voyant plus dans toutes les opérations de la nature que le produit nécessaire des propriétés inhérentes aux différents corps, a atteint le dernier terme auquel puisse le conduire le bon emploi de sa raison, peut et doit se demander encore

<sup>1</sup> « Rien n'est plus sublime que l'idée de mettre ainsi la nature humaine en rapport constant avec l'intelligence suprême, rien n'est plus imposant que de faire concourir l'homme à l'ordre général, de placer son bonheur dans l'accord de ses actions et de ses penchants avec les lois éternelles de l'univers; rien n'est plus incontestable que de dire de la vertu qu'elle nous est ordonnée par les causes premières, car les lois qui déterminent les besoins, développent les facultés, font éclore les passions de l'homme et produisent les lois de la morale, sont l'œuvre de ces causes, dont on peut dire, par conséquent, qu'elles expriment la volonté ». Cf. Volney, II, § 3.

quelle puissance a imprimé ces propriétés aux corps <sup>1</sup>. Jamais un système « purement mécanique de l'univers ne sera, dans ses parties les plus importantes, lié suffisamment pour qu'on ne suppose pas toujours, par analogie, de l'intelligence et de la volonté dans la cause, dont les effets présentent des signes si frappants de coordination, et qui marche toujours vers un but précis avec tant de justesse et de sûreté. Si nous ne pouvons connaître que les effets observables de la cause première, l'ignorance dogmatique, victorieuse contre l'assertion positive que les causes sont mécaniques et aveugles, n'a pas la même force contre l'assertion contraire. Appuyée sur un ensemble de raisonnements abstraits qui paraissent invincibles, elle a pour elle toutes ces impressions et ces jugements directs, bien plus puissants sur la masse des hommes, à qui les opinions qui touchent à la pratique doivent toujours être approuvées.

D'un autre côté, l'homme est doué d'imagination, et les idées les plus justes n'ont toute leur influence que si elles réussissent à le toucher, comme à le convaincre <sup>2</sup>. Or le premier sentiment qui frappe l'homme en présence de l'univers et de lui-même, est un sentiment de terreur ; il se sent, à chaque instant, soumis à l'action, toute-puissante pour lui, de causes qu'il ne connaît pas. Lors même que le génie a écarté, par ses découvertes, une partie des voiles de la nature, il reste encore assez d'obscurité pour tenir le genre humain dans une incertitude mêlée d'effroi. En outre, la sensibilité est susceptible d'un accroissement en quelque sorte indéfini : l'homme agrandit son existence, ses besoins, ses affections, ses désirs ; il voudrait agir sur tout, embrasser toute chose, s'élançer dans l'infini <sup>3</sup>. Mais ses forces sont resserrées dans des limites fort étroites. Franchissant le terme de son existence sensible, il se place dans un monde meilleur, où il ne trouve plus les vicissitudes et le ternie fatal de la vie humaine. Il espère une vie future, qui, non seulement lui conservera sa personnalité, mais qui surtout lui fera retrouver les êtres qu'il a le plus chéris sur cette terre ; qui accordera la justice et la puissance de l'être qui gouverne l'univers, assurera à la vertu un prix plus digne d'elle, et verra accomplir, pour le faible et l'infortuné, cette justice éternelle qu'ils réclament trop souvent en vain dans un séjour d'angoisses et de douleurs <sup>4</sup>. Bien que nos idées, nos sentiments, nos affections soient le produit d'impressions reçues par des organes soumis à l'action médiate ou immédiate des différents corps, il est impossible d'affirmer que la dissolution des organes entraîne celle du système moral et surtout de la cause qui nous rend susceptibles de sentir, et que, vraisemblablement, nous ne connaissons jamais. Aussi le défenseur d'une vie future, s'appuyant sur les qualités qui, dans l'Être suprême, ne peuvent être séparées de l'intelligence et de la volonté, sur l'état de l'homme et les besoins de son cœur, en tire une suite d'arguments, d'autant plus forts que ceux auxquels ils répondent il établissent rien de positif.

On n'a pas employé dans ces questions une méthode convenable : déistes et spiritualistes, athées et matérialistes se servent de la méthode de démonstration. Mais pour l'être ou le fait non immédiatement soumis aux sens, nous ne pouvons faire que des calculs de probabilité, qui se rapprochent plus ou moins de la certitude, mais n'y atteignent jamais <sup>5</sup>. D'ailleurs, on ne peut connaître les faits premiers et généraux,

<sup>1</sup> C'est ce que Cabanis a fait dans les *Rapports*.

<sup>2</sup> Voyez le travail sur *l'Instruction publique*, art. *Fêtes*.

<sup>3</sup> Cf. p. 241.

<sup>4</sup> Voyez ce que nous avons dit de Voltaire et de Rousseau.

<sup>5</sup> P. Laloï et F. Picavet, *Instruction morale et civique. La science, la philosophie des sciences et la métaphysique*, p. 198.

puisqu'on ne peut les lier à des faits antérieurs<sup>1</sup> ; on ne peut que les constater et en observer l'influence sur les faits subséquents. L'univers n'étant comparable à rien<sup>2</sup>, les forces, qui le meuvent et le maintiennent dans une éternelle activité, ne peuvent être étudiées que dans leurs effets observables. En nous dirigeant par l'analogie, nous attribuons cependant à ces forces certaines propriétés dont nous avons observé les signes, les circonstances et les effets dans les objets plus rapprochés de nous. Les poètes et les théurgistes donnent à la cause première tout ce que la nature humaine leur présente de plus parfait ou de plus imposant, mais aussi des qualités contradictoires ou démenties par des faits. Les philosophes les lui ont refusées toutes peut-être trop indistinctement. A quelles conclusions assez probables pour déterminer notre persuasion, sommes-nous donc conduits? Écartons d'abord les mots à peu près vides de sens, « déisme », « athéisme », « spiritualisme », « matérialisme », celui même de Dieu, dont le sens n'a jamais été déterminé et circonscrit avec exactitude.

Sentir, se ressouvenir et juger composent l'intelligence ; l'ensemble des déterminations qui naissent des jugements constitue la volonté; intelligence et volonté sont le système moral de l'homme. Si, à l'état d'ignorance, nous sommes portés à regarder comme animés tous les corps en mouvement et à leur attribuer l'intelligence et la volonté; si, pour l'homme qui embrasserait l'univers dans son ensemble et ses détails, les phénomènes seraient une suite directe et nécessaire des propriétés de la matière; dans les effets de la cause, qui ne peut être saisie en elle-même, il trouve les propriétés des êtres, dont les actes et les moyens d'action lui sont connus; il saisit ces analogies pour les adopter ou les rejeter après mûr examen.

Toutes les vraisemblances le portent à regarder les ouvrages de la nature comme produits par des opérations comparables à celles de son propre esprit, dans la formation de ses œuvres les plus savamment combinées; à concevoir l'idée de la plus haute sagesse, de la volonté la plus attentive à tous les détails. La réflexion le confirme dans cette opinion, sans lui fournir une démonstration rigoureuse. Mais l'hypothèse contraire ne s'appuie sur aucune analogie véritable, n'a pour elle presque aucune vraisemblance, ne peut être défendue que contre le reproche d'impossibilité absolue. Toutes les règles de raisonnement en matière de probabilité ramènent l'homme à son impression première. Dans les recherches sur la nature et les discussions philosophiques qu'elles font naître, il ne faut pas adopter les vaines et stériles explications des causes finales<sup>3</sup> ; mais quand nous raisonnons sur la cause ou sur les causes premières, toutes les règles de probabilité nous forcent à les reconnaître finales.

En outre, la sensibilité n'étant observée qu'au moyen de l'organisation, ne peut en être supposée le produit; elle est plutôt répandue dans toutes les parties de la matière où nous remarquons distinctement l'action de forces motrices qui tendent à les faire passer par tous les modes d'arrangement, régulier et systématique :

*Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.*

Des forces actives animent la matière, la meuvent, la transforment d'après des plans très habiles, très compliqués, très divers, et cependant constants et uniformes.

<sup>1</sup> Cf. supra, p. 235 [ici, dans cette édition quelques pages après le début du chapitre IV].

<sup>2</sup> Id., ibid.

<sup>3</sup> Voyez supra, passim. Cabanis indique bien ici encore comment il peut se placer, sans se contredire, à un autre point de vue que dans les Rapports, où il considérait les choses d'une manière positive.

Elles font éclore, développent et conduisent, an terme de leur perfection, des êtres sensibles et intelligents<sup>1</sup>. Or je l'avoue, dit Cabanis, « il me semble, ainsi qu'à plusieurs philosophes auxquels on ne pourrait pas d'ailleurs reprocher beaucoup de crédulité, que l'imagination se refuse à concevoir comment une cause ou des causes dépourvues d'intelligence peuvent en donner à leurs produits; et je pense en particulier, avec le grand Bacon, qu'il faut être aussi crédule pour la refuser d'une manière formelle et positive à la cause première, que pour croire à toutes les fables de la mythologie et du Talmud ».

On n'a point tort de reconnaître à la cause première la puissance, la justice, la bonté, etc. Mais il est absurde de la comparer à un chef, exclusivement occupé du bien-être de ses subordonnés, et les gouvernant par une suite d'expédients et de mesures accidentelles; de joindre l'épithète d'infini « mot vide de sens », à chacune de ses vertus; de réunir en lui toutes les perfections humaines; d'en écarter toute qualité sensible et de personnifier ainsi le néant. On peut supposer, dans l'univers, organisé de manière que toutes ses parties sympathisent entre elles, des centres partiels où le principe de l'intelligence se rassemble et un centre commun où les mouvements aboutissent et soient perçus<sup>2</sup>. Ainsi pensèrent les stoïciens pour qui les êtres et en particulier les êtres vivants sont des parties du grand tout, et leur intelligence une émanation de l'intelligence générale. Chaque partie de la matière, chaque être sensible et vivant jouait son rôle dans le système général; l'être intelligent et capable de réflexion devait connaître ce rôle et le remplir d'autant plus fidèlement qu'il était doué d'une intelligence plus parfaite et avait des moyens d'action plus étendus. Aujourd'hui, on pensera qu'il y a vie et organisation, partout où l'organisation peut se former et se maintenir; qu'on ne saurait assigner de terme à la perfection que les lois éternelles<sup>3</sup> peuvent lui donner et qu'il y a peut-être cent fois plus de distance entre l'intelligence de certains êtres placés dans les autres mondes et celle de l'homme, relégué sur la terre, qu'entre l'intelligence de l'homme et celle du polype ou du zoophyte<sup>4</sup>.

Ainsi se pose une autre question : ce système moral de l'homme partage-t-il à la mort la destinée de la combinaison organique ? Question plus difficile, car les analogies sensibles semblent favorables à ceux qui nient la persistance du moi, que nous voyons se former et naître, croître et se perfectionner avec les organes, se conformer exactement à tous leurs états de maladie ou de santé, s'affaiblir, vieillir et s'éteindre, au moment où cesse, dans les organes, toute manifestation du sentiment<sup>5</sup>. Cependant on ne peut démontrer que la force vitale n'est qu'au produit. L'opinion qui en fait un principe actif de nature inconnue, mais nécessaire pour expliquer les faits, a un degré de probabilité supérieure. Tout se réunit pour nous convaincre que la vie générale des animaux est concentrée dans un foyer et que la vie particulière des organes n'est elle-même qu'une émanation de celle qui anime tout le système. Ainsi l'affaiblissement de certains organes produit un surcroît d'activité dans les autres ; leur destruction détermine, dans d'autres, un effort régulier et symétrique, pour remplir les fonctions des organes détruits. La sensibilité est comme un fluide qui afflue vers les parties les plus libres de l'appareil avec d'autant plus d'abondance que celles qu'il trouve

<sup>1</sup> Nous avons indiqué, à propos du dixième Mémoire, les tendances de Cabanis à expliquer « l'inférieur par le supérieur ». (Cf. § 2.)

<sup>2</sup> C'est ce que Cabanis a, pour l'homme, supposé dans les Rapports.

<sup>3</sup> Encore une expression dont s'est souvent servi Cabanis, cf. supra.

<sup>4</sup> Cf. § 2.

<sup>5</sup> Cabanis reprend encore les résultats des Rapports.

inaccessibles sont plus importantes <sup>1</sup>. Le principe vital est une substance, un être réel qui, par sa présence, meut les organes et retient liés les éléments, mais par son absence, les laisse livrés à la décomposition. Indécomposable comme les autres principes élémentaires de l'organisation, émanation du principe général, sensible et intelligent de l'univers, il se réunira à cette source commune de toute vie et de tout mouvement. La persistance du principe vital entraîne celle du moi, lien de tous les résultats intellectuels et moraux ; cependant on ne peut être aussi affirmatif que sur l'intelligence de la cause première. Plus faibles encore sont les probabilités, s'il s'agit des idées, des sentiments, des habitudes morales que nous regardons comme identifiées avec le moi. Toutefois la négation ne peut être démontrée et serait incompatible avec la justice parfaite, dont l'idée est inséparable de la cause première; c'est là une raison morale qui a du poids et peut faire incliner la balance dans un état d'absolue incertitude de l'esprit. Mais l'ordonnateur suprême des choses ne peut exercer ses fonctions de rémunérateur et de vengeur que par des lois générales, dont la sanction n'est pas moins réelle et puissante, dès cette vie <sup>2</sup>, quand même il n'y aurait pas de vie à venir. Les gens de bien, suivant la belle expression que Platon met dans la bouche de Socrate, doivent *prendre confiance dans la mort* qui ne peut leur apporter rien que d'heureux, mais aussi dans la vie qui n'a de véritables douceurs que pour l'homme vertueux, d'amertumes. insupportables que pour le méchant <sup>3</sup>.

Certes, la morale a des bases solides dans la nature humaine mais déduire les règles de notre conduite des lois de la nature ou de l'ordre, appeler vertu ce qui est conforme à cet ordre, vice ce qui y est contraire ; faire de chaque être un serviteur de la cause première, qui concourt avec elle à l'accomplissement du but total et exerce une partie de sa puissance, ce n'est pas établir la morale sur une croyance religieuse, c'est la faire sortir de son unique et véritable source, de la nature des choses en général et de la nature humaine en particulier ; c'est l'agrandir et l'ennobler ; c'est donner à l'homme une idée sublime de la dignité de son être et des belles destinées auxquelles il est appelé par l'ordonnateur suprême.

Au reste cette religion fat et sera toujours la seule vraie, la seule qui donne une idée juste et grande de la cause suprême, qui élève l'esprit et satisfasse le cœur sans égarer la raison, qui donne à l'homme bien plus que l'immortalité, en lui montrant son existence liée au passé et à l'avenir, qui seule offre à la vertu des espérances éternelles dont petit se satisfaire la raison. Le sacerdoce en est exercé par tous les hommes qui recherchent les lois de la nature et particulièrement celles de la nature morale. Son culte consiste à se conformer de plus en plus à ces lois, à cultiver notre raison et nos penchants, à pratiquer toutes les actions utiles aux individus, à la patrie, au genre humain. Dans un moment où presque toutes les religions positives ont été si profondément ébranlées et où tant d'hommes éclairés prononcent l'utilité morale des religions, il y a des raisons de penser qu'un gouvernement puissant et ami de l'humanité, dit Cabanis qui ne semble pas avoir renoncé tout à fait à voir Napoléon travailler au succès de ses idées personnelles, pourrait établir, sur ce fond si simple et si riche, un culte et des solennités qui auraient un éclat et une pompe dont nos mesquines fêtes modernes n'ont jamais approché.

Tous ceux qui nous liront reconnaîtront, avec Sainte-Beuve, que la *Lettre sur les Causes premières* indique « la préparation d'une ère nouvelle, qu'elle respire les plus

<sup>1</sup> Mêmes idées supra, dans les Rapports et dans des travaux antérieurs.

<sup>2</sup> C'est ce que Cabanis a toujours affirmé.

<sup>3</sup> Cf. ch. III, § 1, ce que Cabanis dit de Galien.

admirables sentiments et agite les conjectures les plus consciencieuses »; mais ils en feront honneur à Cabanis et verront en lui l'homme qui « devine et devance l'histoire des philosophies, impartiale et intelligente ». Bien plus, s'ils se rappellent cet admirable ouvrage où M. Renan a exposé ses doutes, ses probabilités, ses certitudes, ils estimeront que le penseur, parti du stoïcisme, est quelquefois moins éloquent<sup>1</sup>, moins « ondoyant et divers », mais qu'il n'a ni moins d'originalité, ni moins de largeur d'esprit que celui pour qui le christianisme est « l'ombre dont nous vivons encore ». Et s'ils pensent à Fauriel, ce sera pour lui savoir un gré infini d'avoir transmis à d'autres la bonne parole qu'il avait entendue.

C'est le 26 avril 1807 que Destutt de Tracy annonçait à Biran la première attaque de Cabanis, en termes qui montrent combien ce dernier était aimé de ses amis, et combien D. de Tracy, si froid en apparence, était affectueux et sensible<sup>2</sup>. Un mois

<sup>1</sup> « Si la douleur n'était point un mal, dit Cabanis en combattant le célèbre paradoxe des stoïciens, elle ne le serait pu plus pour les autres que pour vous-mêmes; nous devrions la compter pour rien dans eux comme dans nous; pourquoi donc cette tendre humanité qui caractérise les plus grands des stoïciens, bien mieux peut-être que la fermeté et la constance de leurs vertus ? O Caton! pourquoi le vois-je quitter ta monture, y placer ton familier malade, et poursuivre à pied, sous le soleil ardent de la Sicile, une route longue et montueuse ? O Brutus! pourquoi, dans les rigueurs d'une nuit glaciale, sous la toile d'une tente mai fermée, dépouilles-tu le manteau qui te garantit à peine du froid pour couvrir ton esclave frissonnant de la fièvre à tes côtés? Âmes sublimes et adorables, vos vertus elles-mêmes démentent ces opinions exagérées; contraires à la nature, à cet ordre éternel que vous avez toujours regardé comme la source de toutes les idées saines, comme l'oracle de l'homme sage et vertueux, comme le seul guide sûr de toutes nos actions » ! Sainte-Beuve (Fauriel, p. 183) a raison de dire que Cabanis s'élève à une éloquence véritable, à celle où la pensée et le cœur se confondent.

<sup>2</sup> « Mercredi dernier, étant depuis quelques jours en très mauvaise disposition, il s'est livré imprudemment à une application trop forte; il en est résulté un coup de sang avec des caractères graves, la connaissance a été perdue, la tête brouillée, la langue embarrassée et lit bouche tournée, mais tout cela n'a été qu'un éclair de deux minutes au plus par bonheur. Richerand était avec lui dans son jardin, il l'a ramené, soigné, et il était si bien lui-même qu'il a le premier caractérisé sa maladie et en a raisonné avec Richerand comme de celle d'un autre, pour décider ce qu'il y avait à faire; deux petites applications de sangsues, quelques bains de pieds, quelques lavements, un purgatif ont tout rétabli; tout le jour il causait avec nous tous très gaiement et plus que nous ne voulions le lui permettre; le lendemain il est descendu chez sa femme, et le surlendemain dans son jardin; il n'a plus qu'un peu de faiblesse et de l'embarras dans les entrailles où est le siège de tout le mal; enfin il ne lui restera absolument aucune trace de cet événement qu'on doit regarder et qu'il regarde effectivement lui-même, plus comme un avertissement que comme un accident. Mais vous sentez tout ce qu'exige de ménagements un tempérament robuste, mais fatigué, dont la débilité prend ce cours; c'est là ce dont nous nous sommes occupés, et ce à quoi il se prête très bien; ainsi j'espère qu'à quelque chose malheur sera bon, et qu'il va avoir plus de vrais soins de lui-même. Il a été vivement affligé de la vue de cette nécessité ; mais peu d'heures après le premier moment, il me disait que Condorcet avait eu un avertissement de ce genre précisément à la même époque de sa vie, iprs cinquante ans, en 1790, que lui-même l'en avait soigné, et qu'il en avait si bien rappelé que les meilleurs ouvrages qu'il ait jamais faits sont ses derniers qui sont postérieurs. Cela lui faisait un vrai plaisir. Voilà les idées et les sentiments dont il est occupé, vous le reconnaîtrez là; il l'est bien aussi que vous ne soyez pas en peine de lui et vous le reconnaîtrez encore à ce tendre intérêt mêlé de reconnaissance; au vrai, comptez que je ne vous ménage point et que je vous dis la vérité tout entière, du moins telle que je la vois, et vous sentez bien que je suis assez affecté pour exagérer plutôt la crainte que l'espérance. Nous conserverons ce cher homme, nous déroutérons même, j'espère, cette détermination vicieuse de la nature; il sera toujours lui, et sera peut-être même plus fort dans quelque temps comme cela arrive à Pinel et à tant d'autres, car évidemment, il passe son temps critique qui, comme il le sait bien, est marqué dans les hommes comme dans les femmes; les pauvres petits êtres comme moi n'ont pas des crises si marquées, mais la mienne est bien laborieuse dans ce moment par ses souffrances et par le prix qu'il attache à mes soins. Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui ; je vous donnerai, je vous assure, de ses nouvelles fréquentes, pour l'empêcher de le faire lui-même, car nous lui défendons d'écrire, au moins autant qu'il est en notre pouvoir; il va ces jours-ci aller à la campagne chez Mme de Condorcet; nous faisons des



plus tard (12 mai), D. de Tracy n'était pas plus rassuré sur la santé de Cabanis<sup>1</sup>. En août (le 7) malade lui-même, il écrit à Biran que les nouvelles de Cabanis ne sont pas consolantes<sup>2</sup>. Pris de la fièvre tierce et craignant pour la santé de la mère de son gendre, « l'adorable femme si indispensable aux deux familles », il apprend à Biran que Cabanis est assez bien et qu'il chasse. En décembre il lui en donne encore des nouvelles<sup>3</sup>.

Les renseignements précis manquent sur les derniers mois de la vie de Cabanis. Nous savons, par D. de Tracy, Ginguéné et Mignet, qu'il passa l'hiver près du hameau de Rueil, allant à cheval avec son neveu visiter les malades des villages voisins. Une seconde attaque d'apoplexie fut suivie d'une affection de paralysie. Le 5 mai 1808, après une promenade pendant laquelle il avait eu, avec sa femme « les plus doux épanchements de cœur », il se mit au lit et dormit quelques heures. Vers une heure du matin, de sourds gémissements annoncèrent aux siens, éloignés par lui, une nouvelle attaque qui l'emporta.

Cabanis fut pleuré par tous ceux qui l'avaient connu, par les pauvres gens au milieu desquels il vivait, comme par les amis qui appréciaient sa valeur. Ses restes furent déposés au Panthéon. Mais ce fut l'Institut qui lui rendit les plus grands honneurs. Le 21 septembre, D. de Tracy remplaçait Cabanis à l'Académie française et prononçait « l'éloge de l'homme qui lui était le plus cher et dont il fut tendrement aimé ». Il osait dire que Cabanis avait rempli la double tâche qu'il s'était proposée, de

---

intrigues pour lui donner le goût de la botanique, il s'y prête et ce sera un grand bonheur; exercice doux, application douce, c'est la perfection; cela avait presque balancé en Rousseau les mauvais effets de l'étude des sciences morales ». (Lettre communiquée par M. Naville.)

<sup>1</sup> « Je vois sa délicatesse habituelle changée en débilité, et la vieillesse commencer pour lui dix ans plus tôt qu'elle n'aurait dû, et je ne songe absolument plus qu'à sa conservation si précieuse à tant de gens, sans plus prétendre du tout à l'espoir de lui voir rendre de nouveaux services à la masse entière de la société; surtout je me reproche de ne vous en avoir pas donné des nouvelles de jour en jour, cependant vous pouvez bien croire que si tout n'avait pas été sans nouveaux orages, je n'aurais pas manqué de vous en instruire. Le vrai est qu'il est aussi bien qu'il soit possible de le désirer après un tel événement; il est vraiment et complètement dans son état habituel. Il vient d'aller faire une course de deux jours à quinze lieues d'ici avec, la même vigueur; il s'est fatigué le corps et reposé la tête, et il est revenu mieux portant, dormant bien et digérant; il est reparti hier pour passer un mois avec sa femme chez sa belle-sœur à Meulan, il a fait la route à cheval; il se promènera beaucoup, je ne doute pas qu'il n'en revienne très bien. La nature a chez lui une force native très grande, et il y a des moments où je me flatte qu'elle perdra la direction vicieuse qu'elle a prise un moment, et que cette crise passée elle fera ses fonctions mieux qu'avant; je vous assure que je ne manquerai pas de vous en informer, c'est avec vous surtout que j'aime à m'entretenir de cet excellent homme qui vous connaît et par conséquent vous aime bien; il est profondément touché de votre intérêt ». (Id.)

<sup>2</sup> « Sa tête, pleine de l'esprit le plus aimable, est pourtant toujours faible et toujours portée à se troubler. Son neveu chéri se promettait bien le bonheur de vous voir, il est dans votre pays, il vous en a assurément bien parlé, vous en êtes actuellement au fait comme moi-même et mieux, car j'aime à me flatter que ma mélancolie influe sur la manière dont je le vois; ce qu'il y a de sûr et ce qui m'afflige, c'est qu'elle m'ôte bien des moyens de lui rendre mes soins utiles et agréables; il va bientôt aller à une campagne plus éloignée que celle-ci, et je le verrai partir avec une sorte de plaisir dans l'espérance qu'effectivement le genre de vie dont vous me parlez lui fera plus de bien que ma maussade société. Ce serait la vôtre, monsieur, qu'il lui faudrait et qui serait sa guérison. Il ne peut ni lire, ni s'appliquer ». (Lettre inédite, communiquée par M. E. Naville.)

<sup>3</sup> « Notre excellent ami heureusement va bien, il chasse, il court, il se fortifie, mais cependant il est toujours incapable de la moindre application d'un moment, et la plus légère circonstance l'altère si visiblement que l'on petit craindre, à tout moment, des rechutes funestes et en attendant il est à douze lieues de moi, et les autres me retiennent ici. Je ne sais quand il reviendra, je n'ose même le souhaiter tant il lui est nécessaire de jouir de la paix du désert, pourvu encore que rien ne le trouble ». (Id.)

porter la philosophie dans la médecine et la médecine dans la philosophie : « Ce magnifique travail, disait-il des *Rapports*, sera à jamais un des plus beaux monuments de la Philosophie de notre temps et l'un de ceux qui contribueront le plus à la gloire du siècle où nous entrons. Quelle simplicité dans la marche, quelle profondeur dans les résultats, quelle finesse d'analyse dans les détails et quelle vérité frappante dans l'ensemble»! Et il ajoutait, pour augmenter les regrets que causait une perte aussi prématurée : « Il méditait le plan d'un grand ouvrage sur les moyens possibles d'améliorer l'espèce humaine, en profitant de toutes les connaissances qu'elle a déjà acquises pour accroître encore ses forces, ses facultés et son bien-être. Il en avait rassemblé toutes les idées principales. Elles confirmaient ou étendaient les vérités répandues dans ses différents écrits, elles en étaient une application directe, il ne lui restait plus qu'à prendre la plume, c'était le monument qu'il croyait le plus propre à honorer et à illustrer sa mémoire ». Le déclin rapide de ses forces ne lui permit pas d'exécuter cette entreprise.

M. de Ségur répondit à D. de Tracy, fit l'éloge de Cabanis, de son œuvre et surtout des *Révolutions de la médecine*, qui constituent un excellent morceau d'histoire philosophique. Puis vint la lecture d'un fragment de la traduction de *Illiade*, suivie par *Une promenade de Fénelon*, dans laquelle Andrieux faisait un éloge enthousiaste de Cabanis <sup>1</sup>.

En 1810, l'Institut faisait figurer les *Rapports* parmi les ouvrages auxquels on pouvait décerner le prix de morale et d'éducation.

On est unanime sur l'homme. Nous ne rapporterons pas les jugements de ses amis. Mais Fauriel, lié avec plusieurs de ses adversaires philosophiques, n'en parla jamais que comme de l'homme le plus parfait moralement qu'il eût connu. Manzoni « pour

<sup>1</sup> O toi de qui j'appris cette touchante histoire !  
 Toi dont nous honorons aujourd'hui la mémoire,  
 Cher et bon Cabanis, je n'ai point l'heureux don  
 De ces traits éloquents, de ce noble abandon,  
 Qui partant de ton âme et si tendre et si sage,  
 Passionnaient toujours tes écrits, ton langage !  
 Dans tes yeux, dans tes traits souriait la bonté  
 Juste et fier, sans orgueil, simple avec dignité,  
 Toujours compatissant aux misères humaines,  
 Tu guérissais les maux, tu partageais les peines  
 Du divin Fénelon aimable imitateur,  
 Comme lui cher au pauvre et son consolateur,  
 Du vrai beau comme lui toujours ami sincère,  
 Nourri des anciens, plein de ton vieil Homère,  
 Ton savoir, ton génie éternisent ton nom;  
 Tu nous rendais ensemble Hippocrate et Platon  
 O ciel et tu n'es plus ! ta mort prématurée,  
 Par tout ce qui t'aimait sera toujours pleurée.  
 Hélas ! dans nos amis nous-mêmes nous mourons,  
 En leur donnant des pleurs, c'est nous que nous pleurons.  
 Ah ! du moins qu'un espoir adoucisse nos plaintes  
 Leurs âmes, après eux, ne seront pas éteintes;  
 Croyons qu'il est un Dieu qui, lorsqu'on a vécu,  
 Garde une peine au crime, un prix à la vertu;  
 C'est là que la bonté sera récompensée ;  
 Un jour, j'aime à nourrir cette douce pensée;  
 Les mortels bienfaisants revivront réunis,  
 Avec les Fénelon, avec les Cabanis.

exprimer cette fleur de bonté, de douceur et d'affection qu'il avait reconnue dans l'ami de son ami » l'appelait « l'angélique Cabanis »<sup>1</sup>. Mignet rappelle le dévouement du médecin, la générosité du politique, l'élévation de l'écrivain et la modération du sage.

Comment a-t-on pu, se demanderont nos lecteurs, laisser dans l'ombre ou traiter avec dédain un penseur dont l'originalité semble indiscutable ? Il faut, pour s'en rendre compte, se rappeler combien fut violente la réaction politique, religieuse et philosophique qui suivit la Révolution. Frayssinous, dans ses conférences à Saint-Sulpice, de 1803 à 1809, puis de 1814 à 1822, range Cabanis parmi les docteurs du matérialisme qui, dans des ouvrages pleins du plus scientifique appareil, ont inventé, pour expliquer mécaniquement la pensée, des comparaisons « équivoques et pleines d'erreurs »<sup>2</sup> ; qui ont imaginé des systèmes aussi absurdes en métaphysique que funestes en morale. Sous la Restauration, Frayssinous fait partie du Conseil royal de l'instruction publique et « honore de ses conseils et de ses objections » le professeur et les élèves de l'École normale<sup>3</sup>. Puis, chargé de la direction de l'instruction rattachée aux cultes, il montre presque autant d'éloignement pour les idéologues et de goût pour la philosophie de Lyon que son prédécesseur M. de Corbière<sup>4</sup>. Ce dernier d'ailleurs devait penser comme ses coreligionnaires politiques, de Bonald et de Maistre, que les doctrines soutenues par Cabanis étaient *abjectes* et que leurs auteurs étaient les ennemis du genre humain. Royer-Collard et ses amis, parfois en opposition avec ces adversaires acharnés des idéologues, étaient d'accord avec eux pour condamner leurs doctrines. Royer-Collard, qui proclamait Descartes et Condillac « des sceptiques », avait envoyé sur les différents points de la France, pendant son administration, de jeunes maîtres « véritables missionnaires de morale, dont l'influence aurait pu être utile, à une époque où il fallait en finir avec le scepticisme et refaire les croyances sur une base plus large et plus solide »<sup>5</sup>. Cousin « voue sa vie entière à la poursuite de la réforme philosophique commencée par Royer-Collard » et voit, à côté de Condillac, « d'Holbach, La Mettrie et toutes les saturnales du matérialisme et de l'athéisme »<sup>6</sup>. Aussi Damiron écrit-il son ouvrage sur la *Philosophie en France au XIXe siècle*, pour combattre le sensualisme et ses conséquences morales, politiques, poétiques, religieuses, autant et plus que pour combattre l'école théologique<sup>7</sup>. A la même époque, Aimé Martin publie les *Oeuvres* de Bernardin de Saint-Pierre et présente, dans une Préface dont nous avons parlé à plusieurs reprises, Cabanis comme un *athée intolérant*. Enfin Biran et Ampère sont occupés à combattre ceux dont ils ont été fiers d'être les disciples ; Degérando est de plus en plus « religieux », Laromiguière ne prononce pas une seule fois, dans ses *Leçons*, le nom de ses anciens amis, et Thurot prouve l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

On devient de plus en plus sévère pour Cabanis. Il vaudrait mieux, dit-on, que la génération nouvelle débitât gravement les subtils riens des scolastiques que d'être assez niaise pour répéter cette prodigieuse absurdité, d'un maître en physiologie, que le cerveau digère la pensée comme l'estomac digère les aliments ; il y a « mille

<sup>1</sup> Sainte-Beuve, *Fauriel*, pp. 162 et 188.

<sup>2</sup> *Défense du Christianisme, Spiritualité de l'âme*.

<sup>3</sup> Cousin, *Fragments philosophiques*, 1826, p. 353.

<sup>4</sup> *Lycée*, IV, 311 (*De l'Enseignement de la philosophie*).

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Préface à la traduction de Tennemann. Cf. Thurot, art. sur *les Fragments de Cousin (Mélanges)*, avec les notes qui y sont jointes.

<sup>7</sup> Voyez l'éloge des conférences de Frayssinous (p. 62) « qui fit d'assez bonnes objections contre l'hypothèse sensualiste ».

erreurs» dans son ouvrage et le système en est aussi révoltant que bizarre <sup>1</sup>. Cournot s'excuse de le citer. Si Peisse donne une nouvelle édition des *Rapports*, de Rémusat proclame qu'il n'y trouve ni système, ni méthode, que ce n'est ni un traité scientifique ni un traité philosophique. Vainement Mignet voit-il en lui « le fondateur, bien qu'incomplet, d'une science nouvelle et l'utile réformateur d'une science ancienne»; vainement Sainte-Beuve affirme que Cabanis devait avoir, comme philosophe, une valeur supérieure à celle qu'on lui attribue; on finit par ne plus lui accorder qu'un mot dans les histoires de la philosophie <sup>2</sup>; on le passe sous silence <sup>3</sup> ou même on donne à ses disciples, Biran et Ampère, ce qui lui appartient fort légitimement <sup>4</sup>. Et quand on est revenu en France aux études qui avaient illustré Cabanis, ceux-là même aux travaux desquels il eût applaudi, se sont gardés de le réclamer pour prédécesseur et ont préféré s'appuyer sur des noms étrangers et moins discrédités.

Nous n'avons aucune raison de nous ranger parmi les adversaires de Cabanis, pas plus que nous ne voulons, à la suite de quelques-uns de ses admirateurs, chercher dans ses oeuvres des armes contre telle ou telle doctrine philosophique. Avant tout, et par-dessus tout, nous faisons avec impartialité oeuvre d'historien. Nous avons montré l'originalité de Cabanis, nous avons expliqué pourquoi elle a été méconnue. Il nous reste à résumer brièvement les résultats auxquels nous sommes arrivé.

Disciple et admirateur des Grecs, de Turgot et de Franklin, de Condorcet et de d'Holbach, de Voltaire et de Rousseau, de Bonnet, de Condillac et d'Helvétius, Cabanis a préparé, pour Mirabeau, le plus original peut-être des projets sur l'instruction publique, qui aient été publiés pendant la Révolution; pour Garat un travail, qui fait époque, sur *les Révolutions et la Réforme de la médecine*. Professeur, il a admirablement exposé les devoirs d'une profession « qu'il regardait comme si sainte » <sup>5</sup>; homme politique, il n'a songé qu'à la France et à ses concitoyens. Continuateur de Condorcet, il a défendu, et heureusement modifié ou développé la doctrine de la perfectibilité. Il a, dans les *Rapports*, créé la psychologie physiologique <sup>6</sup> et recommandé la psychologie animale, embryonnaire et morbide, insisté sur l'importance des sensations internes et précédé ou préparé Lamarck et Darwin, Schopenhauer et Hartmann, Comte, Lewes et Preyer, sans compter ceux qui, par Biran et Ampère, lui ont fait indirectement plus d'un emprunt. La *Lettre à Thurot* a été la meilleure réponse au *Génie du christianisme : les philosophes grecs*, comme ceux de France, d'Italie et d'Angleterre, lui en ont fourni les éléments. Par cela même, il a été conduit à l'histoire « impartiale et intelligente » des philosophies, et Fauriel, son disciple, a transmis ses vues à Cousin et à Augustin Thierry. Enfin il a abordé les questions métaphysiques, qui tôt ou tard s'imposent au penseur, et a essayé, avec une sincérité

<sup>1</sup> Larroque, *Lycée*, III, p. 203 à 215.

<sup>2</sup> *Hippeau* (1839) donne même l'ouvrage moral de Volney comme postérieur aux *Rapports* (p. 413), Eugène Lévêque se borne à dire que Cabanis « déduisit du sensualisme le matérialisme ».

<sup>3</sup> Garnier, *Parallèle des écoles philosophiques*, p. 217 du *Précis d'un Cours de Psychologie*, 1831; Henri Joly, *Cours de philosophie et Histoire de la philosophie*; Jourdain, *Notions de philosophie et Histoire de la philosophie*; Bouillier, *Notions d'Histoire de la philosophie*; Fouillée, *Histoire de la philosophie*, etc.

<sup>4</sup> Voyez Bouillier, *op. cit.*, surtout Ravaisson, *Rapport* (déjà cité, § 1), et Bertrand, la *Psychologie de l'effort*.

<sup>5</sup> Lettre inédite de Mme Cabanis, Manuscrit de Versailles.

<sup>6</sup> Rappelons encore un témoignage qui ne saurait être suspect: « Cabanis est le premier écrivain français qui ait traité philosophiquement et méthodiquement des *Rapports du physique et du moral* ». (Janet et Séailles, *Histoire de la philosophie*.)

absolue et une grande élévation, d'indiquer ses doutes, ses probabilités, ses certitudes: il a terminé sa vie spéculative avec les stoïciens platonisants, comme il l'avait commencée avec Homère, Hippocrate et Galien.

# La seconde génération d'idéologues

---

## L'idéologie rationnelle et ses relations avec les sciences

[Retour à la table des matières](#)

# Chapitre V

---

## Destutt de Tracy idéologue, législateur et pédagogue

### I

Son éducation ; D. de Tracy à l'Assemblée Constituante ; à l'armée de La Fayette ; à Auteuil ; en prison ; persistance de ses convictions et de ses espérances.

[Retour à la table des matières](#)

L'Écosse est, après la Grèce, une terre privilégiée pour la philosophie. Non seulement elle a produit des philosophes qui ne sont pas sans mérite, D. Stewart et Hutcheson, Brown et Hamilton, peut-être Scot Erigène et Duns Scot, des philosophes originaux, A. Smith, Haine et Reid, mais encore ceux de ses enfants qui l'ont abandonnée ont compté, dans leur postérité, des penseurs éminents. Elle a donné Kant à l'Allemagne et D. de Tracy à la France.

Avec Douglas, venu en France pour défendre Charles VII contre les Anglais, se trouvaient quatre frères de Stutt qui, restés dans la garde écossaise de Charles VII et de Louis XI, devinrent seigneurs d'Assay en Berri. Les descendants du second acquirent, par alliance, la terre de Tracy dans le Nivernais. Ils s'établirent à Paray-le-Frésil, dans le Bourbonnais, et purent mettre sur la tour de leur manoir, cette inscription : *Bien, bien acquis*. L'un d'eux était en 1676, avec Catinat, major général de l'infanterie française. Son fils quitta le service à la paix d'Utrecht; son petit-fils, le père de D. de Tracy, prit part aux campagnes de Bohême et de Hanovre et commanda

la gendarmerie du roi à Minden où il fut grièvement blessé et laissé pour mort. Sauvé par un de ses serviteurs, il mourut en 1761. Son fils Antoine, né l'année même où paraissait le *Traité des sensations*, lui promit, en pleurant, à son lit de mort, d'être soldat comme ses ancêtres. L'enfant, âgé de sept ans, avait, ce semble, vécu jusque-là heureux et calme sous le toit paternel<sup>1</sup>. Il aimait les exercices de cheval, auxquels il s'adonnait des journées entières : il affirmera même qu'il en est ainsi pour tous les enfants. Sa mère, qui paraît avoir été une femme fort distinguée, se consacra exclusivement à son éducation. Installée d'abord à Paris, elle lui fit donner une instruction classique. Quarante ans plus tard, D. de Tracy se rappelait encore le temps où on lui faisait expliquer Cornélius Népos, Plutarque ou même Aristote (C., 41) et disait, de la langue grecque, qu'elle est la plus belle au jugement des connaisseurs (Id., 206)<sup>2</sup>. Suivit-il le cours de philosophie qui formait le couronnement des études classiques ? On peut le croire, puisqu'il est, dans ses œuvres, question de ce qu'on disait dans l'école (V, p. 372 et 375). Mais la façon dont il en parle nous montre qu'il n'en a pas tiré grand fruit: « On plaçait, dit-il en 1796 (IV, 341), après l'étude du latin et de la rhétorique, un prétendu cours de philosophie, que l'on faisait consister dans quelques notions faibles ou fausses sur la physique et la métaphysique. Mais cette philosophie était si généralement reconnue pour complètement défectueuse et inutile, qu'aucun élève ne faisait même semblant de l'étudier, à moins qu'il n'y fût forcé par des circonstances impérieuses, et que personne ne s'en embarrassait ». Il ne juge pas mieux l'ancienne logique qui s'appuie sur des hypothèses hasardées et des formules vaines (I, 46), ou celle d'Aristote, ouvrage d'une très forte tête, mais qui a eu une influence funeste, parce qu'elle repose sur des bases fausses (*Gr.*, 4).

D. de Tracy séjourna plusieurs années à Strasbourg, où de jeunes nobles achevaient leurs études, en se préparant à la carrière militaire: il y devint un cavalier accompli (I, 8). En même temps, il se livrait à des études sur lesquelles nous n'avons pas de renseignements assez précis. Alors le professeur Müller discutait avec ses élèves les doctrines philosophiques du temps et surtout celles de Hume et de Kant. Si D. de Tracy ne connut pas celles de ce dernier qu'il aurait pu, bien que ne sachant pas l'allemand, étudier dans les travaux écrits en latin, il lui fut possible, parla suite, de demander des indications aux hommes qu'il avait appris à estimer et qui furent cause peut-être que toujours il parla, en excellents termes, du philosophe dont il combattit les doctrines. Entré dans les mousquetaires, il remplit scrupuleusement les devoirs de sa profession. Ses goûts philosophiques font songer à Vauvenargues, mais à un Vauvenargues bien portant et à qui l'avenir souriait: « J'étais, dit-il, dans cette période qui suit immédiatement la fin de l'éducation et où, n'ayant pas encore des devoirs bien importants à remplir dans l'état que j'avais embrassé, je pouvais me livrer sans scrupule à mes méditations et aux recherches vers lesquelles mon goût m'entraînait. Je me mis donc à considérer mes semblables de tous les temps et de tous les pays et à rechercher les causes des phénomènes les plus importants qu'ils offrent à l'œil de l'observateur ». Déjà tourmenté du besoin de connaître les sources et les bases de ses connaissances, il lisait les encyclopédistes et les économistes, Montesquieu et Helvétius; il allait, comme Turgot et Condorcet, visiter Voltaire à Ferney et concevait pour lui une, vive admiration et une sorte de culte. Toute sa vie il combatta le

<sup>1</sup> « C'est sous les yeux des parents, dira-t-il plus tard (IV, 336), que doivent se passer les huit ou neuf premières années. Elles sont bien employées, si l'enfant a appris à lire, à écrire et a reçu quelques notions purement préparatoires; s'il a contracté de bonnes habitudes et acquis ces heureuses dispositions de l'esprit que ne manque point de donner plus ou moins la société habituelle d'hommes qui ont une bonne éducation et des mœurs libérales ». Pour les renvois, cf. n° 1, p. 398.

<sup>2</sup> Voyez ce que nous avons dit de Cabanis dans les chapitres précédents.



fanatisme et, à l'époque où l'on cherche à rattacher les terroristes à Voltaire, il le proclame un homme éminemment sagace dans tous ses jugements et pour lequel il aurait dû faire un article dans l'histoire de la science. Condillac, partant de Locke, ne se fût point élevé sans lui au point où il est arrivé. C'est l'homme qui a combattu et vaincu bien des préjugés métaphysiques (C., 443), qui a, le premier en France, considéré l'histoire sous un point de vue philosophique (IV, 288). Quand la réaction politique et religieuse est complètement triomphante, il s'indigne contre les « misérables » qui ont dit que Voltaire flattait les hommes puissants, contre les « vils détracteurs » qui n'oseraient se vanter de n'avoir jamais applaudi aux actions, aux sentiments ou aux maximes pernicieuses des grands ou de les avoir souvent blâmés, comme l'a fait Voltaire (C., 372). Dans les dernières années d'une vie qu'il appelait les restes d'une existence inutile, il n'avait d'autre plaisir que de se faire lire Voltaire ou de se réciter les chefs-d'œuvre du « héros de la raison ».

D'autres influences contribuèrent à former son caractère et à développer son intelligence. De sa mère, il reçut, dit Mignet, des sentiments exquis. Au près de son grand père, de sa grand'mère, petite-nièce du grand Arnauld, il se forma à l'ancienne politesse, à une sévère honnêteté. Comme Royer-Collard, mais avec un esprit plus large et plus libre, il apprit à estimer les solitaires de Port-Royal, dont l'exemple exerça une action considérable sur sa conduite et sa façon de penser ; l'auteur de la Grammaire et de la *Logique*, le « têtard de Tracy », rappelle Arnauld et continue les travaux de ceux « dont on ne peut assez admirer les rares talents et dont la mémoire sera toujours chère aux amis de la raison et de la vérité » (II,5; III, 148).

Colonel en second de Royal-Cavalerie, comte de Tracy et seigneur de Paray-le-Frésil, par la mort de son grand père, il épousait Mlle de Durfort-Civrac, parente du duc de Penthièvre, qui lui donnait le commandement de son régiment, l'année même où le Congrès de Philadelphie proclamait l'indépendance des États-Unis et où Turgot quittait le ministère. Il vit avec enthousiasme l'entreprise de la Fayette, qui devait contribuer à faire reconnaître les droits des hommes dans l'autre hémisphère (C., 231), avec peine la chute de Turgot. Quoiqu'il ne parvint jamais à se distraire complètement du désir de savoir comment nous connaissons ce qui nous entoure et de quoi nous sommes sûrs, il ne dédaignait pas les plaisirs : beau danseur <sup>1</sup>, élégant colonel, il inventait une contredanse à laquelle il donnait son nom. Il se laissait aller, dit Guizot, au charme de cette vie de société si séduisante par le mouvement des esprits et par la douceur des relations, se bornant à respirer l'air de son temps, à en adopter les idées et les espérances sans se tourner vers aucune étude spéciale.

En 1789, D. de Tracy, âgé de trente-cinq ans, était envoyé aux États généraux par la noblesse du Bourbonnais qui, d'accord avec les deux autres ordres, avait rédigé un cahier fort libéral, dans lequel elle réclamait l'égalité des droits civils, la monarchie représentative et un contrôle financier très rigoureux, consentait à partager les impositions foncières et territoriales et ne se réservait de privilège pécuniaire que la franchise d'un manoir de deux arpents. D. de Tracy arrivait à l'Assemblée, dit M. Guizot avec plus de justesse que de précision, étranger à tout intérêt, exempt de toute ambition personnelle. Il croyait et crut toute sa vie à l'utilité d'une révolution <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez ce qu'il dit de la danse, *Mémoires de L'Institut national*, I, p. 438.

<sup>2</sup> « La France, écrit-il après 1806, n'était certainement pas sous son ancien gouvernement aussi misérable que les Français eux-mêmes se sont plu à le dire; mais elle n'était pas florissante. Sa population et son agriculture n'étaient pas rétrogrades ; mais elles étaient stationnaires, ou si elles faisaient quelques faibles progrès, ils étaient moindres que ceux de plusieurs nations voisines, et par conséquent peu proportionnés aux progrès des lumières du siècle. Elle était obérée elle n'avait

La plus grande partie des travaux utiles était employée à produire les richesses qui formaient les revenus de la cour et de toute la classe riche, et ces revenus étaient presque entièrement consommés en dépenses de luxe, c'est-à-dire à solder une masse énorme de population, dont tout le travail ne produisait absolument rien que les jouissances de quelques hommes (V, 258). L'instruction publique ne lui paraissait pas être dans un état plus prospère, car elle n'embrassait réellement que l'étude des langues et des lettres; le prétendu cours de philosophie, qu'on y donnait pour couronnement, tenait la place, sans qu'on s'en aperçût, de plusieurs connaissances utiles, qui devraient entrer dans un véritable plan d'études (IV, 341).

D. de Tracy allait, dans ses revendications, plus loin que bon nombre de ses collègues. Même après la Terreur, il voulait, non seulement une balance exacte entre les recettes et les dépenses de l'État, mais encore la proclamation de l'égalité et la destruction de tout corps privilégié, l'exclusion des prêtres de tout salaire et de toute fonction publique, y compris celle d'enseigner la morale, l'uniformité des lois, des coutumes, de l'administration, des poids et mesures, le divorce, l'égalité des partages et la prohibition presque entière de la liberté de tester, la liberté entière et absolue d'exercer tous les genres d'industrie, celle du commerce intérieur et extérieur, sans gêne ni restriction aucune, celle du prêt à intérêt avec toutes les facilités et toute la sûreté que peut lui donner une bonne législation des hypothèques, la liberté individuelle et la liberté de la presse (Moy., 205).

Mais il ne faut pas voir en lui un utopiste, qui ne tient aucun compte de la réalité; un novateur, qui prétend faire table rase du passé. Il croit qu'il n'est pas toujours juste de résister à une loi injuste; qu'il n'est pas toujours raisonnable de s'opposer actuellement et violemment à ce qui est déraisonnable. Car il faut savoir, avant tout, si la résistance ne fait pas plus de mal que l'obéissance (C., 17). Il veut qu'on ajoute à l'expérience du temps, qu'on succède, en ce qui concerne par exemple l'instruction publique, aux anciens fondateurs; qu'on les imite, proportionnellement au temps, comme les siècles se suivent et se continuent, en ajoutant les uns aux autres (IV, 366). Selon des expressions modernes, il voudrait une évolution plutôt qu'une révolution. Aussi n'entra-t-il à l'Assemblée constituante que le 27 juin, avec la majorité de la noblesse ; mais il siégea à gauche et vota presque toutes les propositions qui tendaient à établir le régime nouveau. Il accueillit avec joie la suppression des droits féodaux et des dîmes, qui devait produire un si grand changement dans l'état du pays (V, 258); la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, qui fera à jamais époque dans l'histoire des sociétés humaines (C., 231). Il blâma l'émigration et protesta de son dévouement à l'Assemblée et de la fidélité de son régiment, qu'on avait voulu faire passer au delà de la frontière. En 1806, il se moque encore des hommes qui, s'exagérant leur importance personnelle, croyaient de bonne foi, quand ils quittaient leurs châteaux, que tout le village allait manquer d'ouvrage et que les paysans, se partageant leurs biens et les achetant à vil prix, n'en seraient que plus misérables (V, 253). Il désapprouva la création des assignats, surtout quand il vit payer trois mille francs une paire de souliers qu'on était très heureux d'obtenir en secret à ce prix; celle du mandat qui, avant une valeur nominative de cent francs, ne valait pas en réalité la feuille de papier sur laquelle il était écrit (V, 159, 157, 158). Il aurait souhaité que

---

aucun crédit; elle manquait toujours de fonds pour les dépenses utiles elle se sentait incapable de supporter les frais ordinaires de son gouvernement, et encore plus de faire aucun grand effort à l'extérieur. En un mot, malgré l'esprit, le nombre et l'activité de ses habitants, la richesse et l'étendue de son sol, et les bienfaits d'une très longue paix très peu troublée, elle tenait avec peine son rang parmi ses rivaux, et était peu considérée et nullement redoutée au dehors » (V, 256).

l'Assemblée nationale, ayant arraché le pouvoir aux anciennes autorités et se trouvant ainsi la seule autorité gouvernante, De se fit point constituante, mais convoqua une assemblée qui, à l'ombre de sa puissance, se fût chargée de rédiger la Constitution. Par contre il crut qu'elle faisait une très grande faute en déclarant ses membres inéligibles à l'assemblée qui devait la suivre et en les privant ainsi de toute influence sur les événements ultérieurs (C., 170).

D. de Tracy s'était trouvé en relations avec ses collègues, La Fayette, Sieyès, Mirabeau, Volney, Talleyrand, Grégoire, peut-être avec Cabanis et avec Condorcet. Il reprit ses fonctions comme colonel du 78<sup>e</sup> régiment d'infanterie, puis fut nommé maréchal de camp et placé à la tête de la cavalerie, dans l'armée que commandait La Fayette. Le roi, dont il alla prendre congé, fut plein d'attention pour un grand seigneur qui rejoignait l'armée des princes, mais n'eut ni une parole, ni un regard pour celui qui, occupant un haut rang dans une des armées de la nation, avait été l'un des hôtes les plus brillants et les plus fêtés des bals de la reine. Après le 20 juin, La Fayette demanda vainement la destruction du club des Jacobins et la punition des auteurs de l'attentat. Mis en accusation et absous à une faible majorité, il renonça, après le 10 août, à son commandement et passa la frontière. Arrêté par les Autrichiens, il fut emprisonné à Olmutz. La veille il avait signé un congé illimité à D. de Tracy qui, refusant de le suivre, voulut rester en France, revint à Paris, s'installa à Auteuil avec sa mère, sa femme, ses trois enfants et noua des relations de plus en plus étroites avec Cabanis et Mme Helvétius, avec Condorcet et Daunou. Il s'occupa de l'éducation de ses enfants, mais en même temps se remit à l'étude <sup>1</sup>.

A l'époque où Biran, retiré en Périgord, étudiait au hasard les mathématiques, la chimie, l'histoire naturelle, Condillac et Bonnet, Cicéron et Fénelon, et entassait ainsi bien des idées hétérogènes, D. de Tracy, plus méthodique, étudiait à nouveau les mathématiques, les sciences physiques et naturelles, en prenant pour guides Buffon, Fourcroy et surtout Lavoisier. Cette période vraiment féconde a laissé des traces dans tous ses écrits, qu'elle a d'ailleurs fait naître, puisqu'il ne s'est occupé de philosophie première que pour donner aux sciences un commencement qui ne se trouvait nulle part et une base qui ne reposât pas sur le sable mouvant (III, 344). Les sciences physiques et mathématiques, dit-il, sont aussi nécessaires que les langues et les belles-lettres, que les sciences morales et politiques, à toute éducation complète (IV, 338). Pour vivre en homme sensé, en bon père de famille, en citoyen éclairé, en un mot en être raisonnable, comme pour être en état de se préparer à remplir quelque fonction, il faut, après des cours élémentaires de calcul et de géographie physique donnant une idée générale du système du monde et des principaux êtres qui composent ce globe ou existent à sa surface, suivre des cours de mathématiques pures, d'histoire naturelle, de chimie et de physique, d'où l'on tire une connaissance suffisante des trois règnes de la nature et de toutes les parties de la physique qui, démontrées par l'expérience, ne sont pas accessibles au calcul; enfin un cours de mathématiques, où l'on applique la théorie de l'analyse algébrique à toutes les branches de la nature qui le comportent (344). Distinguant la langue algébrique des autres langues (II, 230), D. de Tracy critique les mathématiciens qui disent que la vitesse d'un mouvement est le rapport entre l'espace parcouru et le temps employé (I, 125). Les sciences de l'étendue et de

<sup>1</sup> « Livré par les circonstances, dit-il, à mon penchant pour la vie solitaire et contemplative, je me mis à étudier, moins pour accroître mes connaissances que pour en reconnaître les sources et les bases. Cela avait été l'objet de la curiosité de toute ma vie. Il m'avait toujours semblé que je vivais dans un brouillard qui m'importunait, et la plus extrême dissipation n'avait jamais pu me distraire complètement du désir de savoir ce que c'est que tout ce qui nous entoure, comment nous le connaissons et de quoi nous sommes sûrs ».

ses effets doivent leur certitude à l'admirable propriété qu'elle a de pouvoir être partagée en parties distinctes, avec une précision, une netteté et une permanence qui ne laissent rien à désirer (I, 131). Aussi la possibilité d'appliquer le calcul aux objets des différentes sciences est proportionnelle à la propriété qu'ont ces objets d'être plus ou moins appréciables en mesures exactes (I, 138). Et D. de Tracy se croit capable de citer, s'il faisait un petit traité de géométrie élémentaire, de nombreuses erreurs qui proviennent, dans la géométrie, de fausses idées métaphysiques (142). Enfin il conteste que les probabilités puissent être un objet de science et critique les théories de Condorcet <sup>1</sup> (IV, 183). L'étude des mathématiques n'est pas plus qu'une autre capable de rendre l'esprit juste (IV, 257). Celle des sciences physiques et naturelles, particulièrement celle de la chimie, paraît la plus propre à former l'esprit, en donnant de bonnes habitudes à l'intelligence. Il en serait de même de la physiologie, si l'on y comprenait la connaissance du centre sensitif et de nos fonctions intellectuelles. Après avoir traité des propriétés des corps, en physicien autant qu'en psychologue (I, 125), D. de Tracy rappelle les efforts qu'ont faits les grands chimistes modernes, afin d'exprimer; en nombres, l'intensité de l'affinité de certains acides pour certaines bases, sans pouvoir se servir de ces nombres, pour calculer rigoureusement les degrés de puissance, sans croire que l'emploi de ces chiffres donne un nouveau degré de justesse à leurs belles observations et de sûreté à leurs excellents raisonnements (I, 138). Pour montrer qu'il ne suffit pas, à qui veut changer la face d'une science, d'en renouveler la nomenclature, il cite l'exemple des chimistes français. Ils ont découvert la théorie de la combustion et vu que le vrai phlogistique, cause véritable des phénomènes de la combustion, est un être qui, n'étant pas dans les combustibles, s'unit avec eux en dégageant de la lumière et de la chaleur, qui, augmentant le poids des corps et les rendant incombustibles, est la base du gaz vital. Ils ont fixé le sens des mots *phlogistique*, *combustion* et *combustible* et n'en auraient pas moins rectifié la science et fait réellement la langue, quand même ils n'auraient pas créé le mot *oxygène* (III, 47). Comme Pascal, D. de Tracy parle des merveilles de la nature : « Qui de nous, dit-il, après avoir affirmé que ce n'est point le merveilleux, mais l'absurde qui doit nous révolter, pourra jamais comprendre la prodigieuse petitesse des globules du fluide qui circule dans les nerfs d'un insecte, ou l'excessive ténuité des particules odorantes d'un corps qui en remplit continuellement un grand espace pendant des années, sans perdre une quantité appréciable de son poids ? Qui se fera jamais une idée de l'effrayante multitude des rayons lumineux qui partent d'un corps éclairé, dont chaque point en renvoie un faisceau tout entier à chacun des points de l'espace ? Et qui pourra jamais concevoir l'inappréciable subtilité des molécules de cette matière, qui se croisent et se pénètrent, pour ainsi dire, dans tant de milliards de sens différents, sans se causer le moindre obstacle ni le plus petit dérangement? » (I, 190.)

L'état dans lequel se trouve la science de la pensée est analogue à celui de l'astronomie il y a cent ans. Locke répond à Copernic, Dumarsais à Galilée, Condillac à Képler; aussi faut-il perfectionner les instruments qu'elle emploie, c'est-à-dire les langues, établir un plan d'observations et d'expériences nouvelles (M., 326). On a bien fait de demander pour les jeunes gens, auxquels il destine ses *Éléments d'idéologie*, des notions de physique et d'histoire naturelle, de leur faire connaître les principales espèces de corps qui composent l'univers, de leur donner une idée de leurs combinaisons, de leur arrangement, des mouvements des corps célestes, de la végétation et de l'organisation des animaux (I, 5). Aussi fait-il rentrer l'idéologie dans la zoologie ou dans la physiologie, l'histoire détaillée de notre intelligence, dans la physique humaine (III, x), et subordonne-t-il les progrès de la métaphysique à l'état

<sup>1</sup> Voyez ch, IV, § 1.

de la physique, persuadé que les rêves de la philosophie platonicienne et les suppositions gratuites des spiritualistes disparaissent graduellement, à mesure que les progrès de la physique augmentent la masse de ce qui est connu, nous donnent le courage de consentir à ignorer ce qui est au delà et nous dégoûtent de chercher à le deviner (C., 445). S'il laisse la recherche des causes physiologiques à ceux qui sont capables de sonder de pareils mystères, s'il se borne à l'idéologie rationnelle, il reconnaît une idéologie physiologique et veut que l'analyste consulte les physiologistes (M., 396). Il admire les travaux de Pinel et de Cabanis, dont il recommande la lecture, et fait tous ses efforts pour qu'aucune de ses explications ne soit en contradiction avec les lumières positives que fournit l'observation scrupuleuse de nos organes et de leurs fonctions (I, 323). Enfin, après avoir passé en revue les sciences, pour montrer quel a été le point de départ de nos connaissances, il donne le plan d'un tableau des premiers éléments de toutes, qui comprendrait la physique, l'histoire naturelle, l'arithmétique numérique et littérale, l'algèbre, le calcul différentiel et intégral (III, 364). Pas plus que Cabanis et que la plupart des idéologues, il ne sépare donc la philosophie des sciences <sup>1</sup>.

Pendant la Terreur, quand les Girondins eurent été proscrits, Condorcet, Daunou et Mercier, Ginguéné, Lavoisier et tant d'autres arrêtés ou obligés de fuir, le comité de surveillance de l'Allier décréta (octobre 1794), D. de Tracy d'arrestation, pour cause de suspicion, d'incivisme et d'aristocratie. Il le taxa à cent mille livres, pour la contribution provisoire et nécessaire à la solde de l'armée révolutionnaire et au secours des malheureux citoyens. D. de Tracy se justifia en établissant qu'il demeurait à Auteuil près Paris depuis dix-huit mois <sup>2</sup>. Le Comité suspendit l'effet de son mandat d'arrêt et accepta provisoirement l'offre faite par de Tracy. Mais quelques jours plus tard, un peloton de soldats, commandés par le général Ronsin, cernait sa maison, la fouillait et emmenait D. de Tracy à Paris, où on l'enfermait à l'Abbaye. L'exemple de Jollivet qui, à peine entré, tira d'un portefeuille une écritoire, une plume, de volumineux papiers et, devant une mauvaise table, se mit à travailler au système hypothécaire qu'il fonda plus tard et qu'il calculait sur le cadastre de la France, lui rendit le calme et le goût du travail. Après six semaines de séjour à l'Abbaye, ils furent l'un et l'autre transférés aux Carmes, enfermés dans la même cellule, où ils continuèrent leur vie studieuse

Condillac avait donné à Lavoisier sa méthode, Lavoisier mena, D. de Tracy à Condillac : « Je n'avais jamais lu de lui, dit-il, que *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* et je l'avais quitté sans savoir si j'en devais être content ou mécontent. Je lui, dans les prisons des Carmes, tous ses ouvrages, qui me firent remonter à Locke. Leur ensemble m'ouvrit les yeux, leur rapprochement me montra ce que je cherchais. C'était la science de la pensée, *Le Traité des Systèmes* surtout fut pour moi un coup de lumière et, ne trouvant celui des *Sensations* ni complet ni exempt d'erreurs, je fis dès lors pour moi un exposé succinct des vérités principales qui résultent de l'analyse de la pensée ». Le 5 thermidor, pendant qu'on faisait l'appel des quarante-cinq condamnés qui devaient être traduits devant le tribunal révolutionnaire, il résumait la théorie à laquelle il était arrivé en formules concises : « Le produit de la

<sup>1</sup> Ce que M. Paul Janet dit de Laromiguière est exact (ch. VIII, § 3), il D'en est pas de même de ce qu'il dit des idéologues en général. (Le Temps, 1882.)

<sup>2</sup> « Il y avait donné des preuves de civisme et avait toujours eu à combattre le parti des contre-révolutionnaires dont il n'avait jamais cessé d'être victime ». Il lui était impossible de satisfaire à la réquisition des 100,000 livres, mais pour faire voir qu'il était prêt à tous les sacrifices qui dépendraient de lui, il abandonnait les revenus de ses propriétés de l'Allier.

faculté de penser ou percevoir = connaissance = vérité... Dans un deuxième ouvrage auquel je travaille, je fais voir qu'on doit ajouter à cette équation ces trois autres membres = vertu = bonheur = sentiment d'aimer ; et dans un troisième je prouverai qu'on doit ajouter ceux-ci : = liberté = égalité = philanthropie. C'est faute d'une analyse assez exacte qu'on n'est pas encore parvenu à trouver les déductions ou propositions moyennes propres à rendre palpable l'identité de ces idées. J'espère prouver par le fait ce que Locke et Condillac ont fait voir par le raisonnement, que morale et la politique sont susceptibles de démonstration ». Et il ajoutait qu'à l'avenir il partirait toujours de ce point, si le ciel lui réservait encore quelque temps à vivre et à étudier.

Inscrit pour être jugé le II thermidor, il fut sauvé par la chute de Robespierre. Il ne sortit de prison, comme Daunou, qu'en octobre 1794, et retourna à Auteuil avec sa famille et ses amis : il n'y retrouva plus Condorcet. De sa prison il revint philosophe : il n'avait perdu aucune de ses convictions, aucune de ses espérances. Toute sa vie il demeura l'admirateur de Voltaire, *Helvétius*, de Condorcet, de Condillac ; l'ami de Cabanis, de Daunou et des hommes qui continuaient la tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle. Quand La Harpe qui, autrefois novateur effréné, avait accusé les philosophes d'être des réformateurs timides et des amis froids de l'humanité, allait jusqu'à leur reprocher d'avoir tout bouleversé (I, xxx) et rendait responsables de la Terreur, Diderot et Helvétius, Raynal et d'Holbach, Rousseau et même Voltaire ; quand d'autres, comme Rivarol et Chateaubriand, abandonnaient complètement leurs anciennes opinions et allaient bientôt, aux applaudissements d'un nombreux public, s'attaquer à la philosophie ou au *philosophisme*, D. de Tracy, qui avait perdu une haute situation et cruellement souffert au moral et au physique, proclamait que le moment où les hommes réunissent un grand fonds de connaissances acquises, une excellente méthode et une liberté entière, est le commencement d'une ère absolument nouvelle dans leur histoire. L'ère française doit nous faire prévoir un développement de raison et un accroissement de bonheur, dont on chercherait en vain à juger, par l'exemple des siècles passés, qui ne ressemblent en rien à celui qui commence (Gr., 8). Il y a un certain public, dit-il ailleurs, composé de ceux qui dénigrent leur pays, « ou parce qu'ils l'ont abandonné dans sa détresse ou parce qu'ils ne peuvent y briller », dont il ne cherchera pas à capter les suffrages et dont la malveillance lui importe peu (V, 270). Tout en reconnaissant que la France, sous son ancien gouvernement, n'était pas aussi misérable qu'on l'avait dit (p. 256), il fait *l'éloge* de la France nouvelle : « La Révolution est venue. Elle a souffert tous les maux imaginables, elle a été déchirée par des guerres atroces, civiles et étrangères ; plusieurs de ses provinces ont été dévastées et leurs villes réduites en cendres ; toutes ont été pillées par les brigands et par les fournisseurs des troupes ; son comble ce extérieur a été anéanti ; ses flottes ont été totalement détruites, quoique souvent renouvelées ; ses colonies, qu'on croyait si nécessaires à sa prospérité, ont été abîmées, et, qui pis est, elle a perdu tous ses hommes et tous les trésors qu'elle a prodigués pour les subjugués ; son numéraire a été presque tout exporté, tant par l'effet de l'émigration que par celui du papier-monnaie ; elle a entretenu quatorze armées dans un temps de famine, et au milieu de tout cela, il est notoire que sa population et son agriculture ont augmenté considérablement en très peu d'années : et, à l'époque de la création de l'empire, sans que rien fût encore amélioré pour elle du côté de la mer et du comble ce étranger, auquel on attache communément une si grande importance, sans qu'elle eût un seul instant de paix pour se reposer, elle supportait des taxes énormes ; elle faisait des dépenses immenses en travaux publics ; elle suffisait à tout sans emprunt, et elle avait une puissance colossale à laquelle rien ne pouvait résister sur le continent de l'Europe, et qui aurait subjugué tout l'univers sans la marine anglaise (V, 257) ». N'étaient quelques rares et

courts passages, où il déplore la mort de Condorcet, le plus grand philosophe de ces derniers temps (C., 383), de l'illustre et malheureux Lavoisier, digne à jamais de nos regrets (M., 287), où il rappelle la trop fameuse Convention qui a fait tant de mal à l'humanité en rendant la raison odieuse, et qui, malgré la haute capacité, et les grandes vertus de plusieurs de ses membres, s'est laissé dominer par des fanatiques et des hypocrites, des scélérats et des fourbes, et a, par cela même, rendu d'avance inutiles ses plus belles conceptions (C., 169), on ne supposerait pas, en lisant ses oeuvres, qu'il a failli périr sous la Terreur. Même après les avoir lues, on reste convaincu que le danger couru n'a en rien changé sa manière de penser.

## II

D. de Tracy à l'Institut ; moyens de fonder la morale d'un peuple ; Bonaparte et de Tracy ; Mémoire sur la faculté de penser ; la mobilité ; le moi ; l'idéologie ; activité et passivité ; les signes ; l'habitude.

[Retour à la table des matières](#)

Moins d'un an après que D. de Tracy avait quitté les Carmes, la Convention organisait l'instruction publique, fondait les écoles primaires, centrales, spéciales, l'institut national des sciences et des arts. Associé à la section de l'analyse des sensations, sur la proposition de Cabanis, D. de Tracy pensa, comme la plupart des idéologues <sup>1</sup>, que l'Institut devait travailler « au progrès de toutes les connaissances humaines ». Le 2 floréal (avril 1796) <sup>2</sup>, il lisait un Mémoire sur la manière dont nous acquérons la connaissance des corps extérieurs et du nôtre. Nous n'existons, disait-il, que par nos sensations et nos idées tous les êtres n'existent pour nous que par les idées que nous en avons. Ainsi la connaissance de la manière dont nous formons nos idées est la base de toutes les sciences. C'est l'analyse des idées qui a fait faire aux chimistes français, à l'illustre Lavoisier et à ses collaborateurs, tant de progrès dans l'analyse des corps. Cette analyse est surtout nécessaire pour traiter méthodiquement les sciences morales et politiques, grammaire, logique, science de l'éducation et de l'instruction, morale et politique, et pour les établir sur des fondements stables. Elles se réduisent à la solution de cet immense problème : *Les facultés d'une espèce d'êtres animés étant connues, trouver tous les moyens de bonheur dont ces êtres sont susceptibles*. Pour examiner soigneusement ce problème, et n'en tirer que les conséquences nécessaires, il faut suivre la méthode des géomètres et marcher pas à pas, en se refusant à tout jugement précipité. Un premier fait est bien constaté, bien avéré ; toutes nos idées viennent de nos sensations. Mais les sensations ne sont que des modifications intérieures de notre être dont aucune n'indique ce qui la cause. Comment donc apprenons-nous à les rapporter aux corps extérieurs ? Condillac prétend que c'est par le toucher ; mais ce sens, comme les quatre autres, ne nous donne que des modifications intérieures, tant que nous sommes supposés n'avoir aucun mouvement. C'est donc la faculté de faire du mouvement et d'en avoir conscience, qui nous montre les corps comme causes de nos sensations. Cette faculté ou *motilité*, portion de la faculté

<sup>1</sup> Voyez Ch. 1, § 3.

<sup>2</sup> *Décade phil.*, 18 juillet 1796. Notice des travaux par J. Lebreton.

générale appelée sensibilité, n'a pas plus rapport à un sens qu'à un autre, mais les embrasse tous et est le seul lien entre notre *moi* et le reste des êtres.

A la fin de l'an IV et au commencement de l'an V <sup>1</sup>, D. de Tracy lisait deux autres Mémoires sur l'analyse de la pensée ou plutôt sur la faculté de penser ou faculté de percevoir. Il demandait que la science résultant de cette analyse fût nommée *idéologie* ou science des idées, pour la distinguer de l'ancienne métaphysique.

Presque neuve encore, elle possède, disait-il, peu de vérités constantes et reconnues, malgré les ouvrages de plusieurs hommes célèbres et bien que, fondée sur des faits, elle soit susceptible de certitude comme les sciences exactes. C'est qu'elle n'a jamais été traitée avec méthode et liberté, qu'elle n'a été l'objet direct des recherches d'aucun corps savant. La seconde classe devrait dénombrer les vérités connues et perfectionner les langues qui sont les instruments dont elle se sert, convenir des observations et des expériences à faire pour éclaircir les points douteux. Et lui-même, présentant le tableau sommaire des vérités idéologiques qu'il regardait comme constantes, établissait que la faculté de penser, telle qu'elle est en nous, se décompose en cinq facultés distinctes et essentielles : la faculté de sentir, celles de se ressouvenir, de juger, de vouloir et enfin celle de se mouvoir, qui lui semble, aussi bien que les autres, partie intégrante de la faculté de penser et nécessaire à son action, attendu que la sensation du mouvement, par opposition à celle de résistance, fait entrer en exercice notre faculté de comparer ou de juger. Puis, examinant les relations de quatre de ces facultés avec celle de vouloir, il trouvait qu'elles en sont en partie dépendantes, en partie indépendantes. Il expliquait la formation de nos idées en tant que connaissances, et de nos idées en tant que sentiments et passions. La liberté lui paraissait la faculté d'agir d'après sa volonté; la liberté et le bonheur, une même idée, considérée suivant le moyen et suivant la fin.

L'an VI, D. de Tracy fit partie de deux commissions chargées d'examiner les systèmes de pasigraphie présentés par Maimieux, Zadkins-Hourwitz, Fournaux, Montignon, et celui de Butet sur la lexicologie. En janvier 1798, mécontent du changement introduit dans la question proposée pour le prix de morale, il écrivait, sur les moyens de fonder la morale d'un peuple, un Mémoire <sup>2</sup> qui parut en ventôse dans le *Mercur*. Persuadé que le premier pas à faire en morale est d'empêcher les grands crimes, que le plus utile principe à graver dans les têtes est que tout crime est une cause certaine de souffrance pour celui qui le commet, que les vrais soutiens de la société, les solides appuis de la morale sont les gendarmes et les gardiens des prisons, les jurés, les juges au criminel et les accusateurs publics, il réclamait : 1° une gendarmerie nationale, avec une organisation constante, un ordre d'avancement invariable, tout entière dans la main d'un seul chef permanent, attachant sa fortune et sa gloire à la perfection du service; 2° un jury, qu'il faut conserver pour n'avoir pas à l'établir une autre fois; 3° des juges indépendants des gouvernants et des justiciables, partant, bien payés, nommés à long ternie et ambulants; 4° des accusateurs publics, dépendant du gouvernement et destituables pour simples négligences; 5° des lois qui édictent des peines, non sévères, mais bien graduées et proportionnées moins à l'énormité des crimes qu'à la tentation de les commettre 6° une procédure qui donne toute facilité à

<sup>1</sup> *Décade phil.*, 30 nivôse an V, Notice, par Talleyrand-Périgord.

<sup>2</sup> Ce Mémoire comprend quatre chapitres : i, De la punition des crimes ; ii, De la répression des délits moins graves; iii, Des occasions de nuire à autrui; iv, De la disposition à nuire à la société et à ses membres, ou des inclinations vicieuses: § 1, De l'éducation morale des hommes, § 2, De l'éducation morale des enfants.



la juste défense, mais qui ne laisse perdre aucun moyen de conviction ; car si le législateur pouvait rendre la punition manifestement inévitable, presque toits les désordres seraient prévenus. Quant à la répression des friponneries de toute espèce, il souhaite des tribunaux civils bien organisés, une procédure simple et prompte, des mesures sévères contre les banqueroutiers frauduleux et la condamnation aux dépens des plaideurs de mauvaise foi, l'exclusion des fonctions publiques pour les hommes de mauvaise réputation, etc., et surtout une police, plutôt incommode que paralysée, qui, astreinte à remettre promptement ceux qu'elle arrête aux tribunaux, ait une grande latitude pour arrêter.

La plupart des législateurs et des philosophes ont cru, à tort, que la communauté absolue des biens enlèverait aux hommes la possibilité de se nuire réciproquement. Car, en supposant que chacun puisse faire abdication de sa propre pensée, les intérêts individuels renaîtraient, lorsqu'il s'agirait de partager la masse commune des peines et des jouissances. Ce qu'il importe, c'est de concilier et de contenir les intérêts distincts qui peuvent devenir opposés, en établissant des lois qui répriment les crimes et les délits, en prenant des dispositions qui tendent à fondre les intérêts dans l'intérêt général, à rapprocher les opinions de leur centre commun, la raison, et à porter, dans l'action gouvernementale, la simplicité, la clarté, la régularité, la constance. On peut encore ôter aux hommes le désir de se nuire, en agissant sur les inclinations, en travaillant à l'éducation des hommes et des enfants. Les idées morales ne sont pas infuses en nous et n'ont pas une origine plus céleste que nos autres idées : la morale n'est qu'une application de la science de la génération des idées et des sentiments, elle ne se perfectionne qu'après l'idéologie, subordonnée elle-même aux progrès de la physique<sup>1</sup>. Mais l'enseignement direct ne peut que perfectionner la théorie de la morale, non en répandre et en propager la pratique. S'il est nécessaire qu'il y ait quelques écoles pour éclairer les divers services publics, pour développer les théories savantes et former des maîtres, pour donner aux législateurs la théorie méthodique de la morale domestique et sociale, ce sont les législateurs et les gouvernants qui sont les vrais précepteurs de la masse du genre humain. En veillant à une exécution complète, rapide et inévitable des lois répressives et en établissant une balance exacte entre les recettes et les dépenses de l'État, en proclamant l'égalité et en détruisant tout corps privilégié et tout pouvoir héréditaire, en excluant les prêtres de tout salaire et de toute fonction publique, y compris celle d'enseigner la morale, et en établissant le divorce, l'égalité des partages, la prohibition presque entière de la liberté de tester, la liberté entière et absolue d'exercer toits les genres d'industrie, celle du commerce extérieur et intérieur, du prêt à intérêt, facilité et assuré par une bonne législation des hypothèques, ils feront plus que tous les professeurs pour l'éducation morale des hommes et pour celle des enfants, qui sera assurée si les parents ont de bonnes habitudes, produites par de bonnes institutions. « S'arrêter après ces objets, d'une efficacité prodigieuse, dit l'ancien lieutenant de La Fayette, à l'utilité des leçons directes données dans les écoles et les fêtes publiques, c'est négliger l'artillerie d'une armée pour s'occuper de sa musique ».

Ce Mémoire, qui dénote, en ses grandes lignes, un esprit pratique et un sens très droit, montre combien on a tort de ne voir dans les idéologues que des utopistes. Il nous explique comment ils ont hésité à combattre sans merci, en supposant qu'ils eussent pli le faire efficacement, un gouvernement qui organisait l'administration civile, militaire et judiciaire, mettait l'ordre dans les finances et assurait la répression des délits et des crimes, promulguait en 1803 et 1804 le Code civil, en 1806 le Code

<sup>1</sup> Voyez les mêmes idées chez Cabanis, ch. III et IV.

de procédure civile, en 1807 le Code de commerce, en 1808 le Code d'Instruction criminelle et en 1810 le Code pénal. Car en plus d'un point il donnait satisfaction aux souhaits que formait D. de Tracy en 1798. Et ne faisait-il pas creuser des canaux et des bassins, percer des routes, établir des ponts et des quais? Ne promettait-il pas un million à l'inventeur d'une machine à filer le lin, et un million à qui remplacerait le sucre de canne par le sucre de betterave, en pensionnant Jacquart et décorant Richard Lenoir et Oberkampf <sup>1</sup> ?

Dans les premiers mois de 1798, Bonaparte préparant l'expédition d'Égypte, offrit à D. de Tracy de reprendre son épée de maréchal de camp et de l'accompagner. D. de Tracy avait quarante-quatre ans, il hésita deux jours <sup>2</sup>, puis refusa et renonça à la carrière qui avait rempli la première partie de sa vie.

Tout entier désormais aux recherches philosophiques, il lisait à l'Institut une dissertation <sup>3</sup>, destinée à servir de suite et de complément à son analyse de la faculté de penser, où il traitait du perfectionnement graduel de l'individu, de celui de l'espèce humaine, de l'influence des signes et des effets du retour fréquent des mêmes perceptions. Puis il recherchait les effets, sur le perfectionnement de l'individu et de l'espèce, du langage d'action et des signes articulés, dont il faisait remarquer les inconvénients et les avantages. Passant à l'examen de l'habitude, il montrait quelle peut en être l'action sur nos sensations, nos mouvements, nos souvenirs, nos jugements et nos désirs, puis concluait que *l'habitude* est presque la seule cause de la capacité, de notre intelligence et, en même temps, l'unique source des difficultés que nous éprouvons à la bien connaître.

Puis il refondait ces différents Mémoires, pour leur donner une rédaction plus parfaite et en achevait la seconde lecture le 22 germinal. Imprimé dans le 1er volume des *Mémoires* de la seconde classe, son travail paraissait à la fin de l'an VI, avec trois Mémoires de Cabanis et deux de Laromiguière. Il est divisé en trois parties qui traitent de la manière dont nous acquérons la connaissance des corps extérieurs et du nôtre, des facultés particulières qui composent la faculté générale de penser, de la manière dont l'action des facultés élémentaires de la pensée a produit l'état actuel de la raison humaine et de la difficulté que nous éprouvons à reconnaître les opérations de notre âme. Ces trois parties, dont la première est une introduction à la seconde, éclaircie et complétée par la troisième, renferment toute la théorie idéologique de D. de Tracy. Dans la première, il fait l'éloge de Locke, de Condillac qui, ne laissant aucune obscurité sur l'origine des idées, apprend complètement aux hommes comment ils sont modifiés intérieurement par leurs sensations. A côté d'eux, il place Cabanis qui s'est occupé, avec succès, des effets internes de la sensibilité. Contre Locke et d'Alembert, il soutient qu'on peut définir l'étendue, l'espace et le mouvement, en décomposant chacune de ces idées de manière à indiquer ce qui vient de chaque sens. Mais il combat surtout Condillac qui, attribuant au toucher la connaissance des corps, a été trompé par une analyse imparfaite des effets de ce sens. Il critique avec sagacité le *Traité des Sensations*, et en signale les contradictions, les

<sup>1</sup> Voyez ce que dit D. de Tracy de la France nouvelle § 1, et la fin du discours de réception à l'Académie française, ch. VI, § 3.

<sup>2</sup> Il dira plusieurs années après (Gr., 206). « Si les jésuites avaient mieux choisi les livres qu'ils ont fait imprimer... l'imprimerie serait à cette heure complètement établie chez les Maronites, par suite, peut-être chez beaucoup de nations de l'Orient... or il est impossible de *déterminer les conséquences qu'un tel état de choses eût eu lors de l'expédition d'Égypte* et de Syrie ».

<sup>3</sup> *Décade phil.*, 30 germinal an VI, notice par Lacuée.

obscurités. Condillac, dit-il, pensait que l'idée d'étendue se compose de la coexistence de plusieurs sensations, comme celle de durée se forme de leur succession, et c'est cette fausse idée de la notion d'étendue qui l'a empêché de découvrir comment nous acquérons cette idée et celle des corps. Puis, après avoir montré que nous devons à la *motilité* la connaissance de ceux-ci, il la distingue du toucher : tous nos sens forment la faculté de recevoir différentes impressions de la part des corps extérieurs sans les apercevoir ; la motilité est la faculté d'aller tirer, de ces mêmes corps, une impression de résistance à nos mouvements qui nous fait connaître leur existence. C'est un sixième sens *qui n'a pas été distingué*, parce qu'il n'a pas d'organe particulier. Vérité certaine, neuve et féconde *qui* éclaircit les notions de mouvement, d'espace, de lieu, de corps, d'étendue, de durée et de temps. Je me mens, je le sens et ne reçois aucune modification de mon moi que la sensation de mouvement; ce que je rencontre est pour moi le néant, rien. Je continue et sens ma sensation arrêtée, contrariée : j'appelle un obstacle ou un corps, ce qui m'oppose cette résistance et m'empêche de me mouvoir. De rien et de corps j'abstrais l'idée générale de l'espace qui est *vide*, si je ne trouve rien; plein, si je trouve des corps. Le *lieu* est une portion de l'espace, plein ou vide, déterminée par, ses rapports avec d'autres portions de l'espace; la surface, l'assemblage des points qui terminent un corps ; la figure, la disposition des parties de la surface; un être *étendu* ou un corps, un être que nous sentons d'une façon continue pendant que nous avons la sensation d'une certaine quantité de mouvement. *L'étendue* d'un corps est pour nous la représentation permanente de la quantité de mouvement nécessaire pour la parcourir. Toutes les parties de notre faculté de sentir, jointes à la faculté de se ressouvenir, peuvent nous donner l'idée de *durée*; mais, sans la motilité, je n'ai aucun moyen d'évaluer la *durée*, je ne puis avoir que la notion de *temps* ou d'une portion de durée mesurée <sup>1</sup>.

Après cette théorie, d'une importance capitale dans l'histoire de la philosophie française <sup>2</sup>, rappelons encore ce que D. de Tracy dit du moi. C'est, dit-il, une idée abstraite de la totalité des parties sentantes qui forment un ensemble, il en est la résultante; son étendue est, en espace, composée de toutes les parties qui sentent ensemble et obéissent à la même volonté; en durée, de toutes les perceptions que nous savons leur avoir appartenu. L'idée du *moi*, ajoute l'ancien habitué des bals de la reine, est coin posée de parties réunies pour sentir, comme l'idée de bal de personnes réunies pour danser; dans les deux cas, toutes les parties peuvent avoir été renouvelées successivement, leur action peut avoir été plusieurs fois troublée, suspendue, interrompue, c'est toujours le même bal et le même moi si le système n'a pas été dissous <sup>3</sup>.

La première partie du Mémoire complétait l'analyse de la génération des idées <sup>4</sup>, jusqu'alors imparfaitement terminée ; la seconde est un tableau des opérations de notre pensée dans la formation des connaissances et des sentiments. La science de la pensée n'a point de nom, puisque la périphrase, *analyse des sensations et des idées*, indique simplement le travail auquel il faut se livrer ; on ne peut l'appeler *métaphy-*

<sup>1</sup> Voyez les mêmes idées chez Bain, *les Sens et l'Intelligence*; Spencer, *Principes de psychologie*; Taine, *l'Intelligence*; Ribot, *Psychologie anglaise*.

<sup>2</sup> Cf. A. Bertrand, *la Psychologie de l'effort*. Cf. notre Introduction au Mémoire de Biran.

<sup>3</sup> Voyez ce qui a été dit du ballet § 2.

<sup>4</sup> Cabanis critique Condillac et le complète par l'étude des sensations internes; D. de Tracy le critique et le complète par l'étude de la motilité. Comment peut-on soutenir, ainsi que le font tous les historiens, que les idéologues sont « de purs condillaciens » ? Cf. passim.

*sique*, parce que ce mot désigne une science qui traite de la nature des êtres, des esprits et des différents ordres d'intelligence, de l'origine des choses et de leur cause première ; une science autre que la *physique*, dont fait partie, comme l'a vu Locke, la connaissance des facultés de l'homme. Sans doute, nos sensations sont tout pour nous : la physique serait la connaissance de nos sensations considérées dans les êtres qui les occasionnent, l'histoire du monde ; la métaphysique, la connaissance de ces mêmes sensations considérées dans leurs effets en nous, l'histoire de notre moi, du petit monde <sup>1</sup>. Division belle et complète, mais qui suppose un emploi nouveau d'un mot trop cruellement discrédité. Le mot *psychologie*, auquel avait songé Condillac, veut dire *science de l'âme* : il implique une connaissance de cet être et ferait croire qu'on s'occupe de la recherche vague des causes premières <sup>2</sup>, et non uniquement de la connaissance des effets et de leurs conséquences pratiques. Le mot *idéologie* ou science des idées est très sage : il n'éveille aucune idée de cause, il est très clair par rapport au sens du mot français *idée* et rigoureusement exact dans cette hypothèse ; très exact encore eu égard à l'étymologie grecque. Car le mot [mot grec dans le texte] voulant dire, *je perçois par la vue, je connais*, le mot [mot grec dans le texte] ou [mot grec dans le texte], traduit ordinairement par tableau,- image, signifie, bien analysé, *perception du sens de la vue*. Nous avons fait *idée* [mot grec dans le texte], pour exprimer une perception en général ; nous pouvons bien faire *idéologie* pour exprimer la science qui traite des idées <sup>3</sup>.

Quant à la faculté de penser, dont les produits sont des perceptions ou des idées, elle se résout en cinq facultés : la sensibilité ou faculté de percevoir des sensations, odeur, saveur, bruit et son, couleur et lumière, chaud et froid, sec et humide, douleur ou plaisir à l'intérieur du corps, mouvement ; la mémoire ; le jugement ou faculté de percevoir des rapports, qui demeure sans effet tant que nous n'avons aucune sensation qui indique son origine, tant que la motilité ne nous a pas donné les perceptions de mouvement et de résistance ; la volonté ou faculté de percevoir des désirs ; la motilité, sans laquelle nous n'aurions ni connaissance des corps extérieurs et du nôtre, ni signe, ni même aucune connaissance, puisque toutes sont des rapports ou des perceptions de notre jugement. La pensée réunit les rapports (résistance, couleur, saveur, odeur, poids, figure, volume) et en fait une seule idée ; elle sépare des qualités semblables celles par lesquelles les objets diffèrent entre eux : *concréter* et *abstraire* sont les deux opérations par lesquelles nous formons des idées composées <sup>4</sup>.

D. de Tracy n'a point osé rechercher les causes physiologiques de la sensibilité et des facultés qui en dérivent, non plus que celles de la relation de ces facultés avec la volonté. Il laisse ces profondes et utiles recherches à ceux de ses collègues qui sont plus capables que lui de sonder de pareils mystères et partage l'idéologie en physio-

<sup>1</sup> D. de Tracy se servira souvent de ce mot « métaphysique » dont il faut bien se rappeler le sens nouveau chez lui.

<sup>2</sup> Voyez sur ce point ce que pense Cabanis, ch. III et IV.

<sup>3</sup> Hamilton critique ce mot qu'il voudrait remplacer « pour éviter une double bévue en philosophie et en grec » par celui de « idéologie ».

<sup>4</sup> Celles-ci sont des idées particulières des qualités des corps (premier ordre), ou ces mêmes idées particulières, devenues générales par l'opération d'abstraire (surcomposées). ou des idées concrètes d'idées déjà généralisées, mais appliquées, comme celles de vie et de mort, à un individu (troisième ordre), ou ces idées concrètes et généralisées, comme celles de vie et de mort, appliquées à d'autres individus (quatrième ordre). Enfin par les idées de vie et de mort ou par d'autres, je me suis fait les idées de cause et d'effet. Je vois un homme en tuer un autre, je compose l'idée particulière de meurtre (cinquième ordre), que j'étendrai ensuite à tous les événements semblables (sixième ordre).

logique et en rationnelle <sup>1</sup>. La première, très curieuse, exige de vastes connaissances, mais ne petit guère, dans l'état actuel des lumières, se promettre d'autres résultats de ses plus grands efforts que la destruction de beaucoup d'erreurs et l'établissement de quelques vérités ; l'autre requiert moins de science et a peut-être moins de difficultés, mais possédant des faits suffisamment liés, ne songeant qu'à leurs conséquences, elle permet des applications plus directes et la formation d'un système complet. D. de Tracy veut, pour donner des passions et des sentiments une analyse complète qui n'a pas été faite, même par Smith, expliquer la formation du premier désir. Condillac a montré que le besoin est le principe de toutes les opérations de la pensée, mais il n'a pas clairement expliqué ce qu'est le besoin. Il a prouvé que le désir naît du besoin, mais il a eu tort de faire de celui-ci une connaissance, car nos premiers besoins, dont dérivent tous les autres, et qui résultent de l'organisation, sont des perceptions simples, de purs sentiments, des produits immédiats de la seule faculté de sentir et, par conséquent, précèdent toute opération de jugement, toute perception de rapport, c'est-à-dire toute connaissance. Le besoin est la sensation même, tout plaisir ou toute peine qui est perçue. Le désir est un besoin avec perception de rapport, avec connaissance <sup>2</sup>. C'est, dans un être animé, la volonté que nous voulons posséder, comme nous demandons à la fleur son odeur, et au fruit sa saveur. Une bonne volonté est celle qui s'unit à la nôtre, une mauvaise, celle qui résiste. Si nous désirons le pouvoir, la richesse, les honneurs, etc., c'est que nous pensons, avec ces choses, nous concilier les volontés. C'est ce désir qui forme le charme de l'amitié et du véritable amour, qui nous fait un besoin de l'estime des autres et donne naissance à la sensibilité morale, à la philanthropie <sup>3</sup>.

La sensibilité est-elle active ou passive ? c'est une question de mots. Si *action* est le nom générique de tous les mouvements des êtres qui tombent sous nos sens, nous sommes actifs dans l'opération de sentir. Si *être actif* c'est faire une action librement, volontairement, *être passif*, la faire nécessairement, forcément, nous sommes passifs quand nous percevons une sensation sans l'avoir désirée, actifs quand nous ne l'éprouvons qu'après l'avoir recherchée par un acte exprès de notre volonté. Être libre, c'est pouvoir agir en conséquence de sa volonté ; la liberté est la puissance de satisfaire ses désirs. Liberté et bonheur sont les deux aspects d'une même idée: les vérités morales, politiques, physiques et mathématiques sont des moyens de bonheur et de liberté, de bien-être et de puissance. Notre volonté n'est pas libre, en ce sens que nos premiers désirs sont forcés, nécessaires et dérivent inévitablement de la nature des êtres et de leurs rapports avec notre organisation. Mais nous avons très souvent la puissance de nous procurer, à volonté, la perception d'une sensation ou d'un souvenir, d'où naissent de nouvelles habitudes amenant des impressions différentes de nouveaux signes, produisant de nouvelles combinaisons de nouvelles connaissances, bases de nouveaux désirs. En ce sens la volonté, est libre. Toutefois aucun des actes de la volonté par lesquels nous avons fait renaître ces perceptions et provoqué ces nouveaux désirs n'a pu naître sans cause ; par conséquent le plus composé de nos

<sup>1</sup> D. de Tracy prend pour lui la partie que ne traite pas spécialement Cabanis. Mais l'un ne néglige pas l'idéologie rationnelle, l'autre ne néglige pas la physiologie. Ils se complètent l'un par l'autre et doivent être mis sur le même plan.

<sup>2</sup> Au premier degré se place la sensation pure, dépourvue de toute idée de cause, faisant naître le désir particulier de la sensation éprouvée. Au second, l'idée individuelle d'un corps, cause de cette sensation formée par l'opération de concevoir, fait naître le désir de, ce corps. Au troisième et au quatrième, l'idée de la sensation ou du corps, étendue à toutes les sensations ou à tous les corps semblables par l'opération d'abstraire, produit le désir de cette sensation et de ce corps en général, etc.

<sup>3</sup> Ces idées se trouvent chez Cabanis.

désirs est un résultat aussi nécessaire que le plus simple. Si nous connaissions l'enchaînement de toutes les causes et de tous les effets, nous trouverions que tout ce qui est, est nécessairement. La croyance à la liberté, comme la croyance au hasard dans le monde physique, ne provient que de l'ignorance des causes <sup>1</sup>. C'est là d'ailleurs une question de pure curiosité qui n'influe en rien sur les applications que l'on peut faire de l'idéologie, qui D'embarrasse que ceux qui veulent absolument se faire une idée nette de la cause première de tout et lui trouver des desseins qui cadrent avec, les petites combinaisons de leur faible intelligence <sup>2</sup>.

Les moyens par lesquels agit notre sensibilité sont les organes intérieurs et extérieurs; les moyens généraux par lesquels agissent la mémoire, le jugement, la volonté et la motilité, sont les organes intérieurs. La liaison des idées s'établit, d'après les relations de ressemblance ou de différence, de convenance ou de disconvenance, de conséquence, de dépendance, de temps et de lieu. La sensibilité fournit les matériaux ; le jugement est la cause du mode suivant lequel elle agit. Les vérités d'expérience ou de fait sont la connaissance des impressions; les vérités de raisonnement, qui résultent de la comparaison des rapports entre les idées abstraites, sans nouvelle expérience, n'en sont que des conséquences. Condillac a donc eu tort de faire du raisonnement une faculté spéciale, car les raisonnements ne sont qu'une suite de jugements, et nos connaissances se ramènent à percevoir des rapports <sup>3</sup>, à en composer les idées des êtres et celles qui en sont abstraites, à démêler les rapports entre les idées comprises dans les rapports de faits. Nos vrais moyens de connaître sont les facultés intellectuelles; l'observation et *l'analyse* ne sont que des manières d'employer ces dernières. La perfection d'une science est en proportion, non du nombre des faits observés, mais de la connaissance des lois qui les régissent. Si toutes les sciences étaient arrivées, comme l'astronomie, au point de ne dériver chacune que d'un seul principe, la totalité de la science humaine serait renfermée dans un petit nombre de propositions. Pour en réunir toutes les branches, il suffirait de trouver une proposition première <sup>4</sup> de laquelle dérivassent les propositions fondamentales. On verrait que les vérités secondaires ne sont que des conséquences d'une vérité première, dans laquelle elles sont implicitement renfermées et dont elles ne nous présentent que des développements partiels, à la manière de ces boîtes dans lesquelles on en trouve une plus petite, dans celle-ci une troisième, dans la troisième une quatrième. Condillac, en disant que toutes les vérités sont unes, n'a fait qu'entrevoir cette belle conception, parce qu'il ramenait les raisonnements ou les jugements exacts à des équations, tandis que l'idée générale et première est bien plus étendue que celles qu'elle renferme.

D. de Tracy n'a point voulu, dans cette seconde partie, donner un traité complet et classique de l'entendement humain, mais un *prospectus*, une table des chapitres de l'ouvrage à faire. Il n'a affirmé que ce dont il s'est assuré par des méditations profondes, des observations scrupuleuses et des expériences répétées. Il a la conviction personnelle qu'il n'a rien hasardé qui ne soit rigoureusement vrai ; il est donc possible de donner à la science sociale des principes reconnus et systématiques, qui permettront d'expliquer et même de prédire le bonheur et le malheur des diverses sociétés.

<sup>1</sup> Ces idées, reproduites dans l'Idéologie, rappellent Spinoza.

<sup>2</sup> Voyez les mêmes idées chez Cabanis.

<sup>3</sup> Nous avons déjà signalé chez Cabanis cette théorie qu'on veut de nos jours attribuer exclusivement à Ampère, ch. IV, §1 et conclusion.

<sup>4</sup> Voyez Taine, déjà cité dans les chapitres précédents à propos de Cabanis.

Dans la troisième partie, brièvement analysée déjà, D. de Tracy remarque que nous tenons de la nature ou de notre organisation la sensibilité et la perfectibilité, mais qu'il est assez difficile de déterminer jusqu'où irait le perfectionnement de l'individu isolé. Les enfants trouvés dans les bois ne fournissent que des observations insuffisantes et peu exactes; les sourds-muets de naissance nous donneraient des renseignements positifs, mais on ne les a pas assez bien observés jusqu'à ce jour <sup>1</sup>. Toutefois il semble bien que, par le langage d'action, nous ne formerions pas d'idées abstraites. Il est si évident qu'avant de représenter une idée il faut l'avoir pensée, qu'on ne comprend pas comment des gens éclairés ont pu avancer que nous ne pouvons penser sans signes. Il est manifeste, au contraire, que nous n'aurions jamais de signes, si nous n'avions pas de pensées à exprimer <sup>2</sup>. Mais quand les signes sont inventés, nous avons souvent la perception du signe avant d'avoir celle de l'idée. S'ils ont des avantages, les signes ont aussi de grands inconvénients. Le même signe donne d'abord une idée très imparfaite ou même tout à fait chimérique; ensuite une idée différente de celle qu'ont les autres hommes qui l'emploient; enfin une idée souvent fort éloignée de celle que nous y avons attachée nous-mêmes à un autre moment. Par là nous voyons en quoi consistent la rectification des premières idées ou le progrès de la raison chez les jeunes gens, la diversité et l'opposition des opinions des hommes sur beaucoup de points, la cause de la variation perpétuelle de leurs façons de penser aux différentes époques de leur vie. Ces inconvénients s'atténuent à mesure que les signes se perfectionnent, et on peut essayer de déterminer quelles conditions devrait réunir une langue écrite pour être parfaite. Un grand obstacle à ce beau rêve, c'est l'impossibilité de trouver d'abord un nombre borné de syllabes radicales qui produisent l'immensité des mots nécessaires, au moyen de modifications, retraçant d'une manière sensible, les combinaisons de notre esprit dans la formation des idées; puis un homme qui, n'ayant de passion que l'amour du vrai et possédant la science universelle, composât seul et d'un seul jet la totalité de cet idiome. An demeurant, dit D. de Tracy, la langue parfaite est sans doute une chimère comme la perfection dans tous les genres.

Parmi les avantages des signes, D. de Tracy signale la facilité prodigieuse qu'ils nous donnent pour refaire les associations et les combinaisons d'idées simples qu'a faites le créateur de l'idée composée, la connaissance qu'ils nous transmettent de tous les faits observés par nos semblables, en nous faisant participer à l'expérience de tous les temps et de tous les hommes. En outre, ils provoquent la curiosité ; ils nous donnent nos besoins moraux, en nous apprenant que nos semblables sont doués d'une volonté qu'il nous est si intéressant de nous concilier.

Or ces idées, que nous formons rapidement à l'aide des signes, nous les avons sans avoir la conscience distincte de chacun de leurs éléments et de la manière dont ils sont assemblés. Ce singulier phénomène est une conséquence de l'effet que produit sur nous le retour fréquent des mêmes impressions. Une impression fréquemment répétée produit en nous une disposition que nous nommons *habitude* <sup>3</sup>. Mais les diverses *habitudes* ont des effets très différents; la même en a souvent qui paraissent absolument opposés. La sensibilité physique et la sensibilité morale sont atténuées et exaltées ; les mouvements, devenus toujours très faciles, sont tantôt dépendants de la volonté à titi point extrême, tantôt absolument involontaires. Les jugements sont

<sup>1</sup> Cf. Degérando, ch. VIII, § 1.

<sup>2</sup> Voyez ce que nous avons dit à propos de Rœderer (ch. II, § 2) et de Cabanis (ch. IV, § 2), contre une assertion de Sainte-Beuve trop généralement acceptée.

<sup>3</sup> Nous avons déjà signalé l'importance que Cabanis attache à l'habitude, ch. IV, § 2.

d'une finesse singulière, ou si confus qu'on n'en a pas même conscience. La volonté est quelquefois déterminée sans motif et quelquefois contrairement à des motifs évidents. Or la répétition, même fréquente, d'une sensation purement sensation, ne laisse en nous aucune disposition nouvelle<sup>1</sup>. La fréquente répétition des mêmes *mouvements* en rend l'exécution plus facile en augmentant la flexibilité des organes sans altérer ni exalter la perception que nous en avons. Plus les souvenirs ont été répétés, plus ils nous reviennent facilement. Les désirs sont dans le même cas ; au lieu de dire avec Condillac que ce que nous appelons passion est titi désir véhément, tourné en habitude, on devrait dire qu'une passion est un désir devenu véhément et continu, parce que le jugement qui y donne naissance est devenu habituel. Quand un *jugement* a été très fréquent, lui et tous ses analogues nous deviennent extrêmement faciles, n'attirent de notre part aucune attention et sont à peine sensibles. D'où il suit qu'en un instant indivisible, nous faisons une foule d'opérations dont nous avons à peine conscience et dont il nous est presque impossible de nous rendre compte. L'habitude qui n'agit directement que sur nos jugements est la cause d'une multitude de contradictions apparentes qui nous surprennent dans l'homme et de toute la peine que nous avons à démêler ce qui s'y passe et à constituer l'idéologie.

D. de Tracy a donc expliqué l'état de l'individu isolé et du sourd et muet, celui de l'homme parlant et les nuances qui séparent l'homme sauvage de l'homme éclairé. Il a trouvé la cause de tout ce que nous sommes, la source des difficultés de la science et bien des preuves que sa manière de concevoir l'action de notre intelligence est fondée. Il peut faire, de sa théorie idéologique, beaucoup d'applications aux différentes branches des sciences morales. Et de fait, D. de Tracy avait posé les bases de son système, appelé l'attention des penseurs sur les signes et l'habitude, préparé ainsi les travaux de Degérando et de Prévost, de Lancelin et de Biran.

### III

D. de Tracy au Conseil de l'Instruction publique ; circulaires aux professeurs ; Rapport sur l'état de l'Instruction publique ; la langue universelle ; la sensation de résistance ; l'existence ; observations sur l'Instruction publique ; de Tracy et La Harpe.

[Retour à la table des matières](#)

D. de Tracy eut bientôt après l'occasion d'appliquer ces idées à la science de l'éducation. Appelé en février 1799 au Conseil de l'Instruction publique, avec mission spéciale d'accélérer l'examen des cahiers de grammaire générale et de législation, il rédigea six circulaires agréées par le ministre. La première posait une série de questions ; la seconde, adressée aux professeurs de législation, détermine la nature et l'étendue de l'enseignement dont ils sont chargés, la place qu'il doit occuper dans le système entier de l'Instruction et ses rapports avec les autres études, le temps que l'on y peut consacrer et la marche que l'on doit suivre. Le cours donnera aux jeunes gens

<sup>1</sup> Si l'on objecte que la sensation ne produit plus ensuite d'étonnement, c'est que l'étonnement est l'effet du jugement et que, par suite, l'attention qui en résulte n'est pas une faculté élémentaire, mais une modification de notre être, produite par un jugement, qui engendre le désir de connaître. C'est la réfutation de la théorie de Laromiguière, exposée déjà dans le Mémoire du 7 germinal an IV.



les sains principes de la morale privée et publique, pour en faire des citoyens vertueux et éclairés sur leurs intérêts et sur ceux de leurs pays <sup>1</sup>. En montrant ce qui doit être, il apprendra à juger ce qui est. Il suivra la partie du cours de grammaire générale qui explique la génération de nos idées et de nos sentiments, et précédera le cours d'histoire ; car il faut avoir des principes bien fermes pour lire l'histoire sans danger. La troisième circulaire invite les professeurs de langues anciennes à envoyer leurs cours et leur rappelle que les jeunes gens ne sauraient apprendre les principes d'une langue sans avoir quelques notions de grammaire générale ni comprendre les règles du langage sans savoir ce qui se passe dans leur esprit quand ils pensent et tentent d'exprimer leurs pensées. Un traité élémentaire d'idéologie et de grammaire générale servira donc de préparation au cours de langue latine ou grecque. On y prendra pour guides Condillac, Dumarsais ou tel autre grand métaphysicien.

Le même jour, D. de Tracy transmettait deux autres circulaires. La première réclamait aux professeurs de grammaire générale l'envoi de leurs cahiers. Le cours comprendra l'idéologie, la grammaire générale, la grammaire française et la logique. Complément et couronnement du cours de langues anciennes, il sera une introduction à, ceux de belles-lettres, d'histoire et de législation. Toujours le professeur marchera du connu à l'inconnu, en utilisant les connaissances acquises par les élèves dans l'étude des langues anciennes, pour leur donner des leçons plus approfondies sur l'idéologie et la grammaire générale, en appliquant ces connaissances à la grammaire française, premier pas dans l'étude des belles-lettres. Enfin il en tirera les règles de l'art de raisonner <sup>2</sup>. La seconde adressait la même invitation aux professeurs d'histoire. Leur cours doit donner une connaissance générale des événements qui se sont passés successivement chez les peuples *qui* ont mérité des historiens; faire observer la marche de l'esprit humain dans les différents temps et les différents lieux, les causes de ses progrès, de ses écarts, de ses rétrogradations momentanées dans les sciences et les arts, l'organisation sociale et la relation constante du bonheur des hommes avec le nombre et surtout avec la justesse de leurs idées. Il préparera ceux *qui* en auront le désir à pousser plus loin leurs recherches et présentera un tableau sommaire de l'histoire universelle, avec l'indication des sources où l'on peut puiser des connaissances plus approfondies sur chacune de ses parties, et de bons conseils sur la manière de se servir des auteurs et de les apprécier. L'histoire pourrait, en ce qui concerne la métaphysique, la morale, l'art social et l'économie politique, servir à perpétuer d'anciens préjugés plutôt qu'à faire découvrir les vrais principes; elle doit donc suivre l'étude des cours de grammaire générale et de législation. Quelque profit que puisse donner l'étude de l'histoire grecque et romaine, il ne faut pas négliger celle des nations orientales, chez lesquelles on a découvert l'origine de la plupart des vérités et des erreurs qui nous sont venues par les Grecs et les Romains.

---

<sup>1</sup> 1° les éléments de la morale puisés dans l'examen de la nature de l'homme et de ses facultés intellectuelles, fondés sur son intérêt bien entendu, sur le désir invincible qu'il a d'être heureux, et constituant ce que l'on appelle le droit naturel; 2° l'application de ces principes à l'organisation du corps politique, au code de ses lois criminelles, civiles et économiques, à ses relations avec les nations étrangères, c'est-à-dire le droit public, criminel et civil, l'économie politique et le droit des gens.

<sup>2</sup> C'est-à-dire l'étude de ce qui constitue la certitude de nos connaissances, la vérité de nos perceptions et la justesse de nos déductions, en s'appuyant sur l'examen de nos facultés intellectuelles, l'effet que produisent sur elles la fréquente répétition des mêmes opérations et l'usage des signes avec lesquels nous combinons et communiquons nos idées. C'est le résumé du précédent Mémoire.

D. de Tracy annonçait, pour l'avenir, des détails plus précis et se défendait d'avoir pensé à rétablir l'usage des dictées qui faisaient perdre tant de temps dans les anciennes écoles, mais espérait que quelques-uns des cahiers réclamés deviendraient d'excellents ouvrages élémentaires.

Après le 18 brumaire, fait avec l'appui de ses amis et l'approbation de l'Institut, D. de Tracy fut nommé sénateur. La Constitution de l'an VIII ne le satisfait pas<sup>1</sup>. Mais il continuait l'œuvre qu'il avait entreprise; le 16 pluviôse (février 1800), il présentait au Conseil un important rapport dans lequel il faisait connaître l'état exact de l'instruction publique et les améliorations qu'on pouvait y apporter. Les professeurs se servent, en général, pour les langues anciennes, des méthodes de Gail et Guérault; pour l'histoire naturelle, de Buffon, Jussieu, Daubenton, Lacépède, Cuvier; pour les mathématiques, de Bezout, Bossut, Legendre, Cousin; pour la physique et la chimie, de Fourcroy, Brisson, Guyton, Haüy; pour la grammaire générale, de Condillac, Damai-sais, Duclos, Court de Gébelin, Locke et Harris; pour les belles-lettres, de Batteux, Blair, Condillac; pour l'histoire, de Rollin, Millot, Voltaire; pour la législation, de Montesquieu, Hobbes, Filangieri, Beccaria, etc. Plusieurs cahiers de grammaire générale et de législation, disait-il, ont été trouvés dignes d'une considération particulière et le Conseil en a transmis le plan et les idées aux autres professeurs. En rappelant l'influence heureuse de l'École polytechnique sur l'enseignement des mathématiques, il affirmait qu'on peut juger par là du bon effet que produiraient de semblables établissements pour les lettres et pour les sciences morales. Le cours de grammaire générale est un de ceux où le conseil a remarqué le plus de professeurs distingués par leurs lumières et leur zèle<sup>2</sup>. L'état de l'instruction publique doit faire concevoir des espérances fondées; tout bouleversement ou même tout déplacement des écoles centrales serait une calamité publique. Toutefois on pourrait abolir la distribution des cours en trois sections et créer une seconde chaire de langues anciennes, admettre les élèves sans limites d'âge, adopter un plan d'études « conforme à la vraie marche de l'esprit humain et favorable au développement de la raison », où les sciences morales et politiques, si nécessaires à des citoyens, occuperaient une place convenable. Personne ne devrait parvenir aux places éminentes de la République, sans en avoir fait une étude approfondie à Paris, dans une École supérieure qui fût pour elles ce qu'est l'École polytechnique pour les sciences mathématiques et physiques. Cette école serait aisément constituée, grâce à quelques légères modifications au Collège de France et à l'addition de quelques chaires. Mais, comme l'étude des sciences morales et politiques est extrêmement négligée, parce qu'elle est repoussée par les préjugés, il faudrait annoncer que, dans quelques années, nul ne sera admis aux écoles spéciales, sans avoir suivi le cours de législation d'une école centrale.

Ce remarquable rapport, approuvé par le Conseil, fut envoyé au Ministre qui se borna à en accuser réception. Bonaparte se préparait à supprimer la seconde classe, il n'avait aucune envie de créer un nouveau foyer « d'agitation idéologique ». Il faudra attendre jusqu'à nos jours pour voir admettre, à peu près sans contestation et en

<sup>1</sup> « Il n'y a, dit-il plus tard (C., 207), aucune mesure qui puisse empêcher les usurpations quand toute la force active est remise dans une seule main. La nomination des sénateurs, ajoutait-il, vicieuse dès le principe, a été rendue plus vicieuse encore, ainsi que leurs attributions, par les dispositions illégales qu'ils appellent les constitutions de l'Empire ».

<sup>2</sup> Cf. ch. I, § 2.

théorie, sinon en pratique, que l'administration d'un grand pays exige des études préalables, comme la construction d'un pont ou la direction d'une usine <sup>1</sup>.

Trois mois plus tard, D. de Tracy lisait à l'Institut quelques réflexions sur les projets de pasigraphie. On voudrait, disait-il, une langue et une écriture universelles. Or une langue ou un langage est, au sens le plus étendu, un système de signes qui expriment nos idées; au sens restreint, un système de signes partant de l'organe vocal et affectant l'organe de l'ouïe. L'écriture est un assemblage, non de signes, mais de caractères qui transforment en signes visuels, et, sans les changer, les signes vocaux d'une langue parlée. En créant une pasigraphie, on ne veut pas se procurer une écriture universelle, puisque notre alphabet écrit indifféremment toutes les langues de l'Europe, mais une *langue* universelle. On ne peut guère espérer qu'une langue nouvelle devienne universelle; car en admettant que les radicaux primitifs des langues parlées soient les sons et les articulations que nous dicte la nature en certaines circonstances, tout le reste est l'effet des conventions. Un langage ne peut devenir universel, comme national, que par des conventions volontaires. Mais une telle bonne volonté pour un langage nouveau, créé d'un seul jet et de dessein prémédité, est absurde à supposer chez les hommes de toutes les nations; puisque les savants, qui avaient dans le latin une langue toute faite et à peu près universelle, l'ont laissée presque se perdre. Or on n'a pas proposé de créer une langue *orale*, car les pasigraphies ne sont que des langues visuelles. Et cependant, pour créer une langue nouvelle propre à devenir universelle, il faudrait la faire orale, car elle serait alors plus utile, plus facile à tracer, plus propre à l'expression, à la communication des idées et à la méditation, plus aisée à apprendre et à retenir. Elle ne serait pas plus difficile à faire, puisque les signes vocaux offrent des combinaisons plus commodes et plus distinctes que les signes visuels. Mais il faudrait concevoir nettement et complètement la classification méthodique et philosophique de la masse entière des innombrables idées qui meublent notre intelligence, démêler distinctement toutes les séries de leurs dérivations, de leurs modifications et de leurs combinaisons : c'est là une difficulté insurmontable. Fût-elle vaincue, que la langue nouvelle ne ferait qu'augmenter la confusion ; car elle ne serait jamais universelle. Le projet d'une pasigraphie est une conception vicieuse dans son principe, et qui ne produira jamais un résultat utile. Tout ce qu'on pourrait faire, ce serait de prendre une langue déjà connue, dont personne n'eût intérêt à défendre les irrégularités, le latin ou le grec par exemple, et de s'en servir beaucoup en la corrigeant sans scrupule. Elle deviendrait meilleure que les nôtres. Mais elle ne serait ni parfaitement philosophique, parce qu'il faudrait pour cela que toutes nos sciences et surtout l'idéologie fussent terminées, ni, complètement universelle, puisqu'il faudrait la changer continuellement. Il vaut donc mieux améliorer nos langues : celle où l'on écouterait le plus volontiers les conseils de la raison, qui sera la mieux faite, la mieux parlée, la mieux écrite, dans laquelle les sciences et les arts auront fait le plus de progrès, sera celle qui approchera le plus de l'universalité.

Après avoir traité une question qu'il avait déjà abordée dans la dernière partie de son grand Mémoire, D. de Tracy revenait sur le problème qui en formait le point de départ. Par de nouvelles preuves, il montrait que c'est à la sensation de résistance que nous devons la connaissance des corps et qu'avant cette connaissance l'action de notre jugement ne peut avoir lieu, parce que nous ne pouvons distinguer, les unes des autres, nos perceptions simultanées. Dans la dernière édition des *Oeuvres* de Condillac, à côté de la *Langue des Calculs*, monument précieux du rare talent de son

---

<sup>1</sup> M. Boutmy a contribué pour beaucoup à répandre cette idée, en créant et en faisant fonctionner l'École libre des sciences politiques.

auteur, et modèle pour qui veut appliquer les mêmes procédés à d'autres objets, il trouvait surtout dignes d'attention les changements apportés au *Traité des sensations*, dont tous les autres ouvrages de Condillac ne sont que des applications ou des résumés. Rappelant que l'histoire des pensées de Condillac est, pour ainsi dire, l'histoire de la science de 1746 à 1780, il exposait les opinions de ce dernier sur la génération des idées en 1746, en 1754, en 1780. En 1746, Condillac soutient à tort, contre Locke et Voltaire, que l'œil juge, c'est-à-dire connaît naturellement les figures, les grandeurs, les situations et les distances. En 1754, dans le *Traité des sensations*, il croit que c'est par le toucher, joint au mouvement, que nous apprenons à rapporter nos perceptions à quelque chose en dehors de nous. Ses dernières pensées se rapprochent plus encore de l'opinion de D. de Tracy. Il aurait dû dire comme son successeur: « Nous apprenons qu'un corps existe parce qu'il fait obstacle à nos mouvements et qu'il nous donne la sensation de résistance. Aussi ne pouvons-nous rien connaître, ni même rien concevoir que de résistant et d'étendu ». S'il n'a pas été jusque-là, c'est qu'il perd de vue ce qu'il a établi lui-même, que, quand nous nous motivons, nous le sentons. En outre, D. de Tracy qui annonce des éclaircissements sur les propriétés des corps pour unir la métaphysique et, la physique encore trop séparées, signale, dans les variantes et dans la *Langue des Calculs*, plusieurs idées nouvelles, exactement telles qu'il les a énoncées dans son Mémoire. Il s'accorde avec Condillac sur trois articles fondamentaux: 1° toutes nos idées viennent de nos sensations; 2° une sensation pure et simple n'est qu'une modification de notre être, qui ne renferme aucune perception de rapport, aucun jugement; 3° la sensation de résistance est la seule qui nous apprenne à la rapporter à quelque chose hors de nous. Plus fidèle aux conséquences de ces principes, il s'écarte, par cela même, de son prédécesseur. Considérant la sensation de résistance comme composée de celle de mouvement et de celle de solidité, il ne croit pas que la statue, privée de mouvement et n'ayant aucune connaissance des corps, puisse distinguer, comparer, percevoir un rapport entre l'odeur actuelle d'œillet et l'odeur de rose dont elle se souvient. Ainsi tombe la première partie du *Traité des sensations*. Il ne peut plus être question de chercher les connaissances, les désirs, les habitudes d'un homme qui aurait un, deux ou même cinq sens, mais qui n'aurait pas éprouvé la sensation de résistance, puisque, avant cette dernière, il ne peut porter aucun jugement.

Dans ses travaux antérieurs, D. de Tracy ne s'était pas occupé de prouver, parce qu'il regardait ce soin comme superflu, que les corps existent et que nous les connaissons. Or, on lui objectait que la sensation de résistance n'a par elle-même, lion plus que les autres, rien qui nous assure qu'elle vient du dehors. Il se crut obligé de traiter cette question. En juillet, il lisait à l'Institut une *Dissertation sur l'existence*<sup>1</sup> et les hypothèses de Berkeley et de Malebranche. Malebranche, à force de raisonner sur Dieu et sur l'âme, a été conduit à adopter les rêveries platoniciennes sur le monde intellectuel; mais ses opinions ne sont jamais à dédaigner. Berkeley a écrit la *Nouvelle théorie de la vision*, ouvrage véritablement excellent, plein d'idées d'une justesse, d'une sagacité et d'une profondeur qui enchantent. Il a eu raison de dire qu'il n'existe pas un être qu'on puisse appeler matière, puisqu'il n'y a que des corps individuels; de dire que les corps ne nous sont connus que par les sensations qu'ils nous causent, et qu'il n'existe réellement, pour nous, que des sensations et des idées; mais il a affirmé, tout à fait hypothétiquement, que ces causes de nos sensations doivent nécessairement exister dans la pensée d'un esprit et ne sauraient avoir aucune autre existence. Il a fait une équivoque perpétuelle, une confusion constante entre l'impres-

<sup>1</sup> Voyez ce que nous avons dit de Turgot, Introduction, § 3.

sion que reçoit un être sentant et la qualité qui, résidant ou pouvant résider dans un autre, est cause de cette sensation. Le problème de l'existence de notre propre corps a l'avantage de bien marquer les limites de l'ancienne métaphysique et de l'idéologie. Dans la première, c'est une des dernières conséquences de prétendues connaissances antécédentes ; dans l'idéologie, il se présente à la tête et même au delà de tout ce qu'on se propose d'étudier<sup>1</sup>. Quand un être doué de sensibilité éprouve une modification, il sent qu'il *est*, qu'il existe, « Je pense, donc j'existe », est un mot très profond et très juste. Sentir, c'est donc exister; car c'est être sentant, et être sentant, c'est être. Mais être senti, c'est exister aussi, car c'est aussi *être*. Quand je sens un goût, une odeur, un son, j'apprends uniquement ma propre existence. Je sens des mouvements et je sens que je les fais; j'éprouve une particulière manière d'être que nous appelons vouloir, laquelle est partie de mon moi ; ces mouvements sont arrêtés, malgré cette manière d'être; je conclus qu'ils le sont par quelque chose qui n'est pas mon moi. Ce quelque chose existe et n'est pas moi : la pierre, que je place dans ma main, m'empêche de la fermer comme je le faisais auparavant, dès que je voulais; certainement elle n'est pas moi. Mon propre corps est un corps à moi, parce que mon moi sent tout ce qui lui arrive, et que ma volonté le fait mouvoir. Résister, c'est donc *exister*; l'être qui possède cette qualité est véritablement un *être*, et un être étranger à moi. Il me résiste, d'une façon continue, voilà son étendue ; suivant une certaine direction, voilà sa figure et sa forme; il résiste ou cède à un mouvement plus ou moins intense, voilà sa mollesse ou sa dureté, sa ténacité ou sa divisibilité, sa solidité ou sa fluidité ; il se laisse entraîner par mon mouvement, voilà sa mobilité. Toutes nos sensations sont toujours le résultat du choc de quelques êtres, plus ou moins résistants, de quelques corps contre les organes qui sont aussi des êtres résistants, c'est-à-dire des corps.

En octobre 1800, le complot républicain d'Aréna et de Ceracchi, auquel la police prit trop de part, plus tard la machine infernale (24 décembre), oeuvre des royalistes, mais qui fut imputée aux jacobins et amena la déportation de cent trente républicains, éloignèrent Bonaparte des républicains, qui avaient presque tous vu avec joie le 18 brumaire. Le conseil de l'Instruction publique, composé d'idéologues, fut détruit<sup>2</sup>. D. de Tracy continua, d'une autre façon, son oeuvre interrompue. Pensant, comme il l'avait déjà écrit à plusieurs reprises, que les législateurs de l'an IV avaient, sous le nom de grammaire générale, institué ni! cours d'idéologie, de grammaire et de logique, qui, par la philosophie du langage, servît d'introduction au cours de morale privée et publique, il crut faire oeuvre utile, pour les professeurs, en leur offrant, comme un texte à commenter, un canevas à remplir, des *Éléments d'idéologie* à l'usage des écoles centrales. Mais on était au moment de prendre un parti sur la forme des maisons d'éducation : il publia des *Observations sur le système actuel d'Instruction publique*, dans lesquelles il s'efforçait, en coordonnant, en développant et en complétant les idées qu'il avait déjà exprimées, de prouver que ce système était excellent et que les bases ne laissaient absolument rien à désirer ; qu'il avait produit déjà beaucoup de bons effets et pas un mauvais; que, pour en retirer tous les avantages qu'on a droit d'en attendre, il ne s'agissait que d'en bien connaître l'esprit et d'en mettre successivement en activité toutes les parties, en les coordonnant entre elles. Distinguant les hommes de la classe ouvrière qui ont, de bonne heure, besoin du

<sup>1</sup> Les adversaires de Tracy, Royer-Collard, Cousin et même Biran, le suivent et font de la perception extérieure le problème capital de la philosophie.

<sup>2</sup> Un billet de Lucien Bonaparte avertit V. Campenon, secrétaire du conseil, que le secrétariat du conseil serait placé auprès des bureaux des établissements d'instruction publique, et qu'il fallait y transporter tous les objets dont la garde et la surveillance lui étaient confiées. Les membres du conseil D'en apprirent la destruction que par la copie de ce billet et la lettre qui la leur transmit.

travail de leurs enfants, et ceux de la classe savante, qui ont plus de temps à donner à leurs études, il montrait qu'il faut, pour les premiers, des écoles nombreuses et un cours d'études complet en son genre ; qu'il faut des écoles centrales et spéciales pour la classe, savante. L'éducation de celle-ci, dont il faut s'occuper d'abord, doit finir à vingt ans. Huit années sont consacrées à l'éducation domestique, quatre aux écoles spéciales ; il en reste huit pour les écoles centrales, où l'on doit puiser toutes les connaissances générales nécessaires à un homme bien élevé. L'instruction embrassera les langues et les belles-lettres, les sciences physiques et mathématiques, les sciences morales et politiques <sup>1</sup>. Les écoles centrales fourniront ainsi les ressources nécessaires à ceux qui se préparent aux différentes écoles spéciales. Dans chaque profession, il faut d'ailleurs posséder ces trois genres d'instruction. on ne peut être lettré ou érudit, sans avoir au moins une teinture des sciences physiques et mathématiques ; on ne peut cultiver ces dernières sans savoir au moins une autre langue que la sienne; les sciences morales et politiques ne peuvent pas plus se passer de ces secours et tout homme a besoin, comme individu, de connaître ses facultés intellectuelles; comme homme social, de connaître les principes de la morale privée et publique. Aussi la loi place, dans chaque école, un professeur de langues anciennes et un de belles-lettres, un professeur d'histoire naturelle, un de physique et un de mathématiques, un professeur de grammaire générale, un de morale et législation, un d'histoire. Ces études diverses marchent de front et occupent à toutes les époques plus ou moins de temps, mais de manière à n'être jamais complètement perdues de vue. Elles doivent s'entr'aider <sup>2</sup>. Certaines parties en seront enseignées à différentes reprises et envisagées à chaque époque sous un nouvel aspect. Le plan d'études que propose D. de Tracy satisfait à toutes ces conditions. La première année comporte des notions élémentaires de latin et de français, d'arithmétique, au besoin des leçons d'écriture. Dans la deuxième, on continue les leçons élémentaires de latin et de franc-ais, on donne des notions élémentaires de géographie physique, historique et politique, d'histoire naturelle; avec la troisième commencent des études plus raisonnées, et partant plus difficiles, les cours de latin et de grec, de mathématiques, de grammaire générale.. Dans la quatrième (douze à quatorze ans), l'année peut-être la plus importante, on continue les mêmes études. La cinquième comprend des cours de latin et de grec, d'histoire naturelle, de chimie et de physique, de morale et législation, continués dans la sixième, où le cours de morale traite de morale publique et explique l'origine des pouvoirs. les sources des richesses, c'est-à-dire l'organisation sociale et l'économie politique. La septième a des cours de belles-lettres, de mathématiques appliquées, d'histoire; dans la huitième, on revoit ce qu'on a appris des langues, des lettres et de l'idéologie ; on applique les théories mathématiques aux principales parties de la physique ; on s'habitue à juger sainement des hommes et des choses ; on est prêt à vivre en homme raisonnable et à continuer un des trois genres d'études dans les écoles spéciales.

Certaines personnes ne voudraient pas de cours d'histoire mais on ne peut y suppléer par aucun livre, parce qu'il n'y en a pas qui ne consacre une erreur ou morale, on politique, ou physique, ou mathématique. Tout le monde sait de l'histoire,

<sup>1</sup> Ce sont, dit D. de Tracy, les bases de tous les états savants : littérature et. érudition, génie civil et militaire, médecine, fonctions civiles ou politiques.

<sup>2</sup> Il faut avoir quelques notions préliminaires de divers genres pour comprendre les livres avec lesquels on apprend une langue; avoir étudié une langue et la marche du calcul, pour réfléchir sur les opérations intellectuelles dont une connaissance sommaire facilite l'étude des langues, des lettres, des sciences physiques et mathématiques, nécessaires pour apprendre la législation et l'histoire, qui, à leur tour, jettent un jour nouveau sur l'histoire philosophique de l'esprit humain, sur la logique et la rhétorique.

bien ou mal. La manière dont les hommes prennent l'habitude d'envisager les événements humains, décide de la majeure partie de leurs opinions, est la source de leurs sentiments, de leurs passions et le principe secret de leur conduite. N'en laissons donc pas la décision au hasard ; suivons le conseil du bon et sage Rollin qui, regrettant qu'on ne l'enseignât pas, lui attribuait une place considérable. Mais, dit-on encore, la morale raisonnée et surtout l'idéologie sont des connaissances au-dessus de l'âge où les enfants doivent les étudier. Sans doute on ne doit pas faire entrer dans la grammaire générale, en troisième et quatrième année, ce qui ne doit être que dans le cours de belles-lettres de la huitième ; mais il faut, de bonne heure, faire contracter aux enfants l'habitude de bien juger, de bien raisonner, partant d'examiner leurs pensées. Et ce travail n'est pas impossible pour des esprits occupés de l'étude des langues. Des instructions adressées aux professeurs leur feraient connaître en quel sens chaque cours doit être fait, les rapports qui doivent le lier aux autres et la méthode dont on désire qu'ils se servent. Une société d'hommes instruits, analogue au Conseil d'instruction publique créé par François (de Neufchâteau), préparerait ces instructions, inviterait les professeurs à rédiger leurs leçons, à composer des cahiers, non pour les faire apprendre par cœur ou les dicter, mais pour les envoyer à cette société qui les examinerait, proposerait de publier les meilleurs et d'en récompenser les auteurs. Un pensionnat, tenu par un particulier de mérite et recevant vingt élèves boursiers, serait assuré du succès -et ,donnerait de l'activité à l'école centrale.

Les écoles spéciales enseignent, comme l'École polytechnique, les sciences physiques et mathématiques ; comme les écoles de médecine, les sciences physiques ; comme le Muséum, les sciences physiques et naturelles. Il faudrait des écoles spéciales pour les sciences morales et politiques, pour les belles-lettres et les langues, qui pourraient être installées, la première au Collège de France <sup>1</sup> la seconde à la Bibliothèque Nationale <sup>2</sup>.

Quant aux écoles de droit, il faudrait en établir plusieurs et y adjoindre quelques chaires, qui en feraient aussi des écoles spéciales pour les sciences morales et politiques. L'État n'établira jamais de pensionnat auprès des écoles spéciales ; mais le Prytanée peut recevoir les élèves des diverses écoles spéciales de Paris, parmi ceux qui auront eu des succès dans toutes les écoles centrales : il sera le Prytanée français, le grand pensionnat de la République et servira de modèle à tous les pensionnats particuliers.

Pour la classe ouvrière, les institutions sociales seront toujours la partie la plus importante de l'éducation, qui sera aux trois quarts faite, si celle de la classe savante est bien organisée. Il faut, pour ne pas laisser le peuple livré à des erreurs funestes, lui enseigner les vérités qui se rapportent aux trois chefs que nous avons remarqués dans l'instruction de la classe supérieure. L'instruction ne doit différer que du plus au moins, elle doit consister, non en développements ou en discussions fines, mais en résultats sains ; par conséquent, il faut examiner scrupuleusement les instituteurs et les livres. Quand le ministre sera assuré de la capacité d'un jury d'instruction, il le

<sup>1</sup> Cf. le Rapport de D. de Tracy au Conseil «Instruction publique, p. 322.

<sup>2</sup> Au Collège de France, il y aurait des chaires, où l'on démontrerait les principes de l'économie politique ou de l'organisation sociale en général, où l'on enseignerait la statistique des différents états et la théorie de l'impôt, celle du système monétaire, du change et des diverses branches de commerce. À la Bibliothèque Nationale seraient des cours de grammaire générale et d'art oratoire, d'art poétique, pour l'instruction des littérateurs en général.. des cours particuliers de la grammaire et de la littérature des différents peuples anciens et modernes, pour former des interprètes ou des savants dans un genre particulier d'érudition.

chargera d'accueillir, de provoquer même les vœux des communes qui désireraient des écoles primaires et qui, présentant un homme digne de les diriger, offriraient de supporter la moitié ou les trois quarts de la dépense : « Nulle leçon n'est utile que là où on désire la recevoir, et la meilleure preuve qu'on désire sincèrement la recevoir, c'est de consentir à en payer une partie ». Beaucoup de communes manqueront d'écoles primaires, et ces écoles ne seront pas excellentes là où elles seront d'abord établies. Mais on y apprendra à lire, à écrire; on y recevra quelques notions utiles; il ne s'y enseignera rien de pernicieux; il s'opérera beaucoup de bien et point de mal. Quand l'instruction de la classe savante sera complétée et -perfectionnée, on pourra en extraire ce qu'il convient de transporter à l'enseignement de la classe ouvrière; alors on répandra facilement dans la masse des citoyens des lumières assez pures et assez étendues.

Nous avons insisté sur ce Mémoire, parce qu'il nous fait voir en quel sens comprenaient la loi de Brumaire et ceux qui l'avaient faite et ceux qui l'avaient appliquée; parce qu'il nous révèle, comme le Mémoire sur *les Moyens de fonder la morale d'un peuple*, un esprit éminemment pratique et prouve une fois de plus qu'idéologue ne veut pas dire utopiste, en fournissant bien des indications qu'on pourrait encore mettre à profit. L'enseignement primaire n'est devenu réellement fécond que quand les maîtres de l'enseignement supérieur ou secondaire ont mis, en termes simples et faciles à comprendre, la science à la portée des instituteurs primaires et de leurs élèves. Les finances de l'État s'en fussent peut-être mieux trouvées, sans que l'enseignement y perdît, si l'on s'était souvenu que la meilleure preuve qu'on désire sincèrement l'instruction, c'est de consentir à payer une partie des dépenses qu'elle occasionne.

La *Décade* rendit compte de cet ouvrage, et rappela les plans de Talleyrand, de Condorcet, « chef-d'œuvre d'une philosophie profonde et claire ». Après avoir lu D. de Tracy, disait-elle, on pouvait avoir des doutes sur le sort réservé aux écoles centrales; on restait convaincu que ce serait pour la République un danger, pour la France, un malheur de les perdre. Puis elle comparait ce travail, d'un esprit si philosophique et d'un style si précis, au *Discours sur l'état des lettres* de La Harpe, où se trouve « l'art d'avoir toujours des phrases prêtes sans une pensée ni une connaissance, et un pathos ridicule même pour des écoliers et des régents »<sup>1</sup>. Le succès de ceux qui enflent des phrases, comme La Harpe ou de ceux qui analysent des idées comme D. de Tracy, dépend, disait-elle, du résultat de la lutte engagée entre les adversaires et les défenseurs de la Révolution. Elle n'aurait pas que la philosophie et la liberté ne gagnassent leur cause ; que la brochure de D. de Tracy ne plaçât son nom parmi les noms révéérés des défenseurs de la raison et de la liberté. Quelques jours plus tard<sup>2</sup>, D. de Tracy écrivait à un professeur de l'école centrale de l'Oise, que ce qui importe, c'est de bien sentir que tout homme qui cultive son esprit a besoin d'être instruit dans trois genres de connaissances qui s'entraident, et que la classe aisée doit les trouver réunis dans les écoles centrales. Les idéologues avaient dans l'avenir une confiance que les actes du gouvernement consulaire et impérial ne devaient pas justifier. Ils pourraient, s'ils revenaient aujourd'hui, montrer sans peine que leurs descendants profitent de ce qu'il ne leur a pas été donné d'établir.

<sup>1</sup> Elle rappelait le mot de Fontenelle : « Mon frère dit la messe tous les matins et le reste du jour il ne sait ce qu'il dit », en ajoutant que La Harpe ne disait pas la messe tous les matins, mais que tout le long du jour, c'est au frère de Fontenelle qu'il ressemblait parfaitement.

<sup>2</sup> *Décade phil.*, 20 fructidor an IX.



D. de Tracy est alors en pleine possession de sa doctrine et en aperçoit nettement toutes les conséquences pratiques. Il a exposé l'une et indiqué les autres, dans des Mémoires qui ont eu un prodigieux retentissement, dans les circulaires, dans le Rapport et les *Observations* qui révélaient un homme capable de diriger avec habileté l'enseignement public. Il lui reste à donner à ses théories une forme définitive en les exposant dans des traités spéciaux.

## Chapitre VI

---

### Destutt de Tracy idéologue, grammairien et logicien, sociologiste, économiste et moraliste

#### I

Les éléments d'idéologie ; méthode pour exposer et étudier l'idéologie ;  
tendances positives, physique et géométrie.

[Retour à la table des matières](#)

Le 10 thermidor an IX la *Décade* annonçait la première partie du *Projet d'Éléments d'idéologie*, « excellent ouvrage, dont elle se proposait de rendre compte incessamment ». D. de Tracy ne voulait pas écrire une histoire complète de l'esprit humain, mais éclaircir la formation des idées pour établir d'une manière certaine la théorie de leur expression. Il s'était donc borné à cinq ou six points principaux : le nombre de nos facultés intellectuelles réellement distinctes et les effets de chacune d'elles, la formation de nos idées composées, l'existence et les propriétés des corps, l'influence des habitudes, l'origine et les effets des signes. Reprenant le plan du grand Mémoire sur la faculté de penser, il le développait en dix-sept chapitres <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Huit contenaient la description de nos facultés intellectuelles, trois l'application de cette connaissance à celle des propriétés des corps, six les effets de la réunion de notre faculté de sentir avec la faculté de nous mouvoir.

Si Condillac est le créateur de l'idéologie, D. de Tracy ne lui ménage pas les critiques. Il se distingue des *disciples* de Condillac, qui ont fait des additions ou des suppressions à la division de l'intelligence, et de ses *sectateurs*, qui ne conviendraient pas qu'il a raison de ramener la faculté de sentir à des sensations, à des souvenirs, à des rapports, à des désirs. Avec Condillac et Locke, pour qui l'idéologie est une partie de la physique, D. de Tracy cite Hobbes, « un de nos plus grands philosophes », et le *Traité de la Nature humaine*, traduit par d'Holbach; Buffon, l'éloquent interprète de la nature, qui n'aurait pas cru avoir achevé son histoire de l'homme, s'il n'avait essayé de décrire sa faculté de penser; Malebranche, un de nos plus beaux génies; Berkeley, un excellent esprit; Pinel et Cabanis, les physiologistes philosophes qui feront avancer l'idéologie; d'Alembert et Rousseau, Laplace et Bonnaterra <sup>1</sup>.

D. de Tracy a utilisé ses recherches antérieures <sup>2</sup>. Toutefois la pensée a, le plus souvent, subi des modifications dans la forme. Les ouvrages antérieurs avaient été faits pour des savants, *l'Idéologie* a été écrite pour les écoles centrales et doit pouvoir être lue avec fruit, par un bon esprit, même sans les commentaires d'un habile professeur. Or si D. de Tracy croit qu'un ouvrage didactique doit être froid et ne pas chercher à ébranler l'imagination, il pense qu'il doit être méthodique (V, 362); qu'il faut, pour être bien compris, toujours partir du point où sont les gens à qui l'on parle et des idées qui leur sont les plus familières; disposer les vérités dans un ordre convenable; n'oublier aucune de celles qui sont essentielles et écarter toutes celles qui sont surabondantes, faire que toutes s'enchaînent, s'appuient réciproquement et soient présentées assez clairement pour être entendues par les personnes les moins instruites. Cette méthode <sup>3</sup>, que les auteurs de livres élémentaires ont trop souvent le tort de ne pas mettre en pratique, D. de Tracy l'a suivie dans presque tout son ouvrage. Il profite du chemin que ses lecteurs ont déjà parcouru, se sert de ce qu'ils ont appris en grec, en histoire naturelle, en physique, en mathématiques pour les faire réfléchir et les habituer peu à peu à l'analyse de la pensée. De même, au lieu de débiter par des définitions, il multiplie les exemples familiers, il insiste sur le sens qu'ont les mots dans des locutions usuelles, pour conduire plus aisément et plus sûrement, aux idées qu'ils expriment <sup>4</sup>. S'agit-il d'expliquer la formation des idées composées, il dit aux jeunes gens : « La pêche dont vous avez goûté hier vous a donné les sensations d'Une belle couleur, d'une bonne odeur, d'un goût agréable; vous

<sup>1</sup> Il ajoute (p. xxx) que s'il n'a pas cité les auteurs dont il s'est quelquefois approprié les idées, c'est qu'il ne s'est pas rappelé à qui il en était redevable.

<sup>2</sup> Le chapitre 1er traite de la pensée comme le chapitre I, p. 2, du Mémoire publié en l'an VI. Le ch. VI traite de la formation des idées composées étudiée autrefois dans les ch. III et V, p. 2. L'analyse condillacienne de la pensée est critiquée dans le ch. XI comme elle l'avait été dans le ch. I, p. 1, et dans le Mémoire de l'an VIII. L'existence, qui avait fait l'objet du Mémoire de Thermidor, est traitée dans le ch. VI; la faculté de nous mouvoir, celle de vouloir, analysées dans le ch. II, p. 1, ch. IV, p. 2 du grand Mémoire, font l'objet des ch. XII et XIII. Les trois derniers chapitres, consacrés à l'étude des effets que produit en nous la fréquente répétition des mêmes actes, du perfectionnement graduel de nos facultés intellectuelles, des signes et de leurs effets, développent sur certains points et reprennent quelquefois textuellement les idées exposées dans le troisième partie du Mémoire sur la faculté de penser. Enfin les ch. IX et X, sur les propriétés des corps, reproduisent en grande partie le ch. I, p. 1, en y ajoutant les éclaircissements. promis dans le Mémoire de prairial, pour établir un lien entre la métaphysique et la physique encore trop séparées.

<sup>3</sup> Cf. P. Laloï et F. Picavet, *Instruction morale et civique ou Philosophie pratique*, p. III.

<sup>4</sup> C'est ainsi qu'il se sert des phrases, « je pense cela », « je pense à notre promenade d'hier, etc., » pour montrer que penser c'est toujours sentir et rien que sentir; que nous avons Us idées de quatre espèces différentes et qu'il y a en nous sensibilité, mémoire, jugement, volonté. De même il emploie les propositions, « un cheval court bien », « Pierre est gai », « Jacques se porte bien », pour établir que le jugement nous fait sentir des rapports.

l'avez sentie molle au toucher; vous savez qu'elle est sur mi arbre fait d'une certaine manière et situé en tel endroit. De toutes ces idées, vous formez une idée unique, qui est l'idée de cette pêche... Vous voyez d'autres êtres qui ont avec elle beaucoup de caractères communs, mais qui en diffèrent cependant à bien des égards... Vous négligez ces différences... vous prononcez que ce sont encore des pêches : et voilà que l'idée est devenue générale et n'est plus composée que des caractères qui conviennent à toutes les pêches » <sup>1</sup>. Il fait avec ses lecteurs ce qu'il a fait auparavant avec des enfants aussi jeunes qui n'avaient rien de remarquable pour l'intelligence et qui ont saisi avec facilité et plaisir toutes ces idées (p. 5).

Avant d'indiquer les changements que la pensée de l'auteur a subis dans le fond, il importe de montrer quelle méthode D. de Tracy emploie et recommande pour l'étude de l'idéologie, dans quelles limites il la renferme et quelle partie il en veut lui-même explorer. La métaphysique, c'est-à-dire ce qui a pour objet de déterminer le principe et la fin de toutes choses, de deviner l'origine et la destination du monde, rentre dans les arts d'imagination, destinés à nous satisfaire et non à nous instruire (XV). Aussi D. de Tracy se refuse à affirmer ou à nier que la sensibilité existe dans les végétaux ou dans les minéraux, parce que nous sommes dans une ignorance complète à ce sujet et qu'en bonne philosophie il ne faut jamais rien supposer (ch. II). La sensibilité et la mémoire sont les résultats d'une organisation dont les ressorts secrets sont impénétrables pour nous (ch. III). Si nous ne pouvons nous représenter la force vitale que comme le résultat d'attractions et de combinaisons chimiques, donnant naissance, pour un temps, à un ordre de faits particuliers, mais rentrant bientôt sous l'empire des lois plus générales, qui sont celles de la matière inorganisée; nous ne savons pas en quoi elle consiste. Nous ignorons la nature du mouvement opéré dans les nerfs et suivi d'une perception, la manière dont s'exécutent les mouvements que produit la force vitale (ch. XII). La seule chose utile, c'est d'étudier ce qui est, pour le connaître et en tirer le parti le plus avantageux, sans s'engager dans la recherche des causes et des origines, source inépuisable d'égarements et d'erreurs (ch. III).

Nous avons vu que, de propos délibéré, D. de Tracy s'était limité à l'idéologie rationnelle, sans renoncer toutefois à l'éclairer par les indications de la physiologie. Il conserve la même position dans son nouvel ouvrage: l'idéologie est pour lui une partie de la zoologie et son livre montrera que l'étude de l'idéologie consiste tout entière en observations et n'a rien de plus mystérieux ni de plus nébuleux que les autres parties de l'histoire naturelle. Sans doute il regrette de ne pas l'avoir liée plus intimement à la physiologie, mais aucune de ses explications n'est en contradiction avec les lumières positives fournies par l'observation scrupuleuse de nos organes et de leurs fonctions <sup>2</sup>. Il attend tout des physiologistes philosophes, spécialement de

<sup>1</sup> Voyez encore quelques pages plus loin l'explication de la façon dont se forme l'idée générale de fraise. M. Taine qui, fort heureusement pour ses lecteurs, ne s'est pas interdit d'agir sur l'imagination, a usé avec bonheur d'exemples analogues: « Vous donnez un bon coup de dent dans une belle pêche rouge, sucrée, fondante; toutes les papilles de votre langue dressent leurs houppes nerveuses pour s'imprégner du sue exquis de la chair rose et juteuse, et vous avez une sensation de saveur, etc. » (*Les philosophes classiques du XIXe siècle en France*, 5e éd., p. 241 sqq.)

<sup>2</sup> Quelques notions sur les nerfs (ch. II), dont les mouvements sont l'occasion des sensations internes ou externes, résument l'enseignement donné dans la classe d'histoire naturelle ; des observations générales sur les rapports de la physiologie et de l'idéologie, de la faculté de nous mouvoir et de la faculté de sentir (ch. XI, XII, XIII) montrent clairement qu'il connaît fort bien les résultats auxquels étaient arrivés les physiologistes contemporains et qu'il comprend parfaitement combien il est nécessaire, pour réussir dans ces recherches, de considérer notre individu-tout entier et dans son ensemble (ch. XII). En outre comme il pense que toutes nos opérations intellectuelles, nos perceptions sent des effets de mouvements qui s'opèrent dans nos organes (275) ; il confirme, par

Cabanis, pour les progrès de l'idéologie. En outre tous les hommes commencent par l'idiotisme enfantin, finissent par la démence sénile et ont dans l'intervalle plus ou moins de manie délirante, suivant le degré de perturbation de leurs opérations intellectuelles les plus profondément habituelles : les études pathologiques feront donc avancer l'idéologie et Pinel, en expliquant comment les fous déraisonnent, apprend aux sages comment ils pensent.

Si D. de Tracy croit avoir assez fait en établissant sur des bases solides l'idéologie de l'homme, il souhaite que l'on observe de nouveau, en les soumettant à un examen rigoureux, les faits extraordinaires qui suivent immédiatement la naissance de certains animaux. Draparnaud devrait remplir, à cet égard, les espérances qu'il a données (302) et traiter de *l'idéologie comparée*. D. de Tracy s'appuie lui-même sur l'observation des sauvages et des paysans des campagnes écartées, des enfants et des animaux; il voudrait qu'on eût examiné, avec les précautions nécessaires et les détails suffisants, les enfants rencontrés dans les forêts (ch. XV), car il serait très curieux de démêler ce que nos facultés doivent au perfectionnement de notre individu et il celui de l'espèce, et nous nous connaissons d'autant mieux que nous nous considérerons sous des aspects plus divers <sup>1</sup>.

Quelle méthode a-t-il suivie dans la partie de l'idéologie qu'il s'est spécialement réservée ? L'ouvrage montre en lutte deux hommes d'un esprit absolument différent, un physicien qui ne veut que l'observation, un géomètre qui fait trop souvent appel au raisonnement. Le physicien fait consister l'étude de l'idéologie tout entière en observations et affirme que c'est la partie de la physique animale qui exige les plus scrupuleuses et les plus circonstanciées (311). Comme s'il s'agissait de la chute de la fumée dans le vide et de son ascension dans l'air, l'idéologue doit examiner les différentes façons dont les choses se passent, y découvrir quelques *lois générales*, c'est-à-dire quelques manières constantes d'agir. Si les faits se trouvent toujours tels qu'il devraient être, en supposant ces lois réelles, on ne s'est pas trompé en les remarquant, on ne les a pas imaginées à plaisir pour forcer les faits à s'y accommoder (284). Toujours il faut partir de ces derniers (6), préférer une théorie fondée sur des *faits positifs* à celle qui repose que sur un rapport entre deux idées générales prises pour des êtres réels (16) <sup>2</sup>. Mais le géomètre voit dans toute science une série de jugements, qui forment une longue chaîne dont tous les anneaux sont égaux; aucune n'est par elle-même plus obscure qu'une autre (14); tout dépend de l'ordre que l'on sait y mettre, pour éviter les trop grandes enjambées. Seule entre toutes, la géométrie pure est d'une certitude absolue, parce que seule l'étendue peut être rigoureusement partagée en parties distinctes. Les autres sciences ont une certitude proportionnée aux sujets qui, traités par elles, sont appréciés en parties de l'étendue. Par conséquent l'énergie des sentiments, des inclinations, des opinions ne pouvant jamais, même dans les circonstances les plus favorables, être appréciée exactement que par les effets qui les suivent, les recherches sont plus difficiles, les résultats moins rigoureux dans les sciences morales et politiques D. de Tracy mélange d'une façon inégale les deux

---

l'examen physiologique de la manière dont s'opèrent nos sensations, la conjecture d'après laquelle nous apercevons, la première, l'étendue de notre propre corps (174). Il croit qu'on pourrait essayer d'expliquer, par les circonstances de notre organisation, la mémoire (303) et certains faits qui indiqueraient qu'il n'est pas de l'essence de la sensation de faire connaître d'où elle vient ni par où elle vient (46).

<sup>1</sup> Voyez les mêmes idées chez Cabanis, ch. III et IV.

<sup>2</sup> Nous avons signalé des tendances analogues chez Cabanis (ch. III et IV), ce qui nous a permis de trouver trop rigoureux, dans sa forme générale, le jugement. porté par M. Taine sur la méthode des idéologues.

méthodes, à la façon d'un Écossais, qui aurait renoncé à la recherche des causes, mais qui aurait longtemps subi l'influence de Descartes <sup>1</sup>. Il a beaucoup observé comment on pense (3) et il recueille des faits, sans remonter à leurs causes, qui lui sont inconnues, sans en tirer des conséquences prématurées (269). Il procède à la fois par analyse et par synthèse : « Quand nous aurons examiné, pour ainsi dire, pièce à pièce, toutes les parties de la faculté de penser, nous les rassemblerons pour les voir agir » (50). A-t-il cru trouver une loi générale, analogue à celles de l'hydrostatique et de la mécanique, comme celle de tous nos mouvements, eu rapprochant les faits principaux, en les comparant, en examinant les rapports (325), en un mot a-t-il fait une hypothèse, oui comme il le dit une *conjecture*, il en demande la justification aux faits. Plus sont nombreux ceux qu'elle explique, plus on est près du but, car la perfection de la science serait de voir tous les faits possibles naître d'une seule cause (284). Les faits sont des *conséquences* qui rendent toujours plus plausible le *principe* ou la loi (378) ; les vérités les plus abstraites ne sont que des conséquences de l'observation des faits (6). Donc lorsque beaucoup de faits autorisent une conjecture, on l'admettra, si elle ne répugne pas à la raison (277), c'est-à-dire si elle n'implique pas contradiction (299). On ira plus loin : en rapprochant des effets compliqués de l'habitude les *observations* sur les propriétés de nos mouvements tant internes qu'externes, sur les *conséquences* de ces propriétés dans l'exercice de chacune de nos facultés intellectuelles, on démêlera facilement les *causes prochaines* de tous ces effets (291). A défaut de la preuve de fait, on aura recours à la preuve de *raisonnement* (46). Comme d'ailleurs le raisonnement arrive plus vite que l'observation à des résultats, D. de Tracy en fera trop souvent un usage excessif. Il imaginera un ordre de choses tel que les sensations, jugements ou désirs, n'imprimeront aucune trace durable en nous (304) ; il affirmera que le premier homme, vivant isolé, serait resté bien au-dessous du degré de capacité du sauvage le plus brute, puisqu'il n'aurait eu l'usage d'aucune langue (317) ; il écrira qu'il *a pu y avoir un temps* où nous sentions sans juger (47). Aussi en disant avec raison, que presque tous les phénomènes idéologiques renferment des circonstances si multipliées et si diverses que l'on en porte des jugements tout différents, suivant l'aspect sous lequel on les a envisagés ; que, pour les connaître réellement, il faut les avoir considérés sous *toutes* leurs faces (407) ; que la difficulté est telle, qu'il faut être fort avancé déjà pour voir en quoi elle consiste (242), il n'hésitera pas à dire que les faits sont en nous, les résultats tout près de nous, le tout si clair que l'on a peine à comprendre comment tant de gens l'ont si fort embrouillé (15) <sup>2</sup>. Après avoir reconnu la nécessité de l'idéologie physiologique, pathologique, infantile et comparée, il affirmera que, « s'il ne s'est pas égaré », il a donné nue idée nette de l'instrument universel de toutes nos découvertes, de ses procédés, de ses effets, de ses résultats et du principe de toutes nos connaissances, *ce qui n'était peut-être pas encore arrivé*. Même il croira que sa manière de décomposer la pensée satisfait à l'explication de tous les phénomènes explicables (228).

<sup>1</sup> D. de Tracy place, dans sa Logique, Descartes au-dessus de Bacon (cf. § 3).

<sup>2</sup> « Il suffit d'examiner en détail le mécanisme de nos opérations intellectuelles, pour voir qu'il n'est pas aussi compliqué qu'on l'avait cru d'abord (p. 3) ».

## II

La faculté de penser ; existence des corps, nouvelle doctrine ; Tracy et Biran ; critique de Condillac ; l'habitude et les signes.

[Retour à la table des matières](#)

La première section de l'ouvrage, consacrée à la description des facultés intellectuelles, reproduit, avec plus de précision encore, certaines idées du grand Mémoire. La faculté de penser ou de sentir est la faculté d'avoir des idées ou des perceptions, sensations proprement dites, souvenirs, rapports ou désirs. Elle comprend donc quatre facultés élémentaires, sensibilité proprement dite, mémoire, jugement, volonté. Pour la première, D. de Tracy, comme Cabanis, tient compte des sensations internes, colique, nausée, faim, mal de tête, fatigue, sensation de mouvement, etc. La mémoire ne nous apprend ni la cause, ni la manière dont se produisent les souvenirs, et sans le jugement, nous ne distinguerions jamais une sensation actuelle d'un souvenir. Quant au jugement ou faculté de sentir des rapports, il suppose deux idées ou groupes d'idées et n'en suppose que deux <sup>1</sup>. La volonté, résultat de l'organisation comme les autres facultés, nous rend heureux ou malheureux, dirige les mouvements de nos membres, les opérations de notre intelligence, et se confond, plus que toute autre, avec le moi. Elle est le produit de nos désirs, et ceux-ci le résultat de nos jugements : le seul moyen de les régler, c'est-à-dire d'être véritablement moraux, c'est de porter des jugements justes et vrais <sup>2</sup>.

Par ces quatre facultés se forment toutes nos idées ou perceptions composées. Seul l'acte de la faculté de sentir est une idée simple. Si nous le rapportons à un être hors de nous, l'idée qui comprend l'action de sentir et celle de juger, est composée, mais particulière à un seul fait. Le souvenir de celle-ci se réveille-t-il à l'occasion de plusieurs autres faits semblables ? elle devient une idée générale, commune aux sensations du même genre, et dans laquelle n'entre aucune des circonstances particulières à chacune. Réunir plusieurs idées ou perceptions élémentaires c'est *concréter* ou former l'idée composée individuelle d'un être réel, pêche ou fraise. En retrancher les circonstances particulières à chacune, c'est *abstraire* pour former l'idée composée et générale. Les idées générales sont donc des manières de classer nos idées sur les individus, partant, de pures créations de notre esprit, dans lesquelles n'entrent que des sensations, des souvenirs, des jugements et des désirs.

A nouveau D. de Tracy pose la question soulevée dans presque tous ses travaux antérieurs. Si nos sensations, souvenirs, jugements, désirs, ne sont que des modifications de notre être, si nos idées composées se forment de ces éléments et sans aucune intervention étrangère, comment avons-nous jugé qu'elles sont occasionnées par des êtres qui ne sont pas nous ? Y a-t-il des corps et comment le savons-nous ?

<sup>1</sup> La proposition n'a donc que deux termes; le jugement y est prononcé par la forme indicative ou affirmative qu'on donne au verbe être, et non par ce verbe qui fait partie de l'attribut. Il n'y a pas de proposition négative, parce que la négation ne sert qu'à modifier l'attribut.

<sup>2</sup> Cf. Descartes, *Discours de la Méthode*, part. 3.

Les sensations internes, les saveurs, les sons, les impressions visuelles, les sensations tactiles non accompagnées de mouvement, ne nous apprennent rien sur notre propre existence. Quand je meus mon bras, j'éprouve une sensation de mouvement ; quand le mouvement cesse par l'effet d'un obstacle, j'en suis averti. C'est beaucoup, dit D. de Tracy, mais ce n'est pas assez, comme je l'ai pensé autrefois en m'avançant trop <sup>1</sup>. Ne sachant pas encore que j'ai un bras ni qu'il y a des corps, je ne suis pas obligé, par ces changements de manière d'être, de reconnaître que ce qui fait cesser ma sensation de mouvement est un être étranger. En quel sens D. de Tracy modifie-t-il donc sa doctrine antérieure?

D'abord il fait appel à la volonté. Supposons une sensation de mouvement accompagnée du désir de l'éprouver: elle cesse tandis que le désir subsiste. J'apprends qu'il y a une existence qui s'oppose à mon désir : le désir est moi, ce qui lui résiste est *hors de moi*. Mais D. de Tracy avait soutenu que sans la motilité, nous n'aurions ni volonté, ni jugement. Il ne saurait plus l'affirmer sans tomber dans un cercle vicieux. Aussi croit-il que la sensation, agréable ou désagréable, est unie au jugement par lequel nous sentons un rapport entre elle et notre faculté de sentir, que le désir irréfléchi de s'agiter, quand on éprouve une vive douleur, précède et accompagne le premier de nos mouvements.

Ni D. de Tracy, ni aucun de ceux qui l'ont étudié, n'ont donné les raisons de ces changements. Après avoir lu Cabanis, on peut s'en rendre compte: « Cette manière d'envisager les objets, disait. D. de Tracy, nous met sur la voie pour comprendre comment certaines circonstances de notre organisation, provenant de la différence des tempéraments, des âges, des maladies, ont tant d'influencer sur nos jugements et nos penchants, pour concevoir ce que sont les déterminations instinctives ». Or Cabanis <sup>2</sup> fait sortir les instincts de conservation, de nutrition, etc., de déterminations propres aux systèmes nerveux, circulatoires et digestifs, en séparant nettement la conscience et les impressions : on peut donc vouloir ou avoir des désirs, sans connaître; tirer de la faculté de sentir, déterminations et idées. D. de Tracy, qui « demandait à la physiologie de l'éclairer », a mis ses opinions en accord avec celles de « son maître et ami », et Cabanis s'est déclaré ensuite pour lui contre Biran, parce que ses idées « sur ce sujet étaient depuis longtemps arrêtées ».

Alors en effet Biran, qui s'était cru et proclamé le disciple de D. de Tracy « en développant ses premières idées sur le rôle de l'effort, se plaint amèrement d'avoir été abandonné par son maître ». Des lettres inédites, des ouvrages imprimés après la mort de Biran, les œuvres de D. de Tracy, d'Ampère, de Degérando nous font assister à une discussion d'une importance capitale dans l'histoire de la philosophie. Cabanis est avec D. de Tracy, Ampère avec Biran, et tous deux changent bien souvent de théorie; Degérando combat D. de Tracy auquel il joint Biran et Cabanis. On voit clairement la différence des points de vue auxquels se placent D. de Tracy et Biran. Le dernier est spiritualiste et substantialiste : il veut passer des faits psychologiques aux essences et aux causes. D. de Tracy reste idéaliste et phénoméniste ou plutôt se place sur le terrain positif et répugne absolument à toute assertion métaphysique. Il a été suivi par Thurot, Brown, Bain, Spencer, Mill, Taine, Ribot, tandis que Biran a inspiré les éclectiques français <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cf. ch. V, § 2.

<sup>2</sup> Cf. ch. IV, § 2.

<sup>3</sup> Sur le conseil de M. Paul Janet, nous avons renvoyé l'exposition de cette intéressante discussion à notre Introduction au premier Mémoire de Biran sur *l'Habitude*. On peut consulter, pour voir



Revenons aux *Éléments*. Par la sensation de mouvement et la volonté, on sait qu'il y a des corps. La première propriété que nous leur reconnaissons est la force d'inertie, qui suppose la mobilité et la force d'impulsion. De ces trois propriétés primordiales, D. de Tracy fait dériver, comme autrefois, l'étendue; de celle-ci l'impénétrabilité, la divisibilité, la forme et la figure <sup>1</sup>, la porosité. Quant à la durée, elle peut appartenir à des êtres sans étendue, puisqu'elle vient de la seule succession de nos sensations; mais il n'en est pas de même de la durée mesurée ou du temps, qui vient du mouvement et de l'étendue, et qui, à son tour, combinée avec l'étendue, sert à mesurer le mouvement. Avec beaucoup de précision, D. de Tracy montre qu'une quantité est mesurable, en proportion des divisions nettes et durables qu'on peut y introduire. Si l'étendue a éminemment ces qualités, la durée, dont les parties transitoires et confuses nous sont rendues sensibles par le mouvement de la terre sur son axe, a pour unité le jour. Le mouvement, dont les parties sont analogues à celles de la durée, est représenté par l'étendue, et son énergie, mesurée par la durée. C'est précisément parce que l'étendue a des divisions faciles, précises, permanentes, parce qu'elle peut être représentée fidèlement sur une échelle plus petite que nature, que l'on arrive facilement, en géométrie, à la vérité et à la certitude <sup>2</sup>. Aussi les autres sciences atteignent à l'une et il l'autre, ou emploient le calcul, dans la proportion où les objets dont elles traitent sont réductibles en mesure de l'étendue. Par suite, c'est de la nature de l'objet, lion de celle des opérations intellectuelles, que dépend le degré de clarté et de certitude des différentes sciences, mécanique, physique, médecine, sciences morales et politiques. L'analyse de nos facultés intellectuelles donne des idées plus nettes sur la nature des corps; elle devrait être l'introduction naturelle de la physique, comme de tous les genres d'études.

Le chapitre XI résume toutes les critiques que D. de Tracy avait déjà adressées à Condillac et à ses disciples. Puis l'auteur examine les effets de la réunion de la faculté de sentir avec celle de se mouvoir. A la façon de Cabanis, en se montrant assez peu affirmatif, il subordonne la faculté de penser à la motilité, et se représente en nous, non un principe actif et vraiment créateur d'une force absolument nouvelle, indépendante de toutes celles qui existent dans le monde, mais une force résultant d'attractions et de combinaisons chimiques, qui donnent naissance à un ordre de faits particuliers, pour rentrer bientôt sous l'empire des lois plus générales qui régissent la matière inorganisée. Tant qu'elle subsiste, nous vivons, nous nous mouvons et nous sentons. Nous ignorons comment s'exécutent les mouvements apparents ou internes qu'elle produit; nous ignorons et la nature du mouvement que suit la perception, et quelles différences séparent les mouvements qui précèdent des perceptions ou des souvenirs, des désirs ou des jugements différents. A son tour, la faculté de vouloir agit sur la motilité. Mais les mouvements qui entretiennent et renouvellent la vie nous sont complètement inconnus, et partant, ne sont pas soumis à l'empire de la volonté. Ceux dont quelquefois nous avons, et quelquefois nous n'avons pas conscience, sont, dans le dernier cas, indépendants de la volonté; dans le premier, tantôt ils s'exécutent sans notre intervention, tantôt malgré notre volonté, tantôt ils sont volontaires.

---

combien elle a encore d'intérêt, William James, *the Feeling of effort*; Renouvier, *Psychologie rationnelle et Critique philosophique* (passim); A Bertrand, *la Psychologie de l'effort*.

<sup>1</sup> D. de Tracy distingue, comme le pancrace de Molière, la figure de la forme. Et qui mieux est, la distinction n'est pas à dédaigner: la forme connue par le tact est toujours la même; la figure est l'impression qui produit cette forme sur notre oeil, et varie selon les circonstances et les positions.

<sup>2</sup> Auguste Comte, Cours de *philosophie positive*, 3e leçon : « La mathématique a pour objet de déterminer les grandeurs les unes par les autres d'après les relations précises qui existent entre elles ».

D'autres mouvements sont toujours volontaires; d'autres se font toujours malgré nous; d'autres sont toujours impossibles. Enfin ceux qui sont le plus soumis à notre volonté sont eux-mêmes le produit d'une foule d'autres mouvements internes qui ont lieu sans que nous le voulions, et même sans que nous le sachions. Ce sont, dit D. de Tracy, les résultats qui s'opèrent parce que nous le voulons, mais les mouvements qui y préparent s'exécutent d'eux-mêmes. Quant aux facultés intellectuelles, l'influence qu'exerce sur elles la volonté est proportionnelle à l'influence qu'elle exerce sur les mouvements qui produisent perceptions, souvenirs, jugements, désir. Sur ce point, comme sur la question de savoir si la volonté est libre, D. de Tracy reprend des idées précédemment développées, tout en s'attachant à montrer que nous n'avons tort ni de nous identifier avec notre volonté, ni d'attacher une extrême importance à celle des autres ou à leur moi, ni de parler de mériter ou de démerite, de punitions et de récompenses, « puisque la volonté influe, médiatement, par le pouvoir qu'elle a d'appliquer notre attention à une perception, de nous faire retrouver un souvenir, examiner un rapport ».

Les quatre derniers chapitres complètent l'histoire de la pensée avec l'étude des effets que produit, en nous, la fréquente répétition des mêmes actes, du perfectionnement graduel des facultés intellectuelles dans l'individu et dans l'esprit par celle des signes. L'habitude est la source de tous nos progrès et de toutes nos erreurs; les signes, la plus précieuse invention des hommes. D. de Tracy reproduit, dans un ordre nouveau, et d'une façon plus précise, les doctrines du Mémoire sur la *Faculté de penser*. La loi de l'habitude <sup>1</sup>, c'est que plus les mouvements sont répétés, plus ils deviennent faciles et rapides, mais moins ils sont perceptibles. Elle s'applique aux sensations, aux souvenirs, où elle établit cette « liaison des idées, phénomène idéologique si important, dont l'observation a été si justement vantée, puisqu'elle jette le plus grand jour sur nos opérations intellectuelles, et qu'il n'est lui-même que la liaison mécanique ou chimique des mouvements organiques qui produisent nos idées <sup>2</sup> ». Elle s'applique aux jugements et aux désirs; elle rend compte de plusieurs faits incompréhensibles, nous fait voir que si un homme, dominé par un désir habituel, agit, pour le satisfaire, contre les lumières les plus évidentes de sa raison, c'est que les jugements réfléchis et nettement perçus sont combattus par d'autres, familiers et inaperçus <sup>3</sup>; c'est qu'il s'exécute en nous, presque simultanément, une quantité incroyable d'opérations intellectuelles, dont nous n'avons pas conscience. Ainsi encore s'expliquent ces déterminations instinctives que l'idéologie comparée étudierait avec tant de profit <sup>4</sup>. Dès le premier jour, une foule de combinaisons se font chez l'animal, avec la rapidité qu'elles acquièrent en nous par l'exercice.

De même D. de Tracy montre encore combien le premier homme, né adulte et organisé comme nous, serait resté, en vivant isolé, au-dessous du sauvage le plus borné, puisqu'il n'aurait eu aucune langue et n'aurait pu profiter de l'expérience d'aucun être semblable à lui. Il indique les avantages des signes en faisant une place plus grande à leur rôle idéologique et en considérant la grammaire, l'idéologie et la logique comme une seule et même chose. Distinguant avec raison les signes naturels

<sup>1</sup> C'est donc à Tracy et à Cabanis qu'il faut rapporter l'établissement des lois de l'habitude, et non à Biran comme le font mm. Janet et Séailles (p. 378).

<sup>2</sup> D. de Tracy continue Descartes et Malebranche, précède Spencer. Il n'est donc pas exact de dire comme M. A. Bertrand (*Rev. philos.*, juillet 1890, p. 8): « D. de Tracy a choisi la voie plus aisée, celle de la psychologie descriptive et déductive, et il s'est trouvé que le siècle s'est engagé dans la voie plus difficile de la psychologie physiologique ».

<sup>3</sup> Cf. les ch. III et IV sur Cabanis.

<sup>4</sup> Cf. les ch. III et IV sur Cabanis.

des signes artificiels et volontaires., il soutient, comme autrefois, que nous commençons à penser avant d'avoir les signes artificiels qui provoqueront, dirigeront et fixeront la marche générale de l'esprit humain dans ses combinaisons et dans ses recherches. La question, s'il s'agit des signes naturels, sera ramenée à savoir si la faculté de sentir peut être séparée de celle d'agir. Il conçoit, dit-il, un état où les mouvements internes qui produisent nos perceptions auraient lien sans être accompagnés des mouvements apparents qui les manifestent, où nous penserions sans signes <sup>1</sup>. Enfin, il voit fort bien que les signes partant de l'organe vocal, et s'adressant à l'organe de l'ouïe, sont les plus généralement usités, parce qu'ils sont les plus commodes et les plus susceptibles de perfection. L'effet le plus important des signes est de nous aider à combiner les idées élémentaires pour en former des idées composées et les fixer dans la mémoire, de se joindre aux mouvements internes qui ébranlent très peu le système nerveux quand il s'agit de perceptions purement intellectuelles, pour leur donner l'énergie de la sensation dont ils sont cause; de devenir une sorte d'étiquette de l'idée, une formule que nous nous rappelons facilement, parce qu'elle est sensible et que nous employons dans des combinaisons ultérieures, quoique nous ayons oublié la manière dont elle a été formée.

Le suie-lès des *Éléments d'idéologie* fat aussi grand que celui des *Rapports du physique et du moral* <sup>2</sup>.

### III

Mémoire sur Kant ; la farine pure et la farine d'expérience ; la philosophie allemande et la philosophie française ; la Grammaire ; D. de Tracy et James Mill ; la parole et l'écriture ; alphabet et langue universels ; jugements de Cabanis, de Thurot, de Biran ; la *Logique* dédiée à Cabanis ; histoire de la logique ; l'erreur ; génération de nos idées ; critique de Laromiguière ; les sciences générales et spéciales ; les neuf parties des éléments d'idéologie ; Supplément à la logique, la probabilité ; l'idéologie et la physiologie.

[Retour à la table des matières](#)

<sup>1</sup> C'est en ce sens que les recherches des psychologues contemporains ont résolu la question. Voyez Kussmaul, *les Troubles de la parole*; Taine, *de l'Intelligence*; Ribot, *les Maladies de la Mémoire*; Ballet, *le Langage intérieur*, etc.

<sup>2</sup> « Nous croyons, écrit Thurot dans la *Décade*, que ce livre fera époque dans l'histoire de la philosophie française ». D. de Tracy est pour lui le digne interprète des sentiments des vrais philosophes et le promoteur de leur doctrine : il réunit une méthode lumineuse et un ordre parfait, une exposition très claire et très précise de ce qu'on sait de positif et d'essentiel, à la simplicité et à la fécondité de théories nouvelles sur l'existence du monde extérieur, sur les propriétés des corps et sur les signes. Ginguené y voit une clarté et une méthode analytique qui font disparaître, de cette science encore nouvelle, tout ce qu'elle pourrait avoir de vague ou d'obscur. Degérando, qui n'en trouve point exact le système général et combat l'hypothèse sur l'origine de nos connaissances, y signale un grand nombre d'observations fines et délicates, un style pur, élégant et facile. Si Prévost de Genève refuse de se servir, pour l'enseignement, des *Éléments*, - ce qui n'a rien d'extraordinaire puisqu'il avait depuis dix ans arrêté le programme de son cours, - il reconnaît le mérite de l'auteur et croit que l'ouvrage, qui trace de nouvelles routes, est fait pour exciter l'attention, l'estime et l'émulation des hommes qui pensent. Même il signale, parmi les observations de détail, qui peuvent en être détachées et exposées à part très utilement, la théorie de l'habitude « sagement suivie et déduite » par Biran. - Il faut remarquer cette assertion : pour Prévost, D. de Tracy est le véritable auteur de la théorie de l'habitude. - Enfin le volume venait à peine de paraître que déjà plusieurs professeurs célèbres le prenaient pour texte de leurs leçons, un grand nombre de jeunes gens, pour sujet de leurs études.

Kant était alors célèbre en France: ses travaux, appréciés dès l'origine à Strasbourg par Müller et ses disciples, avaient attiré l'attention de Sieyès et de Grégoire, de B. Constant, de Degérando, de Prévost, de François de Neufchâteau et des écrivains de la *Décade*. Mercier, en le vantant emphatiquement, pour l'opposer à Locke et à Condillac; Villers, en injuriant la philosophie et la révolution françaises, n'avaient pas réussi à lui aliéner les sympathies; l'Institut le plaçait fort honorablement parmi ceux entre lesquels il choisissait un associé étranger<sup>1</sup>. Quand parut la traduction de Kinker, « un des ouvrages les plus utiles pour l'avancement de la philosophie rationnelle », D. de Tracy entreprit d'examiner le kantisme et lut le 7 floréal an X un Mémoire considérable sur la *Métaphysique de Kant*<sup>2</sup>, qu'il avait étudiée en outre dans la version latine des écrits de cet auteur. « En Allemagne, dit-il, on est kantiste comme on est chrétien, mahométan, hrahmaniste, comme on était platonicien, stoïcien, scotiste, thomiste ou cartésien. En France, il n'y a aucun chef de secte, on ne suit la bannière de personne, chacun a ses opinions personnelles et, s'il y a accord sur plusieurs points, c'est sans qu'on en forme le projet. Quand les Allemands disent que nous sommes disciples de Condillac, comme ils sont kantistes ou leibnitziens, ils oublient que Condillac n'a ni dogmatisé, ni créé un système, ni résolu aucune des questions de psychologie, de cosmologie et de théologie dont les Allemands composent la métaphysique; qu'il n'y a peut-être pas un seul de ceux qui, comme lui, se bornent à examiner nos idées et leurs signes, à en chercher les propriétés, à en tirer quelques conséquences, qui adopte ses principes de grammaire, qui soit pleinement satisfait de son analyse des facultés intellectuelles ou de ses théories sur le raisonnement. On ne tient pas compte de ses décisions, mais de sa méthode. Cette méthode conduit, d'un pas lent mais sûr, dans toutes les parties des connaissances humaines, ceux qui observent scrupuleusement les faits, qui n'en tirent qu'avec pleine assurance des conséquences, qui ne donnent jamais à de simples suppositions la consistance des faits, qui ne lient entre elles que les vérités qui s'enchaînent tout naturellement et sans lacune, qui avouent leur ignorance et la préfèrent à toute assertion qui n'est que vraisemblable ». C'est cette méthode, rigoureuse et véritablement scientifique que, sans l'avoir toujours suivie lui-même dans *l'Idéologie*, D. de Tracy compare à la doctrine de Kant. Sans doute, dit-il, dans un langage qui rappelle l'étudiant de Strasbourg, l'ami de Sieyès et de Grégoire, Kant est un philosophe très distingué, auteur d'ouvrages qui ont contribué au progrès des lumières et à la propagation des idées saines et libérales. Il est très considéré en Allemagne, où les hommes les plus habiles se font honneur d'être ses disciples; mais on ne dit pas qu'il soit un savant observateur. On annonce sa philosophie comme un vaste système qui embrasse la métaphysique, la morale, la politique, toutes les parties de la philosophie rationnelle, le monde intelligible comme le monde sensible. Or, on nous avoue, tout en lui reconnaissant éminemment le talent d'écrire, qu'il y a des obscurités dans ses ouvrages; n'est-ce pas une forte présomption contre ce système, dont la solidité semble déjà douteuse en considérant l'imperfection connue de la science? Sa doctrine, dit-on, est une rénovation complète de l'esprit humain: elle doit donc reposer sur une idéologie plus parfaite que celles qui l'ont précédée et c'est son idéologie seule qu'il faut étudier et connaître pour en juger. C'est ce qu'a pensé d'ailleurs Kinker qui explique, de la philosophie de Kant, sa *Critique de la raison pure* et, dans celle-ci, surtout sa

<sup>1</sup> F. Picavet, *la Philosophie de Kant en France de 1773 à 1814*.

<sup>2</sup> *De la Métaphysique de Kant*, « ou observations sur un ouvrage intitulé Essai d'une exposition succincte de la Raison pure », par J. Kinker, traduit du hollandais par J. le F. 1801. Ce mémoire, dans le II<sup>e</sup> volume des *Mémoires de l'institut national*, va de la page 544 à la page 606.

doctrine idéologique. Or. il considère la sensibilité comme passive, par opposition à l'entendement qui serait actif, ce qui est le contraire de la vérité. Il parle des objets sensibles comme de choses extérieures à nous, tout en répétant que la sensibilité fournit à l'entendement toute la matière de ses conceptions, sans expliquer qu'il y a des impressions qui viennent de nos organes intérieurs et des fonctions vitales, comme des impressions venant des objets extérieurs; qu'il y a des souvenirs ou perceptions d'impressions passées. Si les limites et les propriétés de la sensibilité sont mal déterminées ou présentées d'une façon inexacte et vague, l'entendement est plus mal traité encore. C'est, dit-on, en omettant la faculté de juger, qui est pourtant élémentaire et radicale, la faculté de former des conceptions. Or c'est là l'œuvre, non d'une faculté particulière, mais de plusieurs facultés distinctes. La raison est dite la faculté de conclure du général au particulier, ce qui serait, en supposant qu'une telle faculté pût exister, l'inverse de la raison, puisque c'est toujours des idées particulières que nous nous élevons aux idées générales. Toute cette analyse est donc imparfaite et ne peut conduire à rien de solide.

A coup sûr on peut admettre qu'il n'y aurait ni perception, ni connaissance s'il n'y avait des êtres sentants et des êtres sentis, que la perception et la connaissance seraient autres si ces êtres étaient eux-mêmes différents, mais non qu'il y a une connaissance dérivant de l'application de ces facultés aux objets. On dit que la connaissance du mécanisme du moulin est une chose différente de celle de la matière moulue, et que toutes deux sont nécessaires pour avoir la connaissance complète de la farine. Soit, mais il y a dans la production de la farine deux agents nécessaires, le moulin et le grain ; l'un fournit la *matière*, l'autre produit et détermine la *forme*, mais cela ne fait pas deux espèces de farine. Le moulin tout seul ne fait pas plus de la *farine pure*, que le grain tout seul de la *farine d'expérience*. Il faut leur concours pour faire de la *farine réelle*.

L'explication de la sensibilité ne fournit que l'application précise et nette de principes qu'on n'a pas prouvés. On présente l'espace et le temps comme des formes dont notre cognition revêt les phénomènes et non comme des attributs des choses en elles-mêmes; tandis que notre cognition ne revêt ni les phénomènes ni les choses d'aucune *forme*, n'impose des lois à rien, mais observe les choses, remarque les phénomènes qu'elles présentent et reconnaît les lois qu'ils suivent. Voilà à quels résultats on aboutit, en s'appuyant sur des principes abstraits, et non sur des faits, et en croyant que les idées générales nous donnent les moyens de juger des idées particulières

De même on parle de lois ou de *formes* de l'entendement auxquelles doivent toujours se rapporter tous nos jugements possibles; on affirme que supposer à notre âme la faculté de lire dans l'avenir est logiquement possible, parce que, considérant les formes des propositions et des syllogismes comme les lois et les propriétés de la pensée, on a pris l'écorce pour l'arbre, égaré l'esprit humain et retardé le moment où il connaîtra ses véritables procédés <sup>1</sup>.

Enfin l'obscurité augmente quand il s'agit de la raison, quand on parle d'idée *généralité*, constituée loi et loi *universelle* de la raison humaine, quand on parle d'une raison *pitre* qui tire de son propre fonds des conceptions, des principes indépendants de la sensibilité et de l'entendement. N'est-il pas manifeste qu'il n'y a rien d'inné en

<sup>1</sup> « C'est ce que je développerai, ajoute D. de Tracy, et prouverai complètement dans ma Grammaire et ma Logique ».

nous que nos moyens de connaître <sup>1</sup>, et que c'est l'ignorance de la façon dont se forment nos idées générales qui fait croire qu'elles existent dans notre intelligence antérieurement à tout, qui les fait prendre pour des types innés, comme les classifications que nous en formons pour les lois qui président à leur naissance? Et comment prouver, en forme, que les trois sciences dont on compose la métaphysique sont impossibles et illusoire, que les *idées* pures de l'âme, de l'univers et de Dieu sont indispensables à notre raison pour remplir sa destination ?

Il n'y a qu'à se féliciter, en voyant tout cela, d'avoir toujours soutenu que *l'idéologie* est une chose totalement différente de la métaphysique. Les Grecs ont été médecins, poètes, orateurs, artistes, mathématiciens, mais ils n'étaient pas idéologues, et l'on sait combien ils étaient métaphysiciens. Aristote, un des plus beaux génies qui aient honoré l'espèce humaine, n'avait pas assez de faits observés pour traiter l'histoire intellectuelle de l'homme. Il crut que les formes du raisonnement, effets des opérations intellectuelles, en étaient les causes ; la vraie science de la pensée, peut-être prête à naître, fut étouffée dans son germe. Quand Bacon sentit et proclama qu'il fallait refaire l'esprit humain, il ne put y réussir avec tout son génie. Descartes et Malebranche ont fait, pour créer la science de l'esprit humain, des efforts sublimes, mais souvent infructueux, parce qu'ils ont voulu construire un système dont ils n'auraient pu que préparer les bases. Les philosophes allemands sont dans le même cas. Ils sentent, tout en conservant des vestiges, des habitudes et des préjugés de l'ancienne doctrine de l'école où ils ont été élevés, qu'il faut étudier l'esprit humain dans ses opérations. Mais ils ne connaissent pas les observations faites en France, ils ne tiennent jamais compte de nos organes, des signes du langage, des méthodes de calcul et prennent l'esprit humain pour un être abstrait; ils supposent plus qu'ils n'observent, et, ignorant comment se forment nos idées, croient que les plus générales sont la source et le principe de tout. Ils ne connaissent pas même Condillac, car ils ne citent jamais la dernière édition de ses œuvres. Ils n'ont guère étudié que le *Traité des Sensations*, recueil de conjectures qu'on aurait grand tort de prendre aujourd'hui pour modèle. Ils ne recourent ni à la première partie de la *Grammaire*, ni à *l'Art de penser*, de *raisonner*, ni à la *Logique*, ni à la *Langue des calculs*, où l'esprit humain est aux prises avec les instruments qu'il se crée on dont il se sert et avec les sujets auxquels il les applique, ni au *Traité des systèmes*, chef-d'œuvre dans lequel ils se trouveraient complètement réfutés à l'avance. On ne sera jamais idéologue sans être physiologiste, et par conséquent physicien et chimiste, sans être grammairien et algébriste philosophe <sup>2</sup>. C'est en France seulement qu'on est près de savoir complètement, par théorie, en quoi et pourquoi on a raison ou tort ; qu'on voit le plus de méthode dans les livres et dans l'enseignement, de clarté dans le style, de sûreté dans les recherches, et qu'on a travaillé avec le plus de succès en ces derniers temps à perfectionner la théorie idéologique dont Bacon, Hobbes, Locke et Newton ont jeté les fondements.

D. de Tracy défendait donc énergiquement, dans ce Mémoire, la philosophie et la méthode scientifiques; il opposait aux doctrines de Kant ses propres doctrines, non sans indiquer en plus d'un endroit les points faibles du système adverse : il faisait, pour l'école empirique, avec autant de talent, sinon avec autant de succès, ce qu'a fait de nos jours Stuart Mill dans la *Philosophie de Hamilton*.

<sup>1</sup> Lisez comment Laromiguière explique les idées innées de Descartes et vous verrez combien cette interprétation est voisine de la doctrine de D. de Tracy.

<sup>2</sup> Remarquons ces assertions pour être sûr une fois de plus que les idéologues unissent la philosophie aux sciences.

Au moment même où D. de Tracy lisait son travail sur Kant, il trouvait dans l'examen des Mémoires envoyés à l'Institut pour répondre à la question de l'influence de l'habitude, de nouvelles raisons de proclamer la supériorité de la philosophie française. Dans celui de Biran qui réunit tous les suffrages, D. de Tracy signalait, pour sa lucidité, le chapitre des sens ; pour ses très bonnes observations celui qui traitait des idées superstitieuses ; pour ses beaux développements celui où étaient examinés les dangers que nous font courir l'inexactitude de l'esprit humain et sa facilité à s'égarer, ainsi que les moyens de s'en garantir. Si le dernier chapitre, disait-il, est le plus satisfaisant et le plus lumineux de tout l'ouvrage, c'est que l'auteur a bien trouvé le fond de son sujet et bien choisi son point de départ.

Pour être idéologue, disait D. de Tracy, en terminant son Mémoire sur Kant, il faut être grammairien philosophe; pour remplir cette dernière condition, il faut connaître plusieurs langues. Il ajoutait au début de sa *Grammaire*<sup>1</sup>, que c'est une science immense, ; qu'il faudrait se livrer à des recherches vraiment effrayantes, si l'on ne voulait laisser échapper aucune des vérités grammaticales. À quelles études s'était-il livré pour composer son ouvrage ? Il savait le latin et le grec, peut-être l'anglais et l'italien, mais non l'allemand. Il avait étudié les grammaires françaises de Condillac, de Girard, de Devienne ; italiennes de Corticelli et de Bencirechi; allemandes de Gotschedt et de Junker; anglaises de Siret et de Mather-Flint; les ouvrages de MM. de Port-Royal, dont on ne peut assez admirer les rares talents et qui ont proclamé que la connaissance de ce qui se passe dans notre esprit est nécessaire pour comprendre les fondements de la grammaire ; de Dumarsais, le premier des grammairiens ; de Beauzé, de Warburton et de Caylus, de Duclos et de Court de Gébelin, de l'abbé d'Olivet, de Horne-Tookey qui réduit à sa juste valeur son compatriote Harris, un moment si vanté; les excellentes notes que Thurot a jointes à sa traduction de Harris, qui sont autant de dissertations souvent précieuses et toujours très supérieures au texte; le *Voyage en Syrie* et la *simplification des langues orientales* de l'excellent observateur Volney. Chez tous ces auteurs il a cherché un certain nombre de renseignements sur le suédois, l'hébreu et les langues orientales, sur le basque et le péruvien, sur les hiéroglyphes et la langue chinoise; mais il ne semble pas avoir connu le remarquable ouvrage du président de Brosses sur *la Formation mécanique des langues*. Enfin, un homme de beaucoup d'esprit, soit confrère Laromiguière lui a dit, avec raison, qu'on ne comprend jamais bien une chose, quand on ne voit pas comment elle a pu être faite, réflexion fondée sur une profonde connaissance de nos opérations intellectuelles, qui lui a fait attacher le plus grand intérêt à éclaircir complètement l'origine du langage et celle de l'écriture.

M. Ribot, parlant de la grammaire générale de James Mill<sup>2</sup>, remarque qu'une longue exposition de doctrines, bien dépassées depuis l'époque où écrivit l'auteur, serait inutile; que le XVIIe siècle traite le langage à la manière de la logique et non de la psychologie, que les explications données ainsi sont tout au plus applicables à la famille des langues aryennes. On n'en peut dire tout à fait autant de celle de D. de Tracy, puisqu'il a consulté plus de documents et suivi une méthode plus compréhensive. Mais il est évident que les progrès considérables de la philologie comparée nous font une obligation de ne parler de cet ouvrage que dans la mesure nécessaire

<sup>1</sup> Le 19 thermidor au II, Cabanis écrit à Biran . « Mon bon voisin Tracy vient de publier sa Grammaire, j'en trouve l'analyse plus profonde et la marche plus ferme que celle de son Idéologie; cela fait un bel ensemble et quand il aura fait sa Logique, ce sera un tout excellent ; il fera époque dans l'histoire de la science de l'entendement ». (Lettres inédites, collection E. Naville.)

<sup>2</sup> Psychologie anglaise, p. 64 sqq.

pour montrer que, en grammaire comme en psychologie, D. de Tracy fut un novateur, souvent heureux, et que la philosophie française eût bien fait de continuer sur ce point, et en bien d'autres, la tradition des idéologues, quitte à la modifier et à la compléter par les découvertes des philologues, comme par celles des physiologistes <sup>1</sup>.

Dans l'introduction, l'auteur, tout en reconnaissant les services rendus par les anciens, par Port-Royal, Dumarsais et Condillac, se montre beaucoup plus sévère pour eux que Cabanis : tous ont fait la théorie des signes avant d'avoir fixé la théorie des idées. A l'indépendance des anciens, il faut, pour faire de vrais progrès dans la connaissance de l'homme, joindre la science et la réserve des modernes: c'est le caractère de *l'ère française* qui fait prévoir un développement de raison et un accroissement de bonheur, dont on chercherait en vain à juger par l'exemple des siècles passés. Aussi D. de Tracy, à qui la suppression de la seconde classe de l'Institut et des écoles centrales n'a pas fait perdre confiance, soutient, comme Cabanis, que l'esprit d'analyse n'est nullement un signe de décadence et d'épuisement du génie. Il fait remarquer d'ailleurs qu'une analyse n'est complète que si l'on a accompli avec succès ces deux opérations, décomposition et recombinaison, dont l'une est la base, l'autre la preuve <sup>2</sup>. Enfin il croit que sa grammaire aura un avantage précieux, celui de commencer par le commencement, et de faire suite à un traité d'idéologie <sup>3</sup>.

Le langage, à l'origine, n'a de signes que ceux qui représentent des impressions composées de plusieurs perceptions, c'est-à-dire un jugement tout entier. Les animaux n'ont que ce langage ; chaque geste, chaque cri est l'expression simultanée de deux sensations liées par un acte de même nature que celui de juger. C'est, disait Thurot, « un aperçu juste, neuf et beau que celui de cette différence essentielle de la faculté du langage, dans l'homme et dans les animaux ». L'essence du discours ou de toute émission de signes, est d'être composée de propositions ou d'énonciations de jugements. Primitivement, la proposition est exprimée par un seul signe : telles sont encore les interjections dans notre langage articulé <sup>4</sup>. En décomposant la proposition on y trouve, comme premier élément, le *nom* qui exprime les idées ayant une existence propre. Le second, le signe de l'idée relative ou attributive, n'est pas l'adjectif, parce que l'idée exprimée par ce dernier doit bien appartenir à un sujet, mais n'est pas indiquée comme lui appartenant *actuellement*. Le mot *étant*, *existant*, exprimant seul l'idée d'existence, peut seul la donner quand il est uni avec eux. Les verbes, produit de l'union de *étant* avec les autres verbes, forment le second élément du discours <sup>5</sup>.

Au nom et au verbe, forme essentielle de la proposition dans toute espèce de langage, les langues parlées joignent des signes accessoires. L'interjection donne, par sa décomposition, les noms et les verbes. les deux signes élémentaires trouvés par la décomposition de la proposition. Au premier rang des signes utiles se placent les

<sup>1</sup> M. Bain est l'auteur d'une grammaire fort estimée.

<sup>2</sup> Voyez F. Picavet, *Introduction au Traité des sensations* de Condillac.

<sup>3</sup> Des six chapitres qui composent l'ouvrage, le premier traite de la décomposition du discours dans quelque langage que ce soit ; le second, de la décomposition de la proposition dans tous les langages, mais principalement dans le langage articulé et spécialement dans la langue française; le troisième, des éléments de la proposition dans les langues parlées et spécialement dans la langue française; le quatrième, de la syntaxe ; le cinquième, des signes durables de nos idées et spécialement de réécriture proprement dite; le sixième, de la création d'une langue parfaite et de l'amélioration de nos langues vulgaires.

<sup>4</sup> Idées qui se trouvent chez Lucrèce, chez de Brosses et aussi chez Darwin, Tylor, *Civilisation primitive*; Michel Bréal, *Mélanges de mythologie et de linguistique*.

<sup>5</sup> Sur cette assertion voyez les réserves que M. Findlater fait à la théorie de Mill.



adjectifs qui modifient l'idée, tantôt dans sa compréhension, tantôt dans son extension. Parmi ces derniers rentrent les noms de nombre, plusieurs pronoms et les articles. Les prépositions dérivent de noms ou d'adjectifs; elles lient les noms, les verbes, les adjectifs avec une idée subordonnée et complémentaire. Devenues syllabes désinentielles, elles forment, dans certaines langues, les cas des noms ; dans toutes, la basque et la péruvienne exceptées <sup>1</sup>, les personnes, les nombres, les modes et les temps des verbes ; incorporées aux mots, elles servent à constituer les composés et les dérivés des radicaux. Les adverbes expriment une préposition et son régime; les conjonctions une proposition entière, mais n'avant pas un sens absolu. Toutes renferment la conjonction *que*, qui pourrait être considérée comme la conjonction unique, de même que *être* est le seul verbe. Les adjectifs conjonctifs, appelés d'ordinaire pronoms relatifs, sont composés de la conjonction *que* et de l'adjectif déterminatif *le* ou *il*, dont ils cumulent les fonctions.

La syntaxe, qui enseigne à réunir les signes, étudie la place qu'on leur donne (construction) , certaines altérations qu'on leur fait subir (déclinaisons) et l'invention de certains signes destinés à marquer le rapport des autres entre eux (ponctuation). La construction est naturelle, quand le signe de l'idée dont on est affecté le plus vivement, précède tous les autres; directe, quand les signes sont placés de manière il représenter l'enchaînement des idées, lorsqu'on forme un jugement. Partant, la construction inverse peut être une construction naturelle, tout en demeurant profondément distincte de la construction directe.

Les conjugaisons rentrent dans les déclinaisons; les verbes ont trois modes, adjectif, substantif, attributif. Ce dernier comprend l'indicatif, auquel il faut joindre le conditionnel et le subjonctif. Les temps de l'indicatif et du conditionnel se ramènent à douze, formant deux séries; l'une qui a un présent et cinq passés, l'autre un futur et cinq passés. La première a rapport à l'existence positive, la seconde à l'existence éventuelle. Les trois premiers temps de chacune : *je suis, j'ai été ou je fus, j'ai eu été* ou *j'eus, etc.*, - *je serai, j'aurai été, j'aurai eu été* - sont absolus parce qu'ils n'indiquent que leur rapport avec le moment où l'on parle; les trois derniers - *j'étais, j'avais été, j'avais eu été* - *je serais, j'aurais été, j'aurais eu été* - sont relatifs, parce qu'ils expriment, outre leur rapport avec l'acte de la parole, un rapport de simultanéité avec une autre existence. Quant au subjonctif, c'est un cas oblique du mode attributif, où l'existence, subordonnée à une autre, ne doit pas être distinguée en positive et en éventuelle: il n'a que six temps répondant aux deux séries précédentes.

Comment, des signes fugitifs et transitoires de nos idées, sont sortis les signes permanents et durables? En attachant une figure peinte ou tracée à chacun des mots du langage parlé, on a une écriture hiéroglyphique ou symbolique. En peignant les sons distincts qui composent chaque mot, on a une écriture syllabique ou alphabétique. Dans les deux cas, on substitue des signes durables et fixes à des signes transitoires et passagers. Mais l'écriture symbolique ne peut indiquer les changements de la langue parlée et ne peut être interprétée sûrement, quand le mot s'est perdu. S'il y a quatre-vingt mille caractères dont les lettrés chinois ne connaissent guère plus de quinze mille, le surplus est l'indéchiffrable peinture de mots perdus dans les révolutions de la langue. Si l'on trouve, chez les peuples à écriture hiéroglyphique, des connaissances incompatibles avec ce système d'écriture, qui a pour conséquences

<sup>1</sup> À remarquer, pour se rendre compte des recherches « positives » de ces hommes en qui l'on ne voit que de purs théoriciens.

l'abrutissement de la masse du peuple, le manque de progrès chez les lettrés et de communication avec les étrangers, la perte des connaissances et le respect superstitieux de l'antiquité, etc., c'est qu'elles leur viennent d'un peuple dont le nom et le pays sont encore ignorés.

Mais pour savoir en quoi consiste l'écriture, il faut connaître la parole. A côté des voix, représentées par les voyelles, et des articulations figurées par les consonnes, D. de Tracy place trois autres propriétés des sons dont les grammairiens ne disent rien : la durée, le ton, le timbre. Prononce-t-on la voyelle *a*, on lui attribue une certaine durée, on trouve le son plus ou moins bref, plus ou moins aigu, ou distingue une articulation simple dans *amour*, modifiée par une aspiration très sensible dans *hache*. Si les *aspirations* sont de vraies articulations qui se retrouvent dans toute voyelle, on reconnaît, par contre, dans la prononciation d'une consonne une voix oui *schéva*, véritable *e* muet plus bref que les voyelles les plus brèves. Un son ne peut pas plus exister sans l'articulation, la voix, le ton, la durée, qu'un corps sans figure, grandeur et pesanteur. Qui prononce *a* supplée le ton, l'articulation et la durée; qui prononce *b* supplée voix, durée et ton. Faute d'avoir remonté jusqu'aux premiers faits naturels, les grammairiens n'ont compris ni l'origine des langues, ni celle de l'écriture. En tenant compte de l'analyse précédente, on explique aisément cette dernière par la musique. D'abord les tons sont en petit nombre, et chacun d'eux est représenté par un signe, par une note dont on trouve la trace dans des monuments très anciens. Puis on note la durée des sons. En solfiant les signes, on y ajoute articulations et voix. De même qu'on avait inventé les notes pour représenter le ton et la durée, on inventa les consonnes *et* les voyelles pour figurer l'articulation et la voix; puis on ajouta des accents pour marquer l'élévation, la quantité, c'est-à-dire des signes exclusivement affectés d'abord au son musical. En procédant ainsi, on trouve que la représentation séparée de chacune des qualités du son exige, si on ne veut rien laisser à deviner, pour les articulations, vingt consonnes <sup>1</sup>; pour les voix, dix-sept voyelles <sup>2</sup>; pour les tons, deux accents qui marquent les extrêmes, aigu et grave, en laissant sans signe les moyens; pour les durées, les chiffres 1, 2, 3, 4, indiquant les temps que chaque son doit durer de plus que les plus courts ou schévas. Avec ces quarante-trois signes, on aurait un alphabet à peu près universel. Si un corps savant reprenait ce travail pour déterminer avec exactitude le nombre des articulations, des voix, des tons, des durées et les signes qui les représenteraient; s'il faisait imprimer plusieurs bons morceaux, prose et vers, avec cet alphabet, la saine prononciation et la véritable prosodie seraient fixées avec toute la précision possible. Si l'on imprimait de même différents morceaux de langues étrangères, en créant au besoin quelques caractères de plus, on aurait un alphabet vraiment complet, une orthographe réellement digne de ce nom, un monument encyclopédique de l'état actuel de la parole et de sa représentation fidèle <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *M, n, gn, ill, b, v, d, g, l, z, j, i* (aspiration de amour), *p, f, t, k, r, s, ch, h* (héros).

<sup>2</sup> Deux *a*, patin et pâté, trois *e*, tête, tette, té; trois *eu*, jeu et jeûne, beurre et jeune, je, me, tombe; deux *o*, hotte et hôte; un *i*; un *u*; un *ou*; quatre nasales, *an, ein, un, on*.

<sup>3</sup> C'est à la classe de grammaire et de littérature française, c'est-à-dire, à celle qui redeviendra l'Académie française, que D. de Tracy s'adresse, avant M. Louis Havet, « pour reprendre et fixer la saine prononciation et la vraie prosodie de notre langue ». Voyez Louis Havet, *la Simplification de l'orthographe*. On peut remarquer que les recherches positives, recommandées par D. de Tracy, ont été reprises. On a essayé de créer l'alphabet anthropologique : Coudereau, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1875, Wheatstone, Faber ont fabriqué des machines propres à nous faire connaître le mécanisme de la voix humaine.

Serait-il possible d'instituer, après un alphabet universel, une langue véritablement universelle? Pas plus qu'en 1798, D. de Tracy ne croit qu'on peut établir une langue universelle pour l'usage vulgaire ou pour l'usage scientifique, ni qu'elle fût, dans ce dernier cas, sans inconvénient, puisque, si elle unissait les savants de tous pays, elle rendrait difficiles leurs communications avec leurs concitoyens ; ni enfin qu'il soit possible de créer une langue parfaite. Toutefois, il indique certaines modifications que devraient subir les langues actuelles pour devenir moins imparfaites et qu'il petit être intéressant de rapprocher de celles qu'ont proposées les modernes réformateurs. Il voudrait des mots composés selon la vraie série des idées; une syntaxe aussi simple que possible; une construction pleine et directe ; des substantifs sans genre, dont les nombres fassent marqués par des adjectifs, les cas par des prépositions ; des adjectifs invariables; un seul verbe, le verbe *être*, avec trois modes et douze temps au mode adjectif; un seul présent au mode substantif; un présent au mode attributif avec six terminaisons pour marquer les trois personnes et les deux nombres; la conjonction *que*, servant de radical à toutes les conjonctions, et séparable de l'adjectif dans des adjectifs conjonctifs <sup>1</sup>.

Nous avons vu comment Cabanis appréciait le nouvel ouvrage de son ami. Thurot, qui y consacrait trois articles dans la *Décade*, n'était pas moins enthousiaste. Il le trouve, lui aussi, supérieur, à plusieurs égards, à *l'Idéologie*. Toutes les idées fondamentales, approfondies, simplifiées et rapprochées lui semblent propres à accélérer et à assurer la marche de l'esprit humain dans sa carrière indéfinie; des observations vraies et importantes, antérieurement incomplètes et isolées sur la grammaire, sont liées, éclaircies et confirmées par beaucoup d'observations nouvelles, rattachées à des principes simples et féconds par une méthode employée avec toute la sagacité imaginable. Et les idées qui lui appartiennent en propre, en forment incontestablement, selon Thurot, la partie la plus originale, la plus intéressante, la plus utile et la plus considérable. De même Biran, tout en discutant les théories de l'Idéologie, fait de la Grammaire le texte de ses méditations, et trouve admirable l'essai sur les signes permanents de nos idées : « Que les érudits de notre Académie des inscriptions (3e classe), s'écrie-t-il, viennent encore nous dire que l'idéologie n'est bonne à rien » <sup>2</sup> ! Ajoutons que l'ouvrage soulève plusieurs des questions qu'agitent aujourd'hui les philologues, avec des documents infiniment plus riches, ou les psychologues, en s'appuyant sur une physiologie pour laquelle tout n'est plus ténèbres, et que la méthode suivie par l'auteur, trop souvent hypothétique, se rapproche, par moments, de l'observation scientifique et positive. Aucun autre n'eût été plus propre à donner aux grammairiens le goût de l'idéologie; aux philosophes, le goût d'études si utiles pour la connaissance de l'homme <sup>3</sup>.

L'année même où paraissait sa *Grammaire*, D. de Tracy se liait avec Biran, venu à Paris pour l'impression de son Mémoire. Au printemps de 1804, il écrit à Fauriel que le tableau des folies humaines que Degérando vient de tracer, avec tant de complaisance, lui donne la tentation de s'occuper de nouveau de ces rêveries : « Je vois

<sup>1</sup> D. de Tracy va plus loin que M. Louis Havet, sans négliger comme les auteurs du volapük le rapport des idées et des mots.

<sup>2</sup> Lettres inédites communiquées par M. Naville.

<sup>3</sup> Voyez Ribot, psychologie anglaise, article sur James Mill, etc. Les travaux de D. de Tracy ont été continués par Fr. Thurot, dont le neveu a été aussi connu comme philosophe que comme philologue; par Cardaillac, auquel on a attribué plus d'une fois des théories qu'il n'avait fait que reprendre chez les idéologues. Cf. ch. VIII, § 4.

toujours plus, ajoute-t-il, que qui en sait trois ou quatre en sait mille »<sup>1</sup>. A la fin de l'année, il donne une nouvelle édition de l'idéologie. Il ne faudrait pas le prendre au mot, quand, dans son *Avertissement*, il affirme qu'il n'a que réimprimé la première. Il y a introduit, a-t-il soin d'ajouter lui-même, des notes et des éclaircissements qui paraîtront importants à ceux qui approfondissent le sujet. Thurot, qui présenta le livre aux lecteurs de la *Décade*, y signalait d'heureuses améliorations et la refonte entière du chapitre VII sur l'existence<sup>2</sup>.

D. de Tracy n'a encore rien perdu de sa confiance; il a une sécurité entière dans la solidité de ses principes. L'existence de la section d'analyse, dans l'Institut national, et d'une chaire de grammaire générale, quoiqu'elle ait eu une durée très courte, lui semble avoir donné aux esprits une « impulsion prodigieuse et qui ne s'arrêtera point ». En août 1804, il écrivait à Biran: « Il se fait en ce moment de belles choses en grammaire générale expliquée et en grammaire comparée. Le feu sacré ne meurt pas ; j'ai dans l'idée que dans quelque temps on sera étonné de celui-ci; ce ne sera pas la faute de certaines gens ». Et, en décembre, il est plus explicite encore. S'il voit peu de choses à recueillir dans l'ouvrage de Prévost sur les *signes*, et si le *Précis d'Idéologie* de la Boulinière lui fait dire que l'auteur vaut mieux que son livre, il annonce « qu'il se fait un bon cours de notre science à Angers et un autre à Besançon, qu'Andrieux en commence un à l'École polytechnique, que le feu sacré vit toujours<sup>3</sup> ».

Dès le début de l'an XIII, D. de Tracy annonce à Biran qu'il vient d'achever sa *Logique*. « J'ai parcouru, disait-il, tout mon petit cercle; il se referme complètement juste, sans que j'y aie visé, ce qui tendrait à prouver qu'il a été tracé régulièrement<sup>4</sup> ». La dédicace à Cabanis<sup>5</sup>, datée du 1er floréal (mai 1805), est postérieure de deux mois

<sup>1</sup> Sainte-Beuve, Fauriel, p. 184.

<sup>2</sup> Une note de trois pages, placée à la fin du chapitre IV, montre que D. de Tracy est occupé à rédiger sa *Logique*, où il doit établir que l'idée exprimée par l'attribut est plus générale que celle dont le sujet est l'expression. Ailleurs, parlant de l'habitude, il déplore la perte de Draparnaud et constate qu'on éprouve, en idéologie, ce qu'on a éprouvé en chimie, où les éléments les plus grossiers avaient été seuls d'abord remarqués, tandis que les plus subtils échappaient à l'observation. Puis dans une note de dix pages, où il cite le Mémoire de Biran sur *l'Habitude*, « un des meilleurs ouvrages qui aient jamais été écrits sur ces matières », il établit la différence qui sépare la langue algébrique des autres langues et conclut qu'on ne peut la transporter dans d'autres matières, qu'on ne peut en donner les propriétés aux autres langues, ni produire, par des formes syllogistiques, le même effet qu'avec des formules algébriques. Enfin il supprime la longue récapitulation qui terminait la première édition et la remplace par un Extrait *raisonné, servant de table analytique*, « plus propre à Montrer l'enchaînement des idées et à en faire sentir le faible, si elles étaient mal fondées ou mal suivies ».

<sup>3</sup> Cf. ch. VII, § 1. Lettres inédites communiquées par M. Naville.

<sup>4</sup> Lettres inédites du 1er vendémiaire. - N'y a-t-il pas erreur de date, et ne faut-il pas reculer la lettre de quelques mois, quand D. de Tracy écrit le 4 août 1804 : « Je ne suis pas encore assez content de ce que j'ai déjà fait de ma logique » ; surtout si l'on pense que D. de Tracy eût à modifier alors son *Idéologie*, et à en corriger les épreuves? Cependant si l'on considère le ch. VIII comme une réponse aux Paradoxes, on pourra admettre qu'il s'agit de l'addition de ce chapitre et non de la *Logique tout entière*.

<sup>5</sup> D. de Tracy a attendu que l'œuvre fût complète pour l'offrir à son ami. Cet hommage était dû à l'homme qui, sous le titre modeste de *Rapports du physique et du moral de l'homme*, a réellement donné son histoire ; qui a tracé cette histoire de la manière la plus nette et la plus sage, la plus éloquente et la plus exacte; à qui tous ceux qui voudront se conformer au précepte sublime de l'oracle de Delphes devront une éternelle reconnaissance. La lecture des *Rapports* et, plus encore, les conversations de Cabanis, lui ont donné courage et espoir. Ce qu'il ambitionne le plus, c'est que son ouvrage soit regardé comme une conséquence de celui de Cabanis ; que ce dernier lui-même n'y voie qu'un corollaire des principes qu'il a exposés. Ainsi serait réalisé le désir de Locke:

à une lettre où ce dernier annonce à Biran, que la troisième classe vient de couronner son *Mémoire sur la décomposition de la pensée*, que Laromiguière a publié ses *Paradoxes de Condillac*.

La *Logique* compte six cent soixante-dix pages et comprend un *Discours préliminaire* (140 pages), neuf chapitres (p. 140 à 522), un *Extrait raisonné* (p. 522-561), enfin un *Appendice* (p. 561-567), où se trouvent un *Sommaire résumé de l'Instauratio magna* et une traduction de la *Logique* de Hobbes.

Le Discours préliminaire est remarquable à plus d'un titre. Pour établir que la logique est une science purement spéculative et non l'art de raisonner, comme on le dit d'ordinaire <sup>1</sup>, D. de Tracy fait une histoire de la logique où, tout en se montrant sévère dans ses appréciations, il s'efforce d'exposer avec impartialité les doctrines de ses prédécesseurs. La *Logique* d'Aristote a le défaut capital de n'expliquer ni l'action des facultés intellectuelles sur la formation des idées, ni la génération de leurs signes, ni les effets et les usages de ces signes; mauvaise, comme art, elle n'est point la science de la vérité et de la certitude, qu'elle a fait regarder comme inutile et nuisible. Mais on devrait lire la traduction française qu'a donnée de l'*Organum* Ph. Canaye en 1589. Il serait utile qu'il y eût une traduction française de la *Logique* d'Aristote, généralement répandue, fréquemment consultée, et D. de Tracy donne d'utiles conseils à celui qui entreprendrait de la faire bonne et intelligible <sup>2</sup>. Lui-même a soigneusement étudié les *Catégories*, le *de Interpretatione*, les *premiers* et les *seconds Analytiques*, les *Topiques* et les *Elenchi Sophistici*. Les idéologues français « loin d'être des novateurs effrénés, des déserteurs de l'école d'Aristote, et de tenter, contre son intention, des choses que ce grand maître a dit être inutiles ou impossibles, sont ses continuateurs, ses disciples, et, pourrait-on dire, ses exécuteurs testamentaires » <sup>3</sup>. De même D. de Tracy analyse avec soin Bacon et l'interprète, en plus d'un endroit, tout autrement que Lasalle. Si Bacon était un grand homme, s'il avait un esprit prodigieux, une science immense et un talent admirable, la première partie de son œuvre (*Divination des sciences*) est mauvaise et fondée sur une fausse analyse de nos opérations intellectuelles ; la seconde (*Novum Organum*) est plus imparfaite encore ; la troisième (*Histoire naturelle et expérimentale devant servir de base à la philosophie*) n'est qu'un essai tenté dans une voie qui n'est pas la bonne ; la quatrième (*Échelle de l'entendement*) nous offre six morceaux d'autant meilleurs que la méthode prescrite y est moins suivie. De la cinquième (*Connaissances anticipées de la philosophie seconde*), nous n'avons que la préface, la sixième (*Philosophie seconde*) n'est pas commencée <sup>4</sup>. Bien plus, D. de Tracy estime que Descartes, sans connaître Bacon <sup>5</sup>, a écrit les mêmes choses avec moins d'appareil et d'ostentation, mais plus

---

l'histoire détaillée de notre intelligence serait une portion et une dépendance de la physique humaine.

<sup>1</sup> Barthélemy Saint-Hilaire (*Logique d'Aristote*, p. 12) a fort bien montré que la question était une des plus importantes qu'on puisse agiter en ces matières.

<sup>2</sup> C'est ce qu'a fait M. Barthélemy Saint-Hilaire pour répondre au programme de l'Académie des sciences morales et politiques en 1837.

<sup>3</sup> De même on pourrait soutenir que les psychologues évolutionnistes n'ont fait que reprendre la méthode et le cadre du [mot grec dans le texte]. Nous l'avons montré dans nos conférences aux Hautes-Études pendant l'année scolaire 1888-1889.

<sup>4</sup> J. de Maistre a été plus injurieux pour Bacon, a-t-il été plus sévère?

<sup>5</sup> Ceci n'est pas exact.

clairement <sup>1</sup>. Chez Hobbes, dont D. de Tracy traduit la *Logique* en en recommandant la lecture attentive, il signale - outre ce qui concerne la formation des idées, les mots, notes ou signes de nos idées et la perception - l'assertion suivante qui, à elle seule, devrait le faire regarder comme le fondateur de l'Idéologie et le rénovateur des sciences morales : « Que les principes de la politique dérivent de la connaissance des mouvements de l'âme; et la connaissance des mouvements de l'âme, de la science des sensations et des idées ». Messieurs de Port-Royal sont à Descartes ce que Hobbes est à Bacon : dans leur *Logique* et leur *Grammaire générale*, ils ont ébauché la théorie des idées et amélioré celle des signes; ils ont préparé Locke, dont *l'Essai* est le premier traité de science logique. Si Condillac a examiné, avec plus de détail et de scrupule, la marche de l'esprit humain, dans *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, s'il a creusé le sujet jusqu'au fond dans *le Traité des sensations* et celui des *Animaux*, sa méthode, vantée avec raison, n'est que celle de Bacon et de Descartes <sup>2</sup> ; sa doctrine idéologique et logique n'a malheureusement pas été rassemblée dans un seul ouvrage, ni réunie en un seul système d'idées bien enchaînées. Il a eu grand tort de ne pas faire plus d'attention aux idées de P. Buffier, qui a mérité les éloges de Voltaire et vu que, si le nom est toujours le sujet de la proposition, le verbe en est le véritable attribut; que les autres éléments ne sont que des modificatifs du nom et du verbe; que le sujet contient l'attribut et qu'une série de propositions n'est concluante qu'autant et parce que chaque attribut renferme successivement celui qui le suit.

Instruits par les efforts de nos devanciers, dit D. de Tracy, qui fait ainsi pour la logique et l'idéologie rationnelle, ce que Cabanis avait fait pour l'idéologie physiologique, nous savons que *sentir* est notre existence tout entière ; que juger n'est que démêler une circonstance dans une perception antérieure. Mais qu'est-ce que cette science logique? Uniquement la métaphysique; non toutefois l'ancienne, qui est à la nouvelle ce qu'est l'astrologie il J'astronomie, l'alchimie à la chimie. La vraie métaphysique ou la théorie de la logique est la science, de la formation de nos idées, de leur expression, de leur combinaison et de leur déduction. Inconnue d'abord, méconnue ensuite et persécutée enfin, quand on l'a vue paraître avec éclat dans les rangs de l'Institut national et dans les chaires des écoles publiques, elle a cependant fait des progrès. Il faut achever de la perfectionner. Avant Condillac, on expliquait la justesse d'un raisonnement en disant que les propositions générales renferment les particulières ; ou appelait l'attribut, grand terme, et le sujet, petit terme, tout en affirmant cependant qu'ils sont égaux tous deux au moyen. Pour Condillac, les jugements sont des équations, les raisonnements des séries d'équations, les idées comparées dans un jugement et un raisonnement sont identiques <sup>3</sup>. Mais dans un jugement, le sujet comprend l'attribut; dans une série de jugements, chaque attribut comprend celui qui le suit, à la façon des bottes dans lesquelles on en trouve une

<sup>1</sup> « Il n'y a pas, dit-il, une seule chose utile de la grande Rénovation qui ne se trouve dans les quarante premières pages de l'admirable Discours de *la Méthode*. Descartes a même de grands mérites de plus que Bacon. Il a su réduire tout ce qui constitue la bonne méthode à ces quatre fameux principes, qui la renferment effectivement tout entière; il a vu et dit que le premier objet de notre examen devait être les facultés intellectuelles, qui seules nous permettent de connaître tout le reste; que la première chose dont nous sommes certains, c'est notre propre existence, dont nous sommes assurés, parce que nous la sentons. Je pense, *donc je suis*, est le mot le plus profond qui ait jamais été dit, et le seul vrai début de toute saine philosophie ». Avons-nous eu tort de faire des idéologues les successeurs de Descartes ?

<sup>2</sup> Par là encore, D. de Tracy se rattache à Descartes. Voyez ce qu'il a dit de la méthode de Condillac dans le Mémoire sur *Kant* (§ 2).

<sup>3</sup> Remarquer qu'ici encore, D. de Tracy se sépare de Condillac.

autre plus petite, dans celle-ci une troisième, et ainsi jusqu'à la dernière <sup>1</sup>. Mieux encore, comme cela a lieu pour les tuyaux de lunettes qui, renfermés les uns dans les autres et tirés successivement de celui qui les recouvrait, le continuent et allongent d'autant le tuyau, chaque fois que l'on porte un nouveau jugement, en voyant que l'idée en renferme une autre non encore remarquée, celle-ci devient un nouvel élément, qui s'ajoute à ceux qui composaient déjà la première et en augmente le nombre.

Y a-t-il vérité et erreur, ou en d'autres termes, pourquoi et comment sommes-nous sûrs de quelque chose? C'est en continuateur de Descartes que D. de Tracy résout la question. La nature des jugements explique la justesse des raisonnements, celle des idées explique la justesse des jugements. Le premier fait dont nous sommes certains, c'est notre sentiment, affection ou connaissance; sentir étant pour nous la même chose qu'exister et que penser, le premier jugement que nous pouvons porter avec assurance, « c'est que nous sommes sûrs de ce que nous sentons ». Descartes a dit « je pense, donc j'existe ». Il aurait pu dire : penser et exister sont pour moi une seule et même chose, et je sais assure, d'exister et de penser, par cela seul qu'actuellement j'y pense. Par cette sublime conception, il a replacé toute la science humaine sur sa véritable base, primitive et fondamentale; car le sceptique le plus déterminé ne peut douter qu'il existe « se paraissant à lui-même doutant », et c'est là être sûr de son existence et de chacun de ses modes <sup>2</sup>.

Mais d'où vient que nous nous trompons ? Rappelons-nous les distinctions établies dans *l'Idéologie*. Les sensations pures ou idées simples ne sont susceptibles d'aucune erreur, mais elles cessent d'être pures pour devenir des idées composées, quand nous y mêlons seulement l'idée qu'elles viennent d'un autre être. Quant aux idées individuelles et particulières, généralisées ou abstraites des êtres, de leurs qualités et de leurs modes, elles sont composées en vertu de jugements. Si nous sommes sûrs de les sentir telles qu'elles sont, nous ne sommes pas sûrs de la justesse des jugements qui les composent. Les souvenirs, certains comme perceptions actuelles, peuvent être faux, si nous jugeons qu'ils sont la représentation fidèle d'une perception antérieure; ainsi les idées des êtres, de leurs modes acquièrent ou perdent plusieurs éléments dans leurs renaissances successives; de même les jugements, les sensations, les désirs ne se reproduisent que très imparfaitement dans le souvenir. Dans nos jugements seuls se trouve la cause de toutes les erreurs et cependant, comme perceptions actuelles, ils sont aussi certains que toutes les autres. Nos désirs, réels en tant que nous les sentons, deviennent erronés par les jugements qui les fondent ou s'y mêlent. Donc toutes les perceptions actuelles sont certaines et ne sont susceptibles d'erreur que par leur liaison avec des perceptions passées ; c'est dans l'imperfection de nos souvenirs qu'est la cause de toutes nos erreurs. Certains de ce que nous sentons, nous ne sommes pas toujours sûrs de la liaison de ce que nous sentons, avec ce que nous avons senti.

Traçons le tableau hypothétique <sup>3</sup> de la génération successive de nos idées. Si la certitude des perceptions actuelles et l'incertitude de la liaison de ces perceptions avec les perceptions antérieures explique tous les faits, nous concluons qu'elles en sont les

<sup>1</sup> D. de Tracy renvoie pour cet exemple à son Mémoire sur la faculté de penser « qui petit être utile à relire ».

<sup>2</sup> On le contesterait à D. de Tracy comme à Descartes en distinguant l'existence phénoménale et l'existence nouménale, mais D. de Tracy pourrait répondre qu'il ne s'occupe, à la différence de Descartes, que de la première. Il serait ainsi en accord presque complet avec les pyrrhoniens.

<sup>3</sup> Nous retrouvons encore ici le géomètre à la place du physicien. Cf. § 1.

deux causes, comme nous croyons à l'existence d'une impulsion première et d'une attraction constante, qui rendent raison de tous les mouvements célestes. le commence à vivre, je le sens ; pas d'erreur possible. J'en sens le souvenir, il n'y a pas d'erreur dans cette deuxième perception. Mais je juge que c'est la représentation de la première. La possibilité de s'égarer commence, non que le jugement soit faux en lui-même, mais parce que l'idée, qui est le sujet, représente imparfaitement le premier souvenir. le découvre, dans l'idée de ma première sensation, l'idée d'être bonne à éprouver: je puis me tromper, parce que mon premier souvenir n'est pas exactement ma première sensation et que je juge, de l'un, ce que je ne jugerais pas de l'autre. Mais jugeant cette perception agréable, j'ai le désir de l'éprouver ; mes membres recommencent à se mouvoir, puis la sensation cesse comme la première fois. Le souvenir de cette sensation me reviendra, compliqué de plusieurs idées qui n'existaient pas quand il est venu la première fois ; il sera exposé à être plus infidèle. La complication se produira même si je juge de la sensation pendant qu'elle existe encore : de là de nouvelles occasions d'erreurs. Mais je juge bientôt que la sensation a cessé, par le pouvoir d'un être autre que moi qui « voulais la prolonger ». Je connais deux êtres distincts et séparés, l'un *veut*, l'autre *résiste* ; *mes* idées s'expliquent, en devenant toutes des idées d'êtres ou de modes, et ma perception actuelle se lie de plus en plus difficilement à mes perceptions antérieures. Je m'aperçois que les idées sont, non seulement mes propres modifications, mais aussi les effets des propriétés d'êtres indépendants; j'estime qu'elles doivent, pour être justes, être conformes à l'existence de ces êtres et non uniquement liées entre elles. A tort, toutefois; car les rapports resteraient les mêmes, quand les modifications viendraient, sans cause étrangère, de notre vertu sentante. Mais on ne peut supposer que la même vertu sentante *veuille* et *résiste* : s'il en existe seulement deux en même temps, elles ne peuvent ni se dénier l'existence ni la refuser aux êtres qui obéissent à l'une et résistent à l'autre. Il faut donc admettre l'existence réelle d'êtres causes de nos perceptions. Ce qui n'empêche pas que nos perceptions ne soient tout pour nous ; qu'elles ne soient justes, si elles s'enchaînent bien, puisque, naissant les unes des autres, les dernières ne sauraient être plus erronées que les premières., si nous n'avons vu, dans celles-ci, que ce qui y est réellement <sup>1</sup> ; enfin qu'elles soient en ce cas conformes à l'existence réelle de ces êtres, puisque les premières, venant directement des êtres qui les causent, constituent pour nous leur existence, et que les autres n'en sont que développements et conséquences. Mais nos idées se compliquent et il est plus difficile que les souvenirs soient exacts. La difficulté est plus grande encore, par suite de la transformation des idées en générales ou abstraites, de l'usage des signes, de la liaison des idées et de la fréquente répétition des mêmes actes intellectuels. Elle croit avec l'étendue, le nombre, la finesse de nos idées, et constitue la cause suffisante de toutes nos erreurs. Elle explique les effets qui résultent des différents états de nos individus, car le sentiment habituel de l'action vitale modifie les idées selon les temps, et change les jugements en altérant les souvenirs. Elle explique l'altération que produisent, dans nos jugements, la différence des tempéraments, des sexes, des âges, de l'état de santé et de l'état de maladie, des diverses maladies <sup>2</sup>. Partant, pour avoir l'esprit juste et le jugement sain., il faut être d'un naturel peu mobile ou doué de la force de réflexion qui sépare exactement, de l'idée dont on juge, les impressions qui y sont étrangères. En outre, nos perceptions premières et simples étant sûres, peu nombreuses, ayant pour tous les mêmes rapports entre elles et composant toutes les autres, qui sont

<sup>1</sup> On peut encore comparer ici la théorie de D. de Tracy à celle de Descartes sur les natures premières.

<sup>2</sup> D. de Tracy s'inspire de Cabanis et le complète. Cf. ch. IV.



justes quand nous n'avons vu dans les premières que ce qui est, il y a pour l'espèce une raison *générale*, un *sens commun* et *universel*.

Donc, nous raisonnons avec des mots, sur des idées faites pal, des jugements et d'après des souvenirs : pour bien raisonner, les formes n'importent pas ; mais il faut faire la description de l'idée, si sa compréhension et par suite la valeur de son signe deviennent confuses et vagues, c'est-à-dire ne considérer attentivement que ce dont on parle et le représenter exactement. Ainsi les deux premières parties des anciennes logiques se trouvent étendues, la troisième, anéantie, la quatrième ne fournit qu'un principe incomplet. Toutefois les logiciens ont été habiles et utiles. Seuls n'ont jamais été bons à rien, les métaphysiciens qui ont dogmatisé témérairement, sur les abstractions les plus complexes et sur la nature de l'être pensant qu'ils ne connaissaient pas, sans étudier ni la génération de nos idées, ni nos opérations intellectuelles. Et il y a peu de logiciens, d'idéologues, de grammairiens philosophes qui n'aient à se reprocher d'avoir été quelquefois métaphysiciens

Nous avons indiqué un passage où D. de Tracy semblait critiquer Laromiguière et sa théorie de l'attention; le chapitre XII de la *Logique*, où il dit que son ouvrage est terminé, mais où il s'efforce cependant, d'assez mauvaise grâce d'ailleurs, de trouver les nouvelles raisons qu'on voudrait encore pour appuyer ses principes, paraît une réponse <sup>1</sup> aux *Paradoxes* <sup>2</sup>. Le dernier chapitre est un résumé des trois parties qui composent la science logique et un programme de ce qui doit suivre. Le début rappelle les premières pages du *Discours de la méthode*, auxquelles elles ne sont inférieures que parce qu'elles sont de 1805 et non de 1637. Tracy, conduit à l'idéologie par les sciences, n'a jamais songé à séparer l'une des autres; il a tenté, après d'Alembert, avant A. Comte, de donner une classification et une hiérarchie des sciences où tout n'est pas à mépriser; enfin il a invoqué, pour justifier ses recherches idéologiques.. les raisons que produisent aujourd'hui ceux qui veulent maintenir contre A. Comte la légitimité de la métaphysique. Rien n'est plus propre à faire connaître, sous son meilleur jour, un philosophe dont on tient trop peu de compte en notre pays.

Toutes les sciences, même les plus exactes dans leur marche et les mieux ordonnées dans leur ensemble, lui parurent laisser plusieurs inconnues en arrière de leurs premiers principes. La science des quantités abstraites ne dit ni comment nous formons l'idée de nombre, ni comment nous avons des idées abstraites; la géométrie n'apprend ni comment nous connaissons l'étendue, ni en quoi consiste cette propriété, ni pourquoi seule elle donne lieu à nue science particulière, qui influe sur toutes les autres. La physique, science positive des propriétés des êtres qui tombent sous nos sens et des lois qui les régissent, ne dit point comment ces propriétés dérivent et procèdent les unes des autres et comment elles dérivent pour nous de nos moyens de

<sup>1</sup> Ce n'est pas uniquement aux *Paradoxes* et à Laromiguière qu'il répond : peut-être s'agit-il aussi d'objections de Biran et de Cabanis. « Je dois remercier encore mes juges, dit-il en terminant le chapitre, de m'avoir, pour ainsi dire, forcé de rendre mes raisons aussi convaincantes qu'elles pouvaient l'être ».

<sup>2</sup> Successivement, il explique que tout est nécessaire dans la nature, que tout est contingent pour nous, qui ne connaissons la série entière des causes de rien. Partant, la marche de notre esprit est la même en matière contingente et en matière nécessaire. Les règles prescrites aux formes du raisonnement sont inutiles. Tout syllogisme se réduit à un sorite, et n'est probant que parce qu'il renferme un sorite. Calculer, c'est raisonner, mais raisonner n'est pas calculer. Il n'y a ni addition, ni soustraction dans le raisonnement, mais bien des raisonnements dans l'addition et la soustraction. Tout raisonnement, y compris les calculs, ne consiste que dans des substitutions d'expression, et la cause unique de la justesse de ces substitutions est toujours l'opération intellectuelle qui consiste à voir que l'idée substituée est renfermée dans la précédente.

connaître, comment elles dépendent de l'étendue, quelles relations elles ont avec la durée et la quantité. L'histoire naturelle n'explique ni en quoi consiste l'existence des êtres, ni ce qu'elle est, relativement à eux et à nous; ni quelles sont les conséquences intellectuelles de la sensibilité, dans les diverses espèces, et notamment dans la nôtre.

Comme ces sciences *générales*, les sciences *spéciales*, moins sûres encore dans leurs procédés, plus incohérentes entre elles, sont dénuées des notions premières sur lesquelles elles devraient s'appuyer. L'économie politique n'indique ni l'origine ni la nature de nos besoins, ni les droits que nous donnent nos besoins, ni les devoirs que nous impose l'exercice de notre puissance d'agir. La morale est encore moins méthodique, puisqu'on dispute sur son but et ses principes. La législation, dérivée de la morale et de l'économie politique, et comprenant la science du gouvernement et celle de l'éducation, est à plus forte raison sans fondement fixe. La logique, qui prétend diriger les sciences spéciales ou générales, a été bornée à l'art de tirer des conséquences et laisse de côté l'art de poser des principes. La grammaire nous apprend, peu ou mal, comment nous avons des signes pour nos idées, et quels en sont les avantages et les inconvénients : elle manque donc aussi de principes fondamentaux.

« Le magnifique édifice de nos connaissances, qui d'abord me présentait une façade si imposante, dit D. de Tracy, manquait ainsi par sa base, et repose sur un sable toujours mouvant.

Cette triste vérité, qui me pénétrait de chagrin et de crainte, m'a prouvé que la grande rénovation, tant demandée et lion exécutée par Bacon, n'avait eu lieu que superficiellement, que toutes les sciences avaient bien pris une marche plus régulière et plus sage, en partant de certains points donnés ou convenus; mais que toutes avaient besoin d'un commencement qui ne se trouvait nulle part ». C'est ce besoin que l'on voulait satisfaire par la philosophie première ; mais la philosophie première n'est pas une science positive et expresse, dogmatisant sur telle espèce d'êtres en particulier, ou sur tels effets de leur existence à tous et de leurs rapports entre eux ; elle doit consister dans l'étude de nos moyens de connaître. Cultivée antérieurement par des hommes de haute valeur, elle avait fait déjà de grands progrès ; mais encore désignée par la dénomination complexe *d'analyse des sensations et des idées*, elle n'était pas identifiée à la partie scientifique de la Logique, encore moins à la philosophie première. « Quand je proposais, ajoute D. de Tracy qui nous fait assister au travail de sa pensée, de l'appeler idéologie, mot qui n'était que la traduction abrégée de la phrase par laquelle on la désignait, il sembla que je voulais lui donner un autre caractère; je ne prévoyais pas moi-même où cette étude me conduirait. Placé par Bacon en présence de l'objet à examiner, je mis à néant tout ce que d'autres y avaient vu ou cru voir avant moi ; je considérai sans prévention antérieure, sans parti pris, la masse entière de mes idées et je démêlai bientôt, dans leur composition, le retour continu d'un petit nombre d'opérations intellectuelles, toujours les mêmes, qui ne sont que des variétés de celle de sentir ».

D. de Tracy rappelle alors les idées maîtresses de son *Idéologie*, les quatre opérations élémentaires, sentir <sup>1</sup>, se ressouvenir, juger et vouloir; l'existence, ramenée à la faculté de sentir, la sensation de mouvement, seule capable de nous faire connaître qu'il y a d'autres êtres. « On n'a pas fait, dit-il, en homme qui est absolument sûr de

<sup>1</sup> « Je vis de plus et plus tard que d'après notre organisation les trois autres opérations suivent celle de sentir ». - N'avons-nous pas eu raison d'expliquer par l'influence de Cabanis, le changement de doctrine de D. de Tracy sur la question d'existence? (Cf. § 2.)

posséder la vérité, assez d'attention à ces bases fondamentales de mon ouvrage et de toute philosophie ; on a accueilli avec indulgence, et même avec approbation, quelques parties qui ne peuvent avoir de mérite réel que celui qu'elles tiennent de ces préliminaires. Je crois avoir bien exactement pris dans la nature, bien dégagé de toute opinion hypothétique, de tout principe arbitraire, ces premières données sur lesquelles repose toute mon oeuvre. On ne saurait trop les examiner, les discuter et les constater, si l'on veut que nos connaissances soient enfin fondées sur une base solide et inébranlable. Je sens qu'il y a un air de prétention à affirmer que ce que l'on a dit mérite d'être étudié ; mais ce n'est pas pour moi que je demande cette faveur ; c'est pour le sujet que j'ai traité dans les onze premiers chapitres ; ils renferment tout le vrai de l'histoire de notre intelligence ».

Puis, après avoir résumé *l'Idéologie*, la *Grammaire* et la *Logique*, Tracy ajoute, en cartésien bien plus qu'en naturaliste : « Il est bien difficile de s'égarer en suivant la route que j'ai tenue. J'ai étudié la plume à la main ; je ne savais pas la science quand j'ai commencé à l'écrire, puisqu'elle n'existe nulle part ; je n'avais aucun parti pris ; j'ignorais où j'arriverais ; j'ai observé notre esprit sans prévention et noté ce que je voyais, sans savoir où cela me mènerait. Je suis revenu sur mes pas toutes les fois que j'ai vu que j'étais conduit à l'absurde ; j'ai refait jusqu'à cinq fois des parties de ma *Logique* ; j'ai toujours trouvé l'endroit où je m'étais égaré, c'est-à-dire où j'avais mal vu les faits antérieurs ; enfin sans supposition, sans inconséquence, sans lacune, je suis venu à un résultat que je n'avais ni prévu, ni voulu. Il est plausible, il rend raison de tous les phénomènes, il est impossible de n'y pas prendre une pleine et entière confiance ».

Combien et avec raison nous sommes plus défiants aujourd'hui ! Les adversaires des idéologues, en contestant leurs affirmations, nous ont fait voir que les questions ne sont pas aussi simples qu'on le pensait alors et nous ont permis de poser, sinon de résoudre dans leur complexité presque infinie, les problèmes qu'ils pensaient avoir pour toujours résolus. Et le service qu'ils nous ont rendu ainsi n'est pas médiocre, si l'on admet que connaître son ignorance est absolument nécessaire à qui veut travailler à la science de l'homme comme de l'univers.

Après ce qu'il a fait, D. de Tracy parle de ce qui reste à faire. L'histoire de notre intelligence, considérée sous le rapport de ses moyens de connaître, devrait être complétée par l'examen de la volonté et de ses effets, c'est-à-dire par l'étude des différents usages que nous faisons de nos forces, des moyens par lesquels nous jugeons sainement les sentiments et les passions qui nous font agir, d'où l'on déduirait les principes de l'art de bien diriger les unes et les autres. *L'économie*, *la morale*, *la législation* nous fourniraient les véritables éléments de toutes les parties des sciences morales et politiques, et compléteraient ainsi l'histoire des facultés intellectuelles de l'homme. On l'examinerait alors, appliquant ses moyens de connaître à l'étude des autres êtres, on observerait comment il découvre leur existence et leurs propriétés : on trouverait ainsi les éléments de toutes nos sciences physiques ou abstraites, de la physique, de la géométrie et du calcul. D'abord on montrerait comment, par la réaction de notre vertu sentante sur le système musculaire, nous apprenons l'existence des corps et leurs diverses propriétés ; ainsi naîtraient les classifications et les descriptions de l'histoire naturelle, les observations et les combinaisons de la physique. Puis on étudierait l'étendue dans le concret et le positif ; on établirait qu'elle n'est qu'une relation au mouvement de nos membres et pourquoi, par suite, elle est si éminemment mesurable et calculable. Alors on pourrait s'enfoncer dans les profondeurs de cette science, avec la certitude de revenir au grand jour, quand on le vou-

drait. Enfin ou passerait à la quantité, propriété plus générale encore que l'étendue, et idée la plus abstraite après celle d'existence. On verrait que la science de la quantité repose tout entière sur cette convention, que chacun des différents nombres est à une égale distance de celui qui le précède et de celui qui le suit, et que cette distance est toujours l'unité. On saurait pourquoi elle est si certaine, ses éléments si nombreux et ses combinaisons si multipliées; pourquoi elle s'applique à tout, mais mieux à certains sujets qu'à d'autres. On saurait que cette science, malgré ses langues et ses formes particulières, est soumise à la logique et à la grammaire universelle : on ferait une belle introduction à la science du calcul.

De vrais *Éléments d'idéologie* comprendraient neuf parties distinctes - idéologie, grammaire et logique ; économie, morale et gouvernement; physique, géométrie et calcul-toutes également nécessaires, mais formant bien, par leur réunion, la totalité du tronc de l'arbre encyclopédique de nos connaissances réelles. On y joindrait, comme appendice, l'indication des fausses sciences qu'anéantit la connaissance de nos moyens de connaître et de leur légitime emploi: « L'homme marcherait alors avec une entière sécurité dans toutes les routes qu'il voudrait s'ouvrir ».

Telle est la dernière partie, la plus remarquable selon nous, de *l'Idéologie* de D. de Tracy <sup>1</sup>.

Pour la deuxième édition des *Rapports*, D. de Tracy composa un extrait raisonné servant de table analytique. On peut, en le lisant et en le rapprochant du texte, se rendre compte de la tournure différente d'esprit des deux chefs de l'école. Cabanis donne de l'ampleur, de l'éclat même à son exposition ; il revient sur ses idées pour en déterminer le degré de probabilité et s'occupe plus de trouver, pour chacune, tout son relief que de la rattacher à celle qui précède et à celle qui suit. D. de Tracy, net et précis, n'emploie que les mots nécessaires, mais il enchaîne fortement les idées, supprime les nuances et donne à l'ensemble un ton affirmatif et un caractère de certitude qu'on chercherait en vain chez Cabanis <sup>2</sup>. Avec Biran, Tracy continue ses discussions. Biran vient à Paris en 1805 et se lie avec Ampère: l'un et l'autre dînent

<sup>1</sup> Pour qu'on en ait une idée tout à fait exacte, il faut signaler quelques passages que nous n'ayons pas eu l'occasion de citer. D. de Tracy, répondant à la critique que Degérando avait faite de sa théorie sur la connaissance du monde extérieur, défend avec vivacité la philosophie française contre la philosophie allemande et distingue, avec raison, l'érudition de la profondeur. Il y a, dit-il, en partisan convaincu de la Révolution, et en homme qui n'a pas voulu « abandonner son pays dans la détresse » quoi qu'il pût lui en coûter, un certain public, dont je ne cherche point à capter les suffrages. Et ailleurs, en rappelant que le XVIII<sup>e</sup> siècle a commencé en France par le règne de l'hypocrisie, et qu'il a fini *dit-on* par celui de la dépravation, il ajoute qu'on doit avoir bien de l'inquiétude pour la fin du dix-neuvième qui doit être abominable. Ce n'est pas toutefois qu'il combatte directement, pour sa part « cette vieille métaphysique, qui tombe en ruines et à l'existence de laquelle tient, plus qu'on ne pense, l'influence des hypocrites ». Ce qu'il veut surtout, c'est en séparer et en distinguer l'idéologie en la faisant rentrer dans les sciences positives (p. 261), auxquelles il la joint encore dans les exemples qu'il donne pour prouver que la cause prochaine et pratique de toutes nos erreurs est notre précipitation à juger (p. 166). Aussi prend-il soin, comme le ferait M. Ribot (*Maladies de la mémoire*, 125), de déclarer que, pour tout ce qu'il dit, et dira jamais de la matière, il est indifférent de supposer que la matière est animée par l'effet de son organisation ou par des esprits de différents ordres (p. 190).

<sup>2</sup> De Rémusat l'a remarqué avec raison, ou se tromperait, si l'en jugeait des *Rapports* par l'extrait raisonné. Sur les doctrines, Cabanis et D. de Tracy sont à peu près d'accord, mais il n'en est pas ainsi pour leur degré de certitude et leur liaison. Un seul exemple : là où Cabanis dit que le cerveau *digère en quelque sorte les impressions*, qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée, D. de Tracy dit que « mille faits nous montrent le cerveau ou centre cérébral, comme le digesteur spécial ou l'organe sécréteur de la pensée ».

souvent chez D. de Tracy et « disputent sur des questions de métaphysique <sup>1</sup>. A Biran, D. de Tracy envoie un *Supplément à sa Logique* imprimé, en 1817; il y rappelle les conclusions de ce dernier ouvrage avant d'appliquer, à l'étude de notre volonté et de ses effets, sa théorie des causes de la certitude et de l'erreur. Quatorze aphorismes, suivis d'observations et de corollaires, rappellent tout à la fois Bacon, Descartes et Spinoza, mais ne nous apprennent rien de nouveau sur sa doctrine. Il n'en est pas de même de la conclusion, dans laquelle il soutient, contre d'Alembert et Condorcet, que la science de la probabilité n'est ni une partie, ni même un supplément de la logique. Dit-on qu'elle nous apprend, en évaluant la probabilité d'une opinion, à

<sup>1</sup> En 1806, Biran, sous-préfet depuis le 31 janvier, vient encore à Paris mais y reste fort peu de temps : il ne va même pas à Villette où se trouve Cabanis. Il tient ensuite D. de Tracy au courant de ses travaux et lui annonce, entre autres, son projet de concourir pour Berlin. D. de Tracy s'était de plus en plus confirmé, dans ses nouvelles idées, tandis que de plus en plus Biran s'attachait à celles qu'il croyait avoir puisées dans le *Mémoire sur la faculté de penser*. L'entente devenait donc très difficile. Nous n'avons malheureusement qu'une petite partie de la correspondance échangée entre eux. Le 26 avril 1807, D. de Tracy annonce à Biran que Cabanis a eu sa première attaque et le félicite d'avoir fondé à Bergerac une société médicale. Il lui donne le 12 mai des nouvelles de Cabanis, lui conseille, quoi qu'il arrive, de faire imprimer son précieux ouvrage et lui raconte la réception de Maury : « Il a ennuyé, dit-il, son monde pendant sept quarts d'heure. Picard, qui lui a répondu en une demi-heure, a dit encore plus de sottises dans ce court espace ; ce qu'il y a de bon c'est que l'assemblée, même choisie par eux, n'a rien goûté de tout cela. Ce qu'il y a de bon, c'est le compte qu'en rend Mercier; suivant lui Maury a dit *Dominus vobiscum*, Picard a répondu en s'inclinant, et *cum spiritu tuo* ». Enfin il lui annonce l'apparition de *Corinne* : « Il y a comme toujours de l'esprit et des choses de talent, mais je crois que c'est inférieur à Delphine. Elle commence à être injuriée dans les bons journaux et pourrait être relevée, sur plusieurs points, dans les autres, s'il y en avait ». En août D. de Tracy se plaint lui-même de sa santé : « Je suis dans un état physique et moral qui me rend absolument incapable de tout; ce n'est pas maladie si l'on veut, mais c'est pis, car cela n'a point de terme ni de guérison, c'est un état habituel insupportable, c'est moins une douleur qu'un malaise continu, c'est végéter avec la plus grande peine ». Biran lui a demandé son avis sur la méthode de Pestalozzi. « J'entrevois, dit-il, qu'il y a là une idée fondamentale précieuse, sur l'emploi de l'exercice des premiers actes de l'intelligence, et je la crois surtout très utile pour l'instruction de ceux qui sont condamnés à n'en avoir qu'une très bornée ». En novembre il répond à trois lettres que Biran lui a écrites en septembre : « Cabanis va assez bien, mais il est tombé malade lui-même, la fièvre tierce l'a travaillé vivement et il est à peine rétabli. En outre, il a pensé perdre la mère de son gendre « cette adorable femme si nécessaire, si indispensable aux deux familles, qui a été à toute extrémité. Il a quelque espérance ; mais c'est un triomphe, quand elle a pu prendre une cuillerée de plus de viande sans la rejeter ». Biran lui avait adressé un M. des Granges; il l'a invité, pour le même jour que Jacquemont et Laromiguière, qu'il paraissait avoir surtout envie de voir. Il a accepté et a écrit ensuite qu'il ne pouvait venir. Laromiguière ne l'a pas plus vu que D. de Tracy et ils en sont très fâchés. « J'ai vu avec chagrin, ajoute-t-il, les cancons que font les fourneaux de l'école de Périgneux, tenue par un grand vicaire; j'ai peur que ce ne soit un chat qu'on jette aux jambes de celle qui s'élève; je fais pourtant bien des vœux pour son succès, mais les prêtres sont bien jaloux de tout ce qu'ils ne font pas eux-mêmes, je crois que c'est en partie pour cela qu'ils détestent toute la nouvelle logique ». D. de Tracy rappelle que juger consiste, selon lui, à attribuer une idée à une autre ; raisonner, à lier une suite de jugements dans lesquels l'attribut de l'un devient l'attribut du suivant. Si cela est vrai une fois, comme vous en convenez, il faut bien, dit-il, que cela le soit toujours. Veuillez bien, ajoute-t-il, ne pas procéder par objection et question, mais me dire : voilà un cas où votre principe ne s'applique pas, et je prends l'engagement formel de lever toujours la difficulté. Avec douleur, il voit que Biran ne l'a pas compris, parce que c'est une preuve irrécusable qu'il s'est bien mal expliqué. Et il ajoute un mot qui paraîtra bien tranchant, mais qu'il se permet parce qu'il est nécessaire : « Vous me faites trop d'honneur de m'accoler à Condillac, je ne suis que son élève, mais il est aussi impossible d'enseigner ma logique avec la sienne qu'avec celle d'Aristote, parce qu'au fond celle de Condillac n'est que celle d'Aristote. Son identité n'est qu'une modification du principe du syllogisme, que deux choses égales à une troisième sont égales entre elles ; tout cela est faux ou le diable m'emporte, ou au moins est-il bien certain que cela est incompatible avec mes idées; ainsi un ne ferait rien qui vaille en les y accolant ; si mon principe ne vaut rien, encore il en faut chercher un autre ; voilà la seule conclusion que j'ose affirmer ». Lettres inédites communiquées par M. B. Naville. Cf. Introduction au premier *Mémoire sur l'Habitude*.

porter avec justesse le jugement que cette opinion est ou n'est pas probable ? mais la physique nous apprend à affirmer que telle propriété appartient à tel corps; la science de la quantité, que tel nombre est le résultat de tel calcul, sans qu'elles soient, ni l'une ni l'autre, des parties de la logique. Celle de la probabilité n'est point privilégiée. Il y a plus; ce n'est point une science, mais une multitude de portions de sciences, qu'il est impossible de réunir sans tout confondre. Sous ce nom, en effet, on comprend la recherche de l'évaluation des données et le calcul on les combinaisons de ces mêmes données. Le succès de l'évaluation des données dépend, s'il s'agit de la probabilité d'une narration, de la connaissance des circonstances propres au fait, c'est-à-dire de l'histoire; il dépend de la physique, s'il s'agit de la probabilité d'un événement physique, de la science sociale, de la morale, de l'idéologie s'il s'agit des résultats d'une instruction, des délibérations d'une assemblée. La combinaison des données relève de la science de la quantité ou du calcul lui-même, puisque la difficulté ne consiste pas à donner, à l'unité abstraite, une valeur concrète quelconque, et tantôt l'une et tantôt l'autre, mais à connaître toutes les ressources que fournit le calcul perfectionné pour faire, de cette unité et de tous ses multiples, les combinaisons les plus compliquées et les enchaînements réguliers, sans en perdre le fil. Donc, il aucun point de vue, la science de la probabilité n'est une science particulière et distincte de toute autre.

Par cette décomposition de la science de la probabilité, D. de Tracy explique pourquoi ce sont des mathématiciens qui en ont eu l'idée; pourquoi ils ont pris des sujets à données très simples et pourquoi ils n'ont guère produit que de savantes *niaiseries*, quand ils ont voulu traiter des sujets à données nombreuses, fines et complexes. Plus ils suivent loin les conséquences, résultant du petit nombre de données qu'ils avaient pu saisir, plus elles sont devenues différentes des conséquences que ces données auraient produites, réunies à toutes celles, plus importantes souvent, qu'ils avaient dû négliger, parce qu'ils ne pouvaient ni les démêler, ni les apprécier. C'est ce qui est arrivé à Condorcet, pour les décisions des assemblées et les jugements des tribunaux.

Mais il ne faut pas croire qu'on doive renoncer aux grandes espérances qu'avait fondées Condorcet sur l'emploi du calcul, en général, et celui de la probabilité en particulier, pour l'avancement des sciences morales. S'il est impossible, en effet, d'exprimer en nombre les diverses nuances de nos idées morales et les choses relatives à la science sociale, ces choses tiennent à d'autres qui souvent les rendent réductibles en quantités calculables: ainsi les degrés de valeur des choses utiles ou agréables, qui peuvent être représentées par des quantités de poids ou d'étendue d'une même chose, sont calculables et comparables. De même nous pouvons calculer, par leurs effets, l'énergie et la *durabilité* des ressorts secrets qui causent et entretiennent l'action des organes vitaux. Et il y a une infinité de choses dans les sciences morales, qui offrent des ressources semblables et auxquelles par suite le calcul est applicable. Il faut prendre d'autant plus de soin de les distinguer de celles qui, n'en présentant pas, rendent abusif l'emploi du calcul ou de celles qui, compliquées invinciblement avec les espèces des quantités *réfractaires*, nous conduisent inévitablement à des erreurs énormes; car, dans l'un et l'autre cas, le calcul nous guide moins bien que le bon sens, aidé, d'une attention suffisante. on que les instruments ordinaires du raisonnement, c'est-à-dire nos langues vulgaires, leurs formes et les mots qui les composent.

De cet opuscule, où nous trouvons des idées si originales et si peu connues aujourd'hui encore sur l'emploi du calcul dans les sciences morales<sup>1</sup>, nous rapprochons les *Principes logiques ou Recueil de faits relatifs à l'intelligence humaine* qui semble, en être contemporain, mais ne fut publié, lui non plus, qu'en 1817. D. de Tracy n'ajoute rien aux idées de ses précédents ouvrages, mais il marque, avec plus de netteté encore, sa direction purement scientifique. Il a voulu observer notre sensibilité, c'est-à-dire les différents modes qui constituent nos différentes manières d'exister, les conséquences qui en résultent et non découvrir l'être doué de cette sensibilité, sa nature, son commencement, sa fin ou sa destination ultérieure. Ces dernières recherches peuvent faire partie de la métaphysique et, comme le dit fort bien D. de Tracy, ne doivent pas nous occuper tout d'abord; car, pour connaître les causes de la sensibilité, il faut connaître la sensibilité, c'est-à-dire étudier les effets par lesquels elle se manifeste à nous. Avant A. Comte, il veut que l'idéologie ne soit qu'une partie et une dépendance de la physiologie, qui ne devrait pas même avoir un nom particulier; et que, dorénavant, les physiologistes ne pourront se dispenser de traiter. Mais il justifie tout autrement que Comte cette assertion: lorsque les physiologistes négligent ce point, dit-il, ils rendent toutes leurs autres explications incomplètes, comme le fait bien voir l'admirable ouvrage dans lequel Cabanis a réellement posé les vraies bases de toutes nos connaissances physiques et médicales.

## IV

Le Commentaire sur Montesquieu ; jugements sur la situation politique et religieuse ; Traité de la volonté et de ses effets ; méthode employée ; idéologie ; économie, morale et législation ; industrie fabricante et commerçante.

[Retour à la table des matières](#)

C'est à la composition du *Commentaire sur Montesquieu*, que D. de Tracy consacra les années 1806 et 1807<sup>2</sup>. Il avait voulu réfléchir sur chacun des grands sujets traités par Montesquieu, pour se former une opinion, l'éclaircir et la fixer en l'écrivant. Mais bientôt il vit que la collection de ces opinions formerait un traité complet de politique, ou science sociale, qui serait bon si chacune d'elles était juste et si toutes étaient bien enchaînées. Mais s'il les avait distribuées dans un autre ordre, comme il en fut tenté en considérant l'énorme avantage que lui donnaient les lumières acquises pendant les cinquante prodigieuses années qui séparent les deux ouvrages, il n'aurait pu discuter celles de Montesquieu et aurait eu moins de chance de voir adopter et examiner les siennes. D'ailleurs cette forme convient mieux à l'ordre que

<sup>1</sup> Voyez les recherches de Fechner et celles de ses successeurs sur la psychophysique (Ribot, *Psychologie allemande*), celles de Quételet, continuées, en d'autres directions, par les criminologistes Lombroso, Garofalo, Tarde, etc.

<sup>2</sup> Lui-même nous apprend que l'ouvrage existait depuis 1806; qu'il fut écrit (1806) à une époque où il n'était pas possible de dire précisément quelle serait la fin du gouvernement impérial, encore qu'il fût aisé de prévoir qu'il ne pourrait durer longtemps. (Œuvres de Montesquieu, 1828, VIII, avertissement et p. 73, 99, 107). Cabanis écrit de son côté à Biran en avril 1807 : « M. de Tracy travaille en ce moment à des remarques sur un de nos plus grands écrivains qu'on regarde avec raison comme un homme de génie, mais qui, dans l'ouvrage jugé son chef-d'œuvre, a peut-être avancé bien autant d'erreurs dangereuses que de vérités importantes. Ce sera un très bel et bon ouvrage ». (Lettres inédites communiquées par M. Naville.)

doivent suivre les sciences: chaque ouvrage partant des meilleures opinions acceptées par les contemporains, pour y ajouter un nouveau degré de justesse; chaque auteur allant rigoureusement, comme le veut Condillac, du connu à l'inconnu, contribuera efficacement aux progrès de la science sociale, la plus importante au bonheur des hommes et celle qu'ils perfectionnent la dernière, parce qu'elle est le résultat et le produit de toutes les autres <sup>1</sup>.

C'est à la raison, éclairée par l'histoire, que s'adressait Montesquieu pour déterminer les meilleures lois et les meilleurs gouvernements ; c'est à la raison, appuyée sur l'idéologie, que fait surtout appel D. de Tracy. Aussi trouve-t-il pleines de choses excellentes, les notes et les lettres d'Helvétius à Montesquieu et à Saurin sur l'*Esprit des Lois* : à plusieurs reprises, il invoque son témoignage. Condorcet aussi « le plus grand philosophe de ces derniers temps », lui vient en aide : sans se montrer aussi sévère et sans renoncer à le combattre, pas plus qu'il ne consent à être toujours du même avis qu'Helvétius, il insiste « sur la force de dialectique » avec laquelle il réfute l'*Esprit des lois* et donne cette critique qui « n'avait jamais été publiée et probablement n'avait pas été faite pour l'être ». Son objet n'est ni de faire l'apologie de l'érudition de Montesquieu, ni de se joindre à ceux qui lui reprochent d'avoir mal saisi l'esprit des lois des temps anciens : il ne s'arrête point aux chapitres purement historiques. C'est théoriquement, plutôt qu'historiquement, qu'il faut, selon lui, traiter le sujet de la distribution des pouvoirs sociaux. MM. Mignet et Taine ont blâmé D. de Tracy d'avoir négligé l'histoire qui lui eût fourni des indications précieuses pour la science sociale aussi bien que pour l'idéologie ; mais on aurait une idée inexacte de la méthode de D. de Tracy si l'on prenait à la lettre les assertions de M. Taine <sup>2</sup>.

En effet ce que D. de Tracy reproche surtout à Montesquieu, c'est d'avoir invoqué des anecdotes douteuses et des historiettes fausses, d'avoir cru que les lois permettaient le vol à Lacédémone, que nous étions assez renseignés sur Rhadamante pour le louer de la façon dont il jugeait; d'avoir été chercher, dans les auteurs les plus suspects ou dans les pays les moins connus, pour les faire servir de preuves à ses principes ou à ses raisonnements, une quantité de faits ou minutieux, ou problématiques, ou mal circonstanciés ; d'avoir décidé, « contrairement à l'avis formel de Cicéron », qu'il y a des occasions où l'on peut faire une loi expresse contre un seul homme.

Sans doute, D. de Tracy ne doute pas plus de ses doctrines sociales que de ses théories idéologiques <sup>3</sup>. Sans doute encore il reproche aux anciens économistes d'avoir été trop métaphysiciens et de n'avoir pas assez observé la nature de l'homme ; il critique même Smith, dont il fait le plus grand éloge, et Say, « l'auteur du meilleur livre d'économie politique qui ait encore été fait » ; il se flatte d'avoir été plus clair et plus complet que ses prédécesseurs. Mais il ne faudrait pas plus en cette matière qu'en d'autres le prendre pour un pur utopiste : la peine de mort lui paraît tout aussi juste

<sup>1</sup> C'est la place qu'occupe la sociologie dans la classification de Comte.

<sup>2</sup> « D. de Tracy découvre que Montesquieu s'est tenu trop servilement attaché à l'histoire et il refait l'ouvrage en construisant la société qui doit être, au lieu de regarder la société qui est ». Voyez ce que nous avons dit ch. VI, d'une assertion analogue de M. Taine à propos de Cabanis.

<sup>3</sup> « Le résumé des vérités qu'il extrait des douze premiers livres renferme, dit-il, assez complètement tout ce qui concerne l'organisation de la société et la distribution de ses pouvoirs. -On verra, j'ose le croire, ajoute-t-il, avant de passer à la multitude des sujets divers dont traitent les autres livres, que la manière dont nous avons considéré la société, son organisation et ses progrès, est un foyer de lumière qui, jeté au milieu de tous ces objets, en fera disparaître un jour toutes les obscurités » (233).



que toute autre; la forme du gouvernement n'est pas une chose importante en elle-même et ce serait une raison assez faible à alléguer en sa faveur que de dire qu'elle est plus conforme qu'une autre aux vrais principes de la raison, « car, dit-il excellemment, ce n'est pas de spéculation et de théorie qu'il s'agit dans les affaires de ce monde, mais de pratique et de résultats ».

D. de Tracy distingue deux sortes de gouvernements, les gouvernements généraux ou nationaux qui ont pour origine la volonté et pour objet l'intérêt de tous, et les gouvernements spéciaux qui se prétendent fondés sur des droits et des intérêts particuliers. Seuls, les premiers ont pour principes la raison ; seuls, ils peuvent désirer que l'instruction soit saine, forte et généralement répandue. Au premier degré de civilisation, à l'enfance de la société se trouvent la démocratie pure, gouvernement de sauvages, et la monarchie pure, gouvernement de barbares : les esprits sont ignorants ; l'État emploie surtout la force ; la justice n'est que vengeance <sup>1</sup>. Puis les lumières augmentent, les lois deviennent plus modérées, les peines moins violentes ; l'aristocratie s'organise sous un ou plusieurs chefs. Enfin les opinions font place à la raison, la religion à la philosophie : la représentation pure, sous un ou plusieurs chefs, est le gouvernement parfait qui naît de la volonté générale et se fonde sur elle, qui a, comme chefs, des serviteurs des lois; comme lois, des conséquences des besoins naturels ; comme peines, des empêchements du mal à venir. Dans la constitution qu'il donne comme résultat de ses méditations, D. de Tracy charge tous les citoyens, sans distinction de naissance, de fortune, de lumières, de choisir les électeurs qui nomment les fonctionnaires. Des législateurs nombreux, pouvant être distribués en section et se renouvelant par parties, *veulent*, dans les limites de la constitution ; quelques hommes d'État, constitués en collège, exercent temporairement le pouvoir exécutif en agissant pour tous, dans les limites de la loi. Un corps conservateur, composé d'hommes mûris par l'âge et l'expérience, empêche l'assemblée législative de violer la constitution par ses lois, le conseil exécutif de violer la loi par ses actes ; il vérifie les élections et juge les crimes d'État, surveille et destitue, au besoin, les fonctionnaires. Une convention coexistant avec les autres pouvoirs, peut être chargée de réviser la constitution, pour lui faire suivre la marche de la société et l'adapter à ses changements.

« Ce livre écrit, dit Mignet, avec une rare vigueur et une simplicité supérieure, dans lequel la nature et le mécanisme de l'impôt sont exposés surtout d'une manière parfaite, a des mérites de l'ordre le plus élevé ». Le plus grand éloge qu'on puisse en faire c'est que, si l'auteur se fût trouvé en possession d'une idéologie moins rudimentaire et mieux constituée, d'une histoire plus richement et plus sûrement documentée, l'ouvrage n'eût pas été inférieur en profondeur, peut-être même eût-il été supérieur en netteté et en précision, aux beaux livres où Spencer a exposé ses *Principes de sociologie* et défendu *l'Individu* contre l'État.

Laissons de côté, les théories économistes, qui passent dans le quatrième volume de l'Idéologie, les passages antérieurement cités sur l'ancienne et la nouvelle France, la déclaration des droits et La Fayette, la convention, la constitution de l'an III et celle de l'an VIII, etc. <sup>2</sup>. Nous ne saurions passer sous silence ceux où il exprime ce qu'il pensait de la situation politique et religieuse, au moment où Napoléon était au faîte de la puissance, où Cabanis écrivait la Lettre sur les causes premières. En homme qui a

<sup>1</sup> D. de Tracy cite les sociétés informelles - depuis le nord de l'Amérique jusqu'à la Nigritie et aux îles de la mer du Sud. - Supposez les mêmes recherches appuyées sur l'érudition collective de la *Descriptive Sociology*, vous aurez les *Principes de sociologie* de Spencer.

<sup>2</sup> Cf. ch. V, § 1.

vu signer le Concordat, modifier l'Institut et supprimer les écoles centrales, il explique que, dans une monarchie héréditaire, le souverain doit appeler à son secours les idées religieuses, s'assurer des prêtres qui les enseignent, choisir la religion qui exige le plus la soumission des esprits, proscrire le plus tout examen, accorde le plus d'autorité à l'exemple, à la coutume, à la tradition, aux décisions des supérieurs et recommande le plus la foi et la crédulité, en proposant un grand nombre de dogmes et de mystères. Pour rendre les esprits doux et gais, légers et superficiels, il doit employer les belles-lettres et les beaux-arts, même l'érudition et les sciences exactes, qui éloigneront ses sujets des affaires et des recherches philosophiques; enfin multiplier les rangs, les titres, les préférences, les distinctions, et borner à peu près à l'enseignement religieux l'instruction de la dernière classe du peuple (p. 47). Au lieu de laisser chacun jouir pleinement du beau droit de dire et d'écrire tout ce qu'il pense, il paie des écrivains, fait parler des professeurs, des prédicateurs et des comédiens, donne des livres élémentaires privilégiés, fait composer des almanachs et des catéchismes, des instructions, des pamphlets et des journaux, multiplie les inspections, les règlements et les censures (70). S'il lui coûte fréquemment des sacrifices pécuniaires pour réparer le désordre des affaires dans les familles illustrées qu'il soutient, il a, avec le pouvoir qu'elles lui conservent, le moyen de se procurer de plus grandes ressources encore aux dépens des autres (109). Chef unique d'un peuple libre, élu pour un temps limité, sans précautions prises, disposant librement des troupes et de l'argent, il tient seul toute la force réelle, il a besoin d'affaires et de discordes, de querelles et de guerres, pour se rendre nécessaire : il n'en manquera pas. Peut-être il procurera à son pays des succès militaires et des avantages extérieurs, mais jamais au dedans une félicité tranquille. Il deviendra impossible de le déplacer et de le remplacer: il gardera toute sa vie le pouvoir, ou ne le perdra que par de grands malheurs publics. Dès qu'il est en place pour toute la vie, il faut se résoudre à vivre dans les convulsions du désordre et à voir même arriver la dissolution de la société, ou le laisser devenir héréditaire (192). Et l'insurrection est un remède si cruel, qu'un peuple un peu sensé endure bien des maux avant d'y avoir recours et diffère même assez à s'y déterminer pour que, si les usurpations du pouvoir sont conduites avec adresse, il prenne insensiblement les habitudes de la servitude, au point de n'avoir plus ni le désir, ni la capacité de s'en affranchir par un pareil moyen <sup>1</sup>. Il n'y a, dit encore D. de Tracy, aucune mesure qui puisse empêcher les usurpations, quand une fois toute la force active est remise dans une seule main, comme elle l'était par la Constitution de l'an VIII. Si d'ailleurs le Sénat conservateur, recruté d'une façon vicieuse, n'a pu défendre mi moment le dépôt qui lui était confié, c'est que la liberté est impossible il défendre dans une nation tellement fatiguée de ses efforts et de ses malheurs, qu'elle préfère même l'esclavage à la plus légère agitation qui pourrait résulter de la moindre résistance: les Français se sont vit enlever, sans le moindre murmure et presque avec plaisir, jusqu'à la liberté de la pensée et la liberté individuelle <sup>2</sup>. Enfin, selon D. de Tracy, moins les idées religieuses ont de force dans un pays, plus on y est vertueux, libre et paisible. Aucune religion n'appartient à l'ensemble du corps social, puisque, étant une relation immédiate et particulière de chaque individu avec l'auteur de toutes choses, elle n'a pu être mise par lui en commun avec ses concitoyens <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> « Nous craignons beaucoup, alors, dit D. de Tracy en 1819, que l'oppression ne durât assez longtemps pour qu'on s'y accoutumât ».

<sup>2</sup> « Il n'est pas toujours juste, dit-il ailleurs, de résister à une loi injuste, il n'est pas toujours raisonnable de s'opposer actuellement et violemment à ce qui est déraisonnable. Il faut savoir avant tout si la résistance ne fait pas plus de mal que l'obéissance ».

<sup>3</sup> « Il me paraît assez inutile, dit-il en critiquant Cabanis aussi bien que Montesquieu, d'aller chercher ce que l'auteur d'une religion devrait faire pour la faire goûter et pour qu'elle puisse se répandre. J'ose croire qu'il ne s'en fera plus de nouvelles, du moins chez les nations policées ».

Un tel livre ne pouvait être publié en France. D. de Tracy l'envoya à Jefferson qui le traduisit et le fit enseigner au collège de Charles-et-Marie : l'ouvrage, imprimé en 1811, devint populaire en Amérique.

Le *Commentaire*, comme le *Supplément à la première section*, avait été une préparation au *Traité de la volonté et de ses effets*<sup>1</sup>. L'auteur semble avoir travaillé à ce dernier ouvrage avant la mort de Cabanis, et peut-être y avoir déterminé, la place des pages nombreuses du *Commentaire* sur le luxe et l'emploi des richesses, l'impôt et les dépenses du gouvernement, sur la population et le commerce, l'industrie, l'agriculture et la monnaie, etc., qui y entrèrent textuellement on à peu près. Fatigué peut-être par un travail intellectuel trop prolongé et trop intense, tourmenté par les souffrances ou la mort de ses amis, D. de Tracy était découragé par la politique, de moins en moins libérale et de plus en plus nuisible à la France, du gouvernement impérial. Remplaçant Cabanis à l'Académie française, il disait « que son âne était accablée de chagrins si cruels qu'elle ne pouvait s'ouvrir à aucune autre impression ». Puis après avoir fait l'éloge de son ami : « Il est triste, ajoutait-il, que tant d'efforts heureux pour perfectionner la raison et pour améliorer la destinée humaine soient encore calomniés de nos jours... Il est affligeant qu'un observateur si scrupuleux et si circonspect ait été, accusé, de témérité, que M. Cabanis ait vu se renouveler contre lui ces imputations banales que, dans les siècles d'ignorance, on prodigue si impudemment à tous les savants, qu'elles étaient passées en proverbes ». Et il terminait par un éloge de Napoléon, que l'on comprendra fort bien d'ailleurs, en se rappelant que Cabanis avait été, par ordre de l'empereur, inhumé au Panthéon et que D. de Tracy avait souhaité ardemment quelques-unes des réformes réalisées par Napoléon<sup>2</sup>.

En novembre 1809, il quitte Auteuil et s'installe dans la rue d'Anjou au faubourg Saint-Honoré pour « y achever tristement sa vie », écrit-il à Biran, à qui il annonce l'envoi des œuvres de Turgot : « C'est aux hommes comme vous, ajoute-t-il, qu'il faudrait du loisir, moi je n'en peux plus rien faire. Si je vous tenais, nous causerions, je vous débaucherais peut-être de la pure idéologie, pour vous entraîner vers ses applications, l'économie et la morale, et vous feriez encore bien mieux que l'article *existence* et même que la *formation des richesses*, quoiqu'il y ait d'excellentes choses; mais combien on en a aperçu depuis » !

La fin de cette lettre laisse croire que D. de Tracy était revenu à ses réflexions et à ses recherches sur la morale et l'économie politique. L'année suivante il travaille à son quatrième volume<sup>3</sup>. C'est peut-être à cette époque qu'il faut placer la lettre où il

<sup>1</sup> D. de Tracy l'affirme page 107 du *Commentaire*. Il ne faut donc pas dire (Mignet), que le *Commentaire* « avait été pour lui le dernier ouvrage ».

<sup>2</sup> Il y parle des prodiges inouïs qui rendront immortel le règne de Napoléon le Grand; de la paix, du Code civil; des miracles qu'a enfantés la volonté d'un homme de génie (Cf. ch. V). L'entrevue d'Erfurth avait eu lieu deux mois auparavant. et Napoléon était alors aussi heureux en Espagne que dans ses autres expéditions.

<sup>3</sup> P. 150, ch. VI, *de la Monnaie*. « Cette réflexion nous amène directement aux papiers-monnaie dont l'Europe est inondée au moment où nous parlons (1810) et auxquels on a toujours recours, etc. ». Nous savons encore que la rédaction d'autres chapitres est également postérieure à la mort de Cabanis. Ainsi il est question au ch. IX, qui traite de la multiplication des individus « de l'Espagne et de la malheureuse guerre actuelle » (193). L'addition du nom de Turgot à ceux de Smith et de Say, dans des pages du *Commentaire qui* sont introduites au ch. II, Sur la formation de nos richesses, semble montrer aussi que ce chapitre est postérieur à la lettre du 15 novembre 1809. Enfin ce que dit D. de Tracy de la Russie dont « il ne prétend faire ni l'éloge ni la satire » (191),

demande à Fauriel son avis sur la forme plutôt que sur le fond, car « il ne craint pas trop que son ami ne trouve pas cela vrai »<sup>1</sup>. Comme dans ses autres ouvrages, D. de Tracy est absolument convaincu d'avoir trouvé la vérité. Le plus gros bon sens suffit souvent, selon lui, à résoudre des difficultés qui paraissent embarrassantes, quand on n'est pas remonté aux principes. Aussi après avoir bien éclairé la première partie, il voit l'obscurité fuir devant lui et tout se débrouille avec facilité. Si la manière dont il considère la consommation concorde avec ce qu'il a dit de la production et de la distribution, si elle répand, en même temps, une grande clarté sur toute la marche de la société, cet accord et cette lucidité viennent de ce qu'il a rencontré la vérité<sup>2</sup>. Et s'il se refuse à chanter un hymne à la liberté, le premier de tous les biens de la nature sensible, c'est qu'il veut satisfaire et non exciter l'amour du bien et du vrai.

La méthode employée unit encore la déduction et l'observation. Le fait et le raisonnement prouvent que l'homme ne peut jamais exister isolé, comme ils prouvent que le bonheur de l'homme est proportionné à la masse de ses lumières, que l'un et l'autre s'accroissent et peuvent s'accroître indéfiniment. L'observation est, bien souvent encore, remplacée par l'hypothèse constructive. Ainsi, après avoir peint, comme il le dit, *une* nation heureusement placée, jouissant de toutes sortes d'avantages et en usant bien, mais n'ayant qu'une prospérité transitoire, il a beau dire que le tableau qu'il vient de tracer de la marche des sociétés, depuis leur naissance, est frappant de vérité; qu'il n'y a là ni système fait à plaisir, ni théorie établie d'avance, mais un *simple exposé des faits*; nous n'y trouvons qu'une construction idéale de la société, analogue à la construction idéale de l'individu par Condillac, Bonnet, Buffon et même Descartes, où l'observation a fourni les éléments, mais lion le lien qui les rassemble<sup>3</sup>. Toutefois les observations personnelles et précises sont nombreuses. D. de Tracy a bien dépeint la France sous son ancien régime et sous son nouveau gouvernement; les hommes obligés par les troubles à quitter leurs châteaux et croyant de bonne foi que tout le village allait manquer d'ouvrage, sans s'apercevoir que c'étaient leurs fermiers et non pas eux qui donnaient la plus grande partie des salaires, se persuadant sincèrement que, quand même leurs paysans se partageraient leurs biens ou les achèteraient à vil prix, ils n'en seraient que plus misérables. De même, possesseur depuis environ quarante ans, de propriétés dans un pays de grosses fermes, dans un pays de vignobles et dans un pays de mauvaises métairies, il en a toujours suivi la marche avec attention et plus encore en vue de l'intérêt général que dans son intérêt particulier; il a opéré des améliorations sensibles dans les deux dernières et il est persuadé que, « quand on a ainsi un champ suffisant d'observations<sup>4</sup>, on gagne plus à les approfondir qu'à les étendre ». Avec raison, il veut qu'on discute soigneusement les tables des morts, des naissances, des

---

nous conduirait peut-être à croire qu'il travaillait encore à son ouvrage après l'ukase des derniers mois de 1811 qui ouvrait les ports de la Russie aux produits coloniaux de l'Angleterre.

<sup>1</sup> Voyez la lettre en entier dans le ch. VII où il est question de Fauriel.

<sup>2</sup> « Cela rappelle, dit-il, l'effet de ces miroirs où les objets se peignent nettement et avec leurs justes proportions, quand on est placé dans leur vrai point de vue; où tout paraît confus et désuni, quand on est placé ou trop près, ou trop loin. De même ici, dès que vous reconnaissez que nos facultés sont notre seule richesse originaire, que notre travail seul produit toutes les autres et que tout travail, bien dirigé, est productif, tout s'explique avec une facilité admirable; mais quand vous voulez ne reconnaître pour productif que le travail de la culture ou placer la source de la richesse dans la consommation, vous ne rencontrez plus en avançant qu'obscurité, confusion et embarras inextricable ».

<sup>3</sup> Chacun, dit-il, peut regarder et voir si ce n'est pas ainsi qu'ils se présentent à l'œil non prévenu ; mais il n'indique ni où il faut regarder, ni ce qu'il faut voir.

<sup>4</sup> Victor Jacquemont, à sa prière, observe ce qui se fait dans les pays du nord de la France. Cf. ch. VII, § 4.

mariages, de la durée moyenne de la vie et de la population totale; car ces données sont souvent inexactes, et, même exactes, elles doivent être examinées attentivement et comparées les unes aux autres avec beaucoup de sagacité, pour fournir des conséquences justes et non de graves erreurs. D'ailleurs elles n'existent que dans peu de pays et depuis peu de temps, de sorte qu'en économie politique comme en astronomie, on doit très peu compter sur les observations anciennes ou éloignées. Aussi, tout en constatant que les variations de notre nature sensible étant renfermées dans certaines limites, nous pouvons toujours y appliquer les considérations tirées de la théorie des limites des nombres, il a soin de faire remarquer « combien le calcul de toutes les quantités sociales et économiques est délicat et savant, combien il est imprudent de vouloir y appliquer indiscrètement l'échelle rigoureuse des nombres ». Par suite, il ne craint pas de se refuser à une « décision bien tranchante qui, traitant la série des intérêts des hommes comme une file de boules d'ivoire, affirmerait que, quelque soit celui que l'on touche, il n'y a que le dernier qui soit mis en jeu ». C'est qu'il présente les choses telles qu'il les voit et non comme on peut les imaginer; c'est que, si l'extrême simplicité plaît à l'esprit en le soulageant, elle ne se trouve que dans les abstractions créées par lui et, même en mécanique, il faut avoir égard, pour les corps réels, à beaucoup de considérations qui n'ont pas lieu tant qu'on ne raisonne que sur des lignes et des points mathématiques. Ajoutons enfin que, plus que jamais, D. de Tracy se place à un point de vue strictement positif: « On peut supposer indifféremment pour tout ce qui va suivre, dit-il (p. 13), ou que le moi est l'être abstrait que nous appelons la sensibilité de l'individu, lequel résulte de son organisation, ou une monade sans étendue, ou un petit corps subtil, éthéré, imperceptible, impalpable ».

Quel but s'est-il proposé? Il n'a point voulu faire simplement un traité d'économie politique, mais donner la première partie d'un *Traité de la Volonté*, qui en doit avoir deux autres, et n'est lui-même que la suite d'un *Traité de l'Entendement*. Il n'est donc pas entré dans les détails, mais il a pris soin de remonter à l'origine de nos besoins et de nos moyens, de montrer comment ils naissent de la faculté de vouloir, d'indiquer la relation des besoins physiques avec les besoins moraux. De là une introduction très générale, qui n'appartient pas plus à l'économie qu'à la morale ou à la législation et qui a pour objet d'expliquer quelles sont les idées, sans lesquelles ces trois sciences n'existeraient pas, et dont nous sommes redevables à notre faculté de vouloir. Et d'abord pourquoi cet ouvrage est-il la quatrième partie des *Éléments d'idéologie*? C'est que nos sentiments, nos affections ne sont pas essentiellement différentes des perceptions ou des idées; être affectives n'est pour elles qu'une qualité accidentelle, puisque certaines modifications cessent de l'être après l'avoir été. Perceptions ou idées est un terme générique, *idéologie*, la science qui étudie la volonté comme l'intelligence. Or la faculté de vouloir, qui comprend, non seulement les volontés expresses et formelles, mais les propensions les plus subtiles et les plus irréfléchies, nous donne la connaissance distincte de notre individu ou de notre personnalité, par suite l'idée de propriété. Ainsi se mêlent l'économie et la morale, puisque, sans la propriété naturelle et nécessaire de nos besoins et de nos sentiments, nous n'aurions jamais de propriété conventionnelle ou artificielle. D'un autre côté la volonté est cause de tous les moyens par lesquels nous pourvoyons à ces besoins : le travail, l'emploi de nos forces est notre seul trésor, notre seule puissance. Nous arrivons ainsi successivement aux idées de richesse et de dénuement, de liberté et de contrainte, de droits naissant, des besoins, et de devoirs naissant des moyens.

Cette introduction *idéologique* montre que la société est la conséquence nécessaire du besoin de la reproduction et du penchant à la sympathie. Au point de vue

économique, c'est une suite d'échanges ou de transactions, telles que les deux contractants y gagnent toujours. Ces échanges ont pour résultat le concours des forces, l'accroissement et la conservation des lumières, la division du travail. Produire, c'est, par un changement de forme ou de lien, donner aux choses une utilité qu'elles n'avaient pas. Ce qui est utile, c'est ce qui augmente nos jouissances ou diminue nos souffrances; la mesure de l'utilité, le prix ou la vraie valeur d'une chose, c'est la quantité de sacrifices que nous sommes disposés à faire pour nous en procurer la possession. Pour s'enrichir, les nations, comme les individus, doivent donc se livrer au travail qui se paie le plus cher.

Les changements de forme donnent naissance à l'industrie *fabricante*, dans laquelle rentre l'agriculture ; car une ferme est une manufacture, un champ est un outil ou un amas de matières premières. Toute industrie suppose théorie, application, exécution ou savant, entrepreneur et ouvrier : l'entrepreneur n'a de bénéfice qu'en proportion du succès de sa fabrication et les travaux les plus nécessaires sont les plus mal payés. Ainsi l'agriculture est le premier des arts au point de vue de la nécessité ou de nos moyens de subsistance, mais non au point de vue de la richesse ou de nos moyens d'existence.

Les changements de lieu sont le fait de l'industrie *commerçante*. Une nouvelle valeur est donnée aux choses, sur laquelle le commerçant trouve son bénéfice. Par le commerce, les hommes d'un canton, d'un pays, de divers pays sont unis entre eux ; par le commerce extérieur, un plus grand développement est donné au commerce intérieur. Comme l'industrie fabricante, l'industrie commerçante suppose théorie, application, exécution, ou savants, entrepreneurs et ouvriers.

Les métaux précieux, - choses ayant une valeur et pouvant se mesurer réciproquement - deviennent commune mesure et constituent une *monnaie*, quand l'empreinte du souverain en constate le poids et le titre. C'est un vol, nuisible même à celui qui le fait, de diminuer la quantité de métal à laquelle répondent les dénominations, malheureusement arbitraires, des monnaies; c'est un vol plus grand et plus funeste encore de faire *monnaie* du papier. L'argent n'est pas seulement un signe, c'est une valeur, c'est le véritable équivalent de ce qu'il paie. Comme toute valeur, on doit pouvoir le louer librement; l'autorité publique ne doit pas plus intervenir pour la fixation du taux de l'intérêt qu'elle ne déclare usuraire et illicite les baux de ferme qui passent un certain prix.

La formation des richesses nous fait comprendre leur distribution et leur consommation. Comme la propriété, l'inégalité, est une conséquence nécessaire de notre nature. Tous les hommes sont propriétaires, puisqu'ils ont des moyens, et consommateurs, puisqu'ils ont des besoins. Mais avec le temps quelques-uns ont des avances, beaucoup d'autres n'en ont pas et ne vivent que sur les fonds des premiers : ainsi naissent les salariés et les salariants, les uns vendant leur travail le plus cher possible, les autres l'achetant le meilleur marché possible. Les riches oisifs n'emploient le travail qu'à leur satisfaction personnelle et en détruisent la valeur; les entrepreneurs d'industrie l'emploient d'une manière utile qui reproduit ce qu'il coûte, entretiennent, accroissent les richesses déjà acquises et fournissent, aux autres capitalistes, le revenu dont ils vivent. Le fonds sur lequel sont payés les salariés ne varie guère et c'est dans leur classe que rentre le trop plein de toutes les autres. L'homme multiplie rapidement, partout où il a largement des moyens d'existence; il est absurde de croire et barbare de vouloir le multiplier autrement qu'en multipliant ces derniers; l'extension que peut atteindre la classe des salariés détermine donc celle de la population totale,

et tout ce qui est réellement utile au pauvre l'est à la société. Propriétaire, le pauvre est intéressé à ce que la propriété de ceux qui le soudoient soit conservée, comme à rester lui-même maître de son travail et de son séjour ; à ce que les salaires soient suffisants et constants. Consommateur, il a intérêt à ce que la fabrication soit économique, les communications faciles et les relations de commerce nombreuses, c'est-à-dire à ce que les procédés des arts se simplifient et que les méthodes se perfectionnent.

La consommation est toujours le contraire de la production. Celle des salariés est faite par les capitalistes. Les oisifs, qui vivent de revenus, consomment en pure perte; les hommes actifs, qui vivent de profits, consomment en pure perte ce qui satisfait leurs besoins, mais leur consommation comme hommes industriels, leur rentre avec profit : ils paient et leurs salariés et les rentiers et les hommes que salarient ces derniers, puis rentrent dans leurs fonds par les achats que font rentiers et salariés de leurs productions. Ainsi s'établit la circulation par laquelle les richesses sont incessamment renouvelées. Quant au luxe ou à la consommation superflue, il ne peut ni accélérer la circulation, ni en accroître le fonds, puisqu'il substitue des dépenses inutiles à des dépenses fructueuses. Le gouvernement est un très grand consommateur, « un très grand rentier à qui l'autorité tient lieu de capitaux ». L'impôt est toujours un sacrifice: il ne fait que changer de main les dépenses, quand il n'altère que les jouissances personnelles; il diminue la richesse publique, quand il entame la consommation productive. Par conséquent, les impôts les meilleurs sont les plus modérés, les plus variés et les plus anciens. Toutes les dépenses de l'État sont aussi stériles que nécessaires, il est donc à désirer qu'elles soient aussi restreintes que possible; que le gouvernement ne fasse et ne puisse faire des dettes qui engagent les générations ultérieures et conduisent toujours les États à leur ruine.

Il faudrait appeler l'attention des économistes, et surtout de ceux qui s'occupent aujourd'hui de la science sociale, sur toutes les parties de ce remarquable ouvrage, où l'on trouverait encore bien des vues pénétrantes et justes, des aperçus ingénieux et suggestifs. Qu'il nous suffise de mentionner l'interprétation des deux maximes,  *aimez votre prochain comme vous-même*, et,  *aimez-vous les uns les autres* considérées, la première comme le fruit d'une profonde ignorance travaillant au roman de l'homme; la seconde, comme le résultat d'une connaissance capable d'en constituer l'histoire; l'assertion que la sympathie, peut-être germe de l'amour, pourrait bien exister chez tous les êtres animés<sup>1</sup>; un tableau enthousiaste du bien général et du perfectionnement social qui résultent des échanges continuels; les pages où D. de Tracy distingue les propriétaires, vrais prêteurs d'argent, des agriculteurs; où il établit que les lois devraient toujours tendre à protéger la faiblesse, que la société devrait avoir pour base la libre disposition des facultés de l'individu et la garantie de tout ce qu'il peut acquérir par leur moyen; enfin les discussions très serrées sur le luxe, sur les formes d'impôt et sur les emprunts.

L'auteur, qui croit posséder la vérité, est cependant assuré que ses affirmations seront contestées et que celles-là surtout le seront qui déterminent les degrés d'importance des diverses classes<sup>2</sup>. C'est qu'il est plus difficile encore de faire goûter

<sup>1</sup> Cf. Cabanis, ch. IV, § 2.

<sup>2</sup> « Comment persuader, dit-il, à ces grands propriétaires ruraux tant vantés, qu'ils ne sont que des prêteurs d'argent onéreux à l'agriculture et étrangers à tous ses intérêts? Comment faire convenir ces riches oisifs, si respectés, qu'ils ne sont absolument bons à rien et que leur existence est un mal, en ce qu'elle diminue le nombre des travailleurs utiles? Comment faire avouer à tous ceux qui paient du travail, que la cherté de la main-d'œuvre est une chose désirable, et, qu'en général,

la vérité que de la découvrir. Ainsi les conséquences de nos actions nous permettent d'apprécier le mérite et le démérite des sentiments qui nous portent à les accomplir; l'analyse de nos sentiments est nécessaire pour reconnaître ceux qui, reposant sur des jugements sains, nous dirigent toujours bien, et ceux qui, naissant d'illusions et de travers de l'esprit, nous forment une aveugle conscience qui nous éloigne du chemin de la raison, le seul au bout duquel se trouve le bonheur. Si les résultats des actions des hommes, si les effets de leurs passions sont bien exposés, il sera facile d'indiquer les règles qu'ils devraient se prescrire, d'écrire le véritable « Esprit des lois » qui constituerait la, meilleure conclusion d'un *Traité de la volonté*.

## V

La Morale ; volonté et causalité ; critique par les conséquences ;  
D. de Tracy en 1814 ; en 1830 ; son rôle et son influence.

[Retour à la table des matières](#)

D. de Tracy employa, ce semble, les années 1812 et 1813 à réfléchir sur la morale, dont il s'était déjà occupé en 1798. En 1817, n'ayant plus l'espoir d'achever son œuvre. il soumit au public le commencement du volume, où il voulait exposer la nature et les conséquences de nos divers besoins. Ces quarante pages sont remarquables : on y trouve un dernier écho de la discussion avec Biran et on y voit clairement pourquoi la doctrine, positive plutôt que métaphysique, de D. de Tracy ne devait pas longtemps satisfaire celui qui s'était cru son disciple. Mais il y a surtout une vigoureuse sortie contre les adversaires des idéologues. une réponse éloquente et indignée à tous ceux qui, comme de Bonald ou Frayssinous, Royer-Collard et ses successeurs, avaient profité de l'hostilité de Bonaparte pour les combattre avec des armes de toute espèce. En lisant cette « loyale discussion », on regrette, comme Cousin <sup>1</sup>, que « D. de Tracy n'ait pu entrer en lice avec la philosophie nouvelle, instituer une polémique scientifique dont il aurait trouvé les éléments dans l'étude approfondie des matières philosophiques, dans le talent d'analyse et la logique sévère dont il avait donné tant de preuves ».

C'est avec une question, fort souvent reprise par les Biraniens après le maître, que débute l'ouvrage. Nos volontés sont-elles les causes efficientes des actions dites volontaires ? Sans doute, nous savons que le désir de mouvoir nos membres, d'employer nos organes, de faire usage de nos facultés corporelles ou intellectuelles est souvent suivi d'effet. Mais nous ne pouvons concevoir comment le simple sentiment que nous éprouvons de vouloir une chose pourrait produire une longue suite de mouvements, dont l'individu n'a pas même la conscience, dont il ignore le mode, l'enchaînement, le but immédiat et cependant tous destinés à amener le résultat

---

tous les vrais intérêts du pauvre sont exactement les mêmes que les vrais intérêts de la société tout entière? Ce n'est pas seulement leur intérêt, bien ou mal entendu, qui s'oppose à ces vérités; ce sont leurs passions, et, parmi ces passions, la plus violente et la plus antisociale de toutes, la vanité. Dès lors plus de démonstration nu du moins plus de conviction possible! Car les passions savent tout obscurcir et tout embrouiller; et c'est avec autant de raison que de finesse que Hobbes a dit que, si les hommes avaient eu un vif désir de ne pas croire que deux et deux font quatre, ils seraient parvenus à rendre cette vérité douteuse ».

<sup>1</sup> *Préface au Manuel de Tennemann*, p. XV.



désiré<sup>1</sup>. Plus incompréhensibles encore sont les mouvements volontaires chez les animaux inférieurs, auxquels il faudrait accorder des facultés intellectuelles très supérieures aux nôtres, talent de la divination, connaissances en géométrie et en chimie, générosité, prévoyance et violence des passions. Il est plus probable que ce sont des machines montées pour produire certains effets, mais ayant, quoi qu'en ait dit Descartes, sensibilité et volonté. Chez eux et chez nous s'opèrent des mouvements intérieurs ignorés de l'individu, qui produisent en même temps que le sentiment et la volonté, les mouvements extérieurs qui paraissent résulter de cette dernière. Ces divers mouvements se suivent, s'enchaînent nécessairement, à la façon de ceux qui servent à la nutrition et auxquels la volonté n'a aucune part. Entendue en ce sens, l'harmonie préétablie de Leibnitz<sup>2</sup> est une vue très belle et extrêmement plausible : elle nous aide à concevoir un grand nombre de faits de l'histoire des animaux qui, autrement, paraissent tout à fait miraculeux.

Aux objections possibles, D. de Tracy répond en demandant d'abord pourquoi les mouvements qui produisent le sentiment de vouloir ne se produiraient pas nécessairement comme ceux qui entretiennent la vie; pourquoi l'acte de vouloir ne serait pas une circonstance indifférente à l'effet produit et ne paraissant essentielle que parce qu'elle le précède on l'accompagne toujours; pourquoi enfin la prétendue conviction intime ne serait pas une illusion. À ceux qui disent que le sentiment de vouloir est un acte de notre âme et que c'est par son action sur le corps que les mouvements de ce dernier s'exécutent selon notre volition, il fait remarquer, en se plaçant à son point de vue positif, que, sans nier ou affirmer que nous avons une âme, ni qu'elle soit immortelle ou immatérielle, on peut supposer que, si nous en avons une, il y en a une aussi chez l'animal, qui ne diffère de nous que du plus au moins, ou chez l'être qui peut avoir du sentiment sans le manifester. Dès lors on est conduit à admettre une âme universelle<sup>3</sup>, cause de tout ce qui s'opère dans la nature : par suite tout s'y exécute par des lois constantes. Mais l'existence de l'âme ne peut être prouvée<sup>4</sup>, c'est une supposition destinée à expliquer ce que nous ne connaissons pas. Or, en bonne philosophie, il faut convenir de son ignorance, sans la déguiser sous des suppositions. De plus cette supposition n'explique rien, puisque si nous ne savons comment des mouvements internes produisent le sentiment de vouloir, en nécessitant d'autres mouvements, qui semblent être les effets de ce sentiment, nous concevons moins encore ce que petit être une âme, comment elle sent et veut, puis agit sur le corps et le meut suivant sa volonté. N'est-ce pas expliquer *obscurum per obscurius* ?

Mais, dit-on encore, c'est une opinion dégradante pour l'humanité mise sous le joug d'une invincible nécessité, privée du mérite et du démerite de ses actes ; c'est clone une opinion souverainement immorale. Je ne sais, répond D. de Tracy, ce que c'est que dégrader l'humanité. Il ne s'agit ni de nous humilier, ni de nous glorifier,

<sup>1</sup> Voir les Essais de Hume; le *Hume* de Huxley. ch. X ; Janet et Séailles, *Histoire de la philosophie*, p. 350 ; Biran, art. Leibnitz, et Oeuvres, *passim*.

<sup>2</sup> La mention de Leibnitz n'indiquerait-elle pas que Tracy revit ces pages après avoir lu l'article de Biran ? - D. de Tracy a soin d'ailleurs de dire que s'il est ici avec Leibnitz contre Descartes, il trouve l'ensemble de la philosophie de celui-ci infiniment préférable ; le Français a eu pour principe, sans y être toujours fidèle, d'employer l'observation et l'expérience, tandis que l'autre a plus donné à l'imagination et aux conjectures. On s'en aperçoit au progrès différent des sciences chez les nations dont ces philosophes sont les chefs et les premiers maîtres (p. 315).

<sup>3</sup> C'est l'opinion de Cabanis. Ch. IV, § 5.

<sup>4</sup> D. de Tracy ne tient pas compte, comme Cabanis, de l'impossibilité de prouver le contraire (cf. p. 283). On reconnaît l'homme qui était humilié de croire, qui voulait *savoir*, mais qui consentait à *ignorer* plutôt qu'à supposer.

mais de savoir ce que nous sommes : ce qui est le plus profitable et le plus honorable pour nous, c'est de connaître, c'est de trouver la vérité. On a abusé du reproche d'immoralité et dit qu'il était immoral de nier le mouvement du soleil, les possessions, les sortilèges, la divination et le pouvoir des paroles. Aujourd'hui ces négations ne sont incompatibles ni avec la morale philosophique, ni même avec la morale religieuse et chrétienne. N'en sera-t-il pas de même un jour de la nécessité, universelle? Allons plus loin: quoi que puissent penser et dire des docteurs « avec lesquels on ne voudrait changer de morale ni théorique ni pratique <sup>1</sup>, » le reproche d'immoralité n'a rien à faire en philosophie. Il faudrait admettre une assertion vraie, encore qu'immorale, s'il pouvait s'en rencontrer de telles. Mais il n'y a pas d'opposition entre raison et vertu, entre vrai et bien; ,ce sont choses indissolubles et inséparables. Ce n'est donc pas par les conséquences, mais par les motifs qui la fondent, qu'on doit attaquer une opinion, ou du moins faut-il être complètement sûr que ces conséquences sont irréprochables <sup>2</sup>. Et dans le cas présent, c'est de conséquences fausses et mal déduites qu'on s'alarme. En effet, cette invincible nécessité, dont la vanité des sophistes se trouve si ridiculement humiliée, se représente dans toutes les hypothèses et nous accable par son évidence et sa force. Car alors même qu'on verrait, dans les actions volontaires, l'effet du sentiment de vouloir, elles n'en seraient pas moins nécessaires, puisque la volonté ne saurait être qu'en vertu de motifs antérieurs qui la déterminent nécessairement. Il n'y a point à s'effrayer de cette conséquence, contre laquelle on se révolterait en vain : elle n'est pas immorale et ne détruit ni le mérite ni le démerite de nos sentiments et de nos actes. Car c'est par les effets, très sensibles et très importants, non par les causes, très obscures et très indifférentes, qu'il faut juger des uns et des autres: nécessaire ou non nécessaire, tout ce qui tend au bien de l'humanité est louable et vertueux, tout ce qui tend à un but contraire est vicieux et répréhensible. Là est la vraie et la seule pierre de touche de la moralité. Enfin, quelque parti qu'on prenne, il n'influera en rien sur ce qui doit entrer dans la morale: cette vérité, que les vraies causes de nos actes volontaires sont les mouvements intérieurs, n'est pas d'une application immédiate, et on peut toujours parler de nos volontés comme des causes de ces actes, puisque celles-ci les suivent toujours, quand tien ne s'y oppose.

D. de Tracy fonde la morale, « en creusant pins profondément encore », sur les faits constants que nous devons à la physiologie. Elle distingue la vie organique ou intérieure, qui comprend les fonctions de conservation et a pour foyer principal le grand sympathique; la vie animale ou extérieure, qui consiste dans les fonctions de relation et a pour centre le cerveau, l'organe spécial dans lequel s'opèrent l'élaboration et la combinaison des sensations. Les fonctions qui relèvent du grand sympathique sont indépendantes de notre volonté; les autres sont volontaires. L'action des deux principes se mêle et, dans certains cas, le grand sympathique supplée le cerveau. De la vie de conservation naît le sentiment de personnalité qui nous met en opposition avec nos semblables et produit les passions haineuses. De la vie de relation dérive le besoin de sympathiser, commun à toute la nature animée, qui nous en rapproche et donne naissance aux passions bienveillantes. Concilier les unes et les autres est la tâche de la justice ou de la raison.

Après quelques mots sur l'amour, que D. de Tracy semble avoir laissé à décrire « sans licence, sans fadeur, sans humeur pédantesque, sans enthousiasme », à son

<sup>1</sup> Ceci rappelle la boutade de je ne sais quel humoriste disant que « certaines gens mettent tant de morale dans leurs livres qu'il ne leur en reste plus pour se conduire ». Voyez Taine, *les Philosophes classiques du XIXe siècle*.

<sup>2</sup> On ne saurait mieux dire.

disciple Stendhal, le livre se termine brusquement. L'auteur eût laissé aux législateurs et aux philosophes le soin de tirer des conséquences et de proposer les lois politiques, civiles, morales et pénales les plus propres à développer nos talents et nos vertus, à étouffer ou à comprimer nos mauvais penchants et à assurer notre bonheur. Peut-être eût-il fait connaître ses opinions sur les idées religieuses, l'organisation de la société et l'instruction de la jeunesse. Sans leur donner une forme didactique, il les a offertes au public dans les *Pièces relatives à l'Instruction publique*, dans les *Moyens de fonder la morale d'un peuple* et dans le *Commentaire sur l'Esprit des Lois*.

Ce dernier ouvrage parut si remarquable à Dupont de Nemours qu'il voulait en 1814 le traduire en français et que, pour l'en empêcher, D. de Tracy fut obligé de lui montrer le manuscrit original. Ce que n'avait pas fait Dupont de Nemours, d'autres le firent. Une traduction fut imprimée à Liège, puis réimprimée à Paris : D. de Tracy, qui ne comptait pas le publier en Europe, le fit paraître tel qu'il l'avait composé, quand il vit « que tout le monde l'imprimait sans son aveu ». On était en juillet 1819; D. de Tracy avait, le 2 avril 1814, proposé au Sénat la déchéance de l'empereur <sup>1</sup>. Il avait, sans trop de déplaisir, vu la Restauration; mais, dès les premiers jours, il craignit « que ce. qui avait perdu les Stuarts ne perdît les Bourbons ». À la Chambre des pairs, il refusa de prendre part aux procès politiques et combattit les mesures qui tendaient à reconstituer l'ancien régime. Son *Commentaire* qui, en 1810, eût paru la satire du gouvernement impérial, dut sembler, au moment où le ministre Decazes inclinait à droite par suite de l'élection de Grégoire, un véritable pamphlet. Lui-même crut nécessaire d'ajouter, au chapitre sur les lois qui forment la liberté politique dans son rapport avec la constitution, une note qui montre une fois de plus qu'idéologue et utopiste ne sont nullement synonymes <sup>2</sup>.

Mais si nous n'avons rien à regretter pour l'application de nos moyens de connaître à l'étude de notre volonté et de ses effets, il n'en est pas de même de la troisième section et de l'appendice. Les brèves indications semées, dans ses ouvrages, sur la physique, la géométrie, le calcul, sur les fausses sciences nous font sentir combien nous avons perdu à la maladie et au découragement qui arrêtaient son travail <sup>3</sup>. Atteint de la cataracte, il se fit opérer, mais ne prit pas assez de soin et ne recouvra pas entièrement la vue. Sa santé déjà chancelante. après la mort de Cabanis, alla en déclinant : « Je souffre, disait-il, donc je suis » ; « les souffrances morales étaient plus vives encore. Le gouvernement de la Restauration, sauf de rares intervalles de

<sup>1</sup> Peut-être contribua-t-il, par son influence sur Biran avec lequel il était encore très lié, à l'apparition du fameux rapport qui, en décembre 1813, avait montré à l'empereur que les idéologues n'avaient pas renoncé à leurs idées.

<sup>2</sup> « *Je suis*, dit-il, très persuadé que la monarchie constitutionnelle ou le gouvernement représentatif avec un seul chef héréditaire est, et sera encore extrêmement longtemps, malgré ses imperfections, le meilleur de tous les gouvernements possibles, pour tous les peuples de l'Europe et surtout pour la France. Toutes les nations qui ont reçu de leur monarque une charte constitutionnelle, déclarant et consacrant les principaux droits des hommes en société et qui, comme les Français, l'ont acceptée avec joie et reconnaissance, ne sont plus dans le cas des peuples qui ont à se faire une constitution; ils en ont véritablement une et ils ne doivent plus songer qu'à l'exécuter ponctuellement et à s'y attacher tous les jours plus fortement. La franchise avec laquelle j'ai exposé mes opinions jusqu'ici doit être un sûr garant de la sincérité de celle que j'énonce en ce moment. Je ne pense pas du tout que ce soit me contredire. Je crois fermement que je ne fais qu'établir la différence très importante que tout homme sage ne peut s'empêcher de reconnaître, entre les abstractions de la théorie et les réalités de la pratique. Ce qu'il y a de certain, c'est que si je n'en étais pas très persuadé, je ne le dirais pas ».

<sup>3</sup> « On ne peut douter, dit Mignet, que D. de Tracy n'eût composé, sur la géométrie et le calcul, de vrais chefs-d'œuvre philosophiques ».

libéralisme, était peu fait, avec la place prépondérante qu'il donnait au clergé et aux idées religieuses, pour plaire à l'homme qui se faisait lire ou récitait les chefs-d'œuvre de Voltaire. La Révolution de 1830, pendant laquelle on le vit seul s'engager, « en bas de soie, le visage surmonté d'un vaste abat-jour vert, une longue canne à la main », au milieu des barricades, put lui faire croire, comme à son ami La Fayette, qu'il allait continuer l'œuvre de 1789. Mais il ne dut pas tarder à être détrompé, comme le fut Thurot qui, bien moins exigeant cependant, trouvait que le ministère n'avait pas compris « qu'il fallait substituer la souveraineté nationale à la légitimité ».

D. de Tracy n'était pas plus satisfait des tendances philosophiques. Biran, qui devenait de plus en plus royaliste et catholique, se séparait des idéologues et était pris par leurs adversaires comme « chef de file » dans la guerre qu'ils faisaient au « sensualisme ». Cousin et ses amis n'étaient pas plus indulgents pour l'école idéologique que Châteaubriand, de Bonald, Lamennais ou de Maistre. D. de Tracy eût pu lire, chez Damiron « qu'au sensualisme correspondait, sous le Directoire et sous l'Empire, le peu de foi aux choses morales, la corruption des consciences ou leur basse servilité, la conduite brutale du pouvoir, le matérialisme des arts et le dédain de la religion » (p. 31). Il eût pu déplorer, comme Broussais, qu'on cherchât à replonger la France « dans les illusions et les chimères de l'ontologie ». Comme lui il eût pu penser, en voyant non seulement Biran, mais Droz, Degérando, Laromiguière, placés avec Cousin, Jouffroy et Royer-Collard, parmi les éclectiques, que l'ontologisme faisait « quelques brèches » dans l'école elle-même. Bien plus, il trouvait, dans sa propre famille, des marques de l'influence exercée par la réaction politique, religieuse et philosophique. Son fils avait épousé en secondes noces, vers 1818, Mlle Newton, veuve du général Le Tort. Jeune, elle « aimait les curés, les croix, les cloches, les moines, les images, les chapelles et tous les saints »; plus tard elle se mit à l'étude des Pères de l'Église, « pour savoir ce qu'ils avaient dit de l'âme, eux qui ne cherchaient point avec les mains cette âme dont l'existence immortelle rend l'homme excusable de croire que le monde tout entier a été créé exprès pour lui »<sup>1</sup>.

Mais, comme le dit Mignet, D. de Tracy croyait trop à ses idées pour être ébranlé par celles d'autrui. Il demeura attaché à ses théories avec une fermeté tranquille, supposant que l'esprit humain était livré à un égarement passager et comptant avec confiance sur ses retours. Avec Broussais peut-être, il pensait que « la chimie, la physique, l'histoire naturelle, les mathématiques, l'histoire aujourd'hui véritablement philosophique » étaient des « remparts d'airain que le kanto-platonisme ne pourrait jamais renverser ». Aussi il encourageait les travaux des jeunes savants qui le consultaient et suivait avec intérêt les progrès des sciences naturelles, qui l'avaient conduit à sa philosophie et pouvaient y ramener les générations ultérieures. Sa confiance n'a pas été trompée et son influence, directe ou indirecte, a été, comme celle de Cabanis, considérable et féconde dans tout le champ de la spéculation.

Venu par les sciences à la philosophie, D. de Tracy a donné à l'idéologie un nom et un caractère positif. S'il a cru, à tort, qu'il pouvait la constituer de toutes pièces, il a fort bien vu que, pour devenir une science indépendante et complète, elle devait s'appuyer sur la physiologie et la pathologie, sur l'étude des enfants, sur celle des fous et sur celle des animaux. Il l'a unie intimement à la grammaire et à la logique, à la morale et à l'économie politique, à la législation et à la politique. Auxiliaire de Cabanis, il a inspiré Degérando et Biran, Ampère et Stendhal, Thurot et Bordas-

<sup>1</sup> Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XIII, p. 190 et 203.

Desmoulins, Broussais et A. Comte, Mylne, Young et Brown. Par lui, l'idéologie s'est répandue chez les naturalistes et les médecins, en Italie, en Angleterre et en Amérique comme en France <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. Mém. de l'Inst. nat. (M., abréviation) I et III ; D. de Tracy, *Éléments d'Idéologie*, 5 vol. 1825, 26, 27 (ab. I, II (Gr.), III, IV, V); Cre sur *l'Esprit des Lois* (ab. C); Oeuvres de Montesquieu VIII, avec *Moyens de fonder la morale d'un peuple* (ab. Moy.) ; Cabanis, Prévost, Biran, Mignet, Guizot, Sainte-Beuve, A. Bain, Spencer, Lewes, Bertrand, Damiron; de Ségur, *operibus citatis*; Ch. de Rémusat, *Essais de philosophie*; Réthoré, *Critique de la ph. de Thomas Brown*; Chabot, *D. de Tracy*; Cabanis, Tracy, Biran, *Lettres inédites* (Col. Naville), etc., etc.